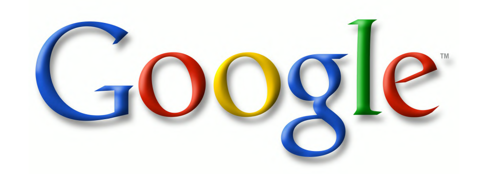


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

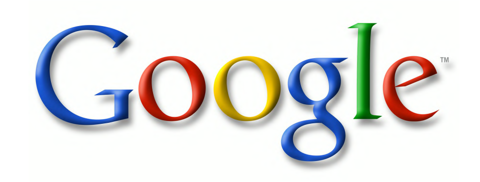
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

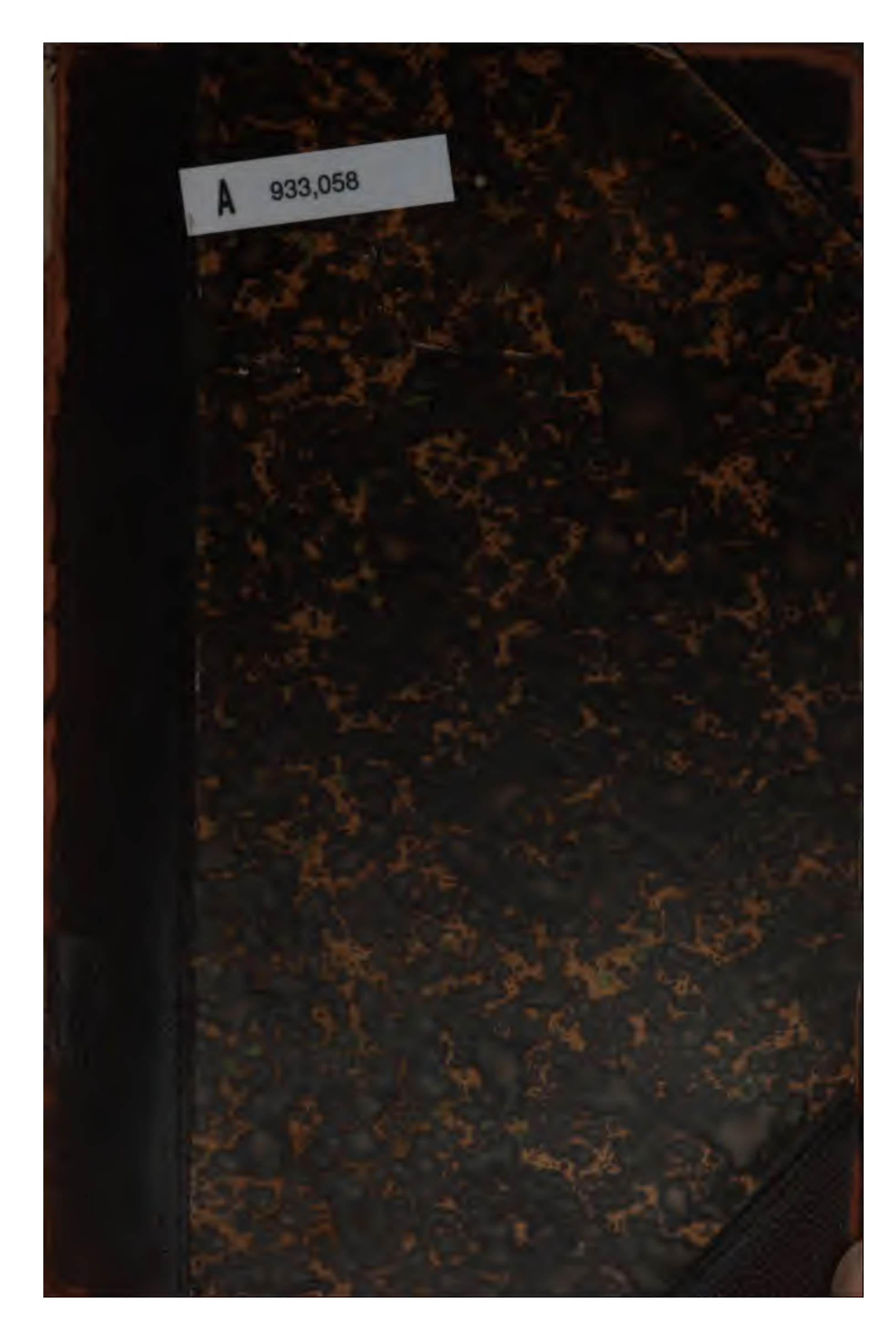
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

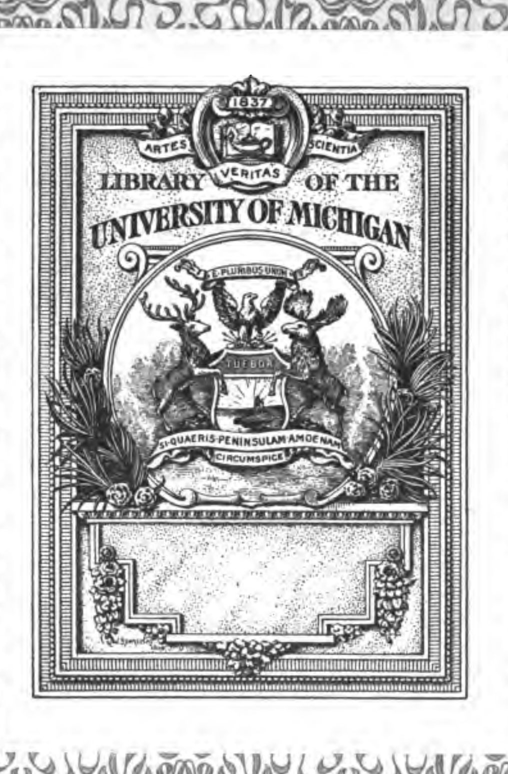
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 933,058


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



8°Y1
1185

Médaillons de Poètes

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES

Les Tendresses et les Cultes. — Ghio, éditeur (épuisé).
La Vie silencieuse. — Perrin, éditeur.
La Route fraternelle. — Lemerre, éditeur.

PROSE

L'Ame d'un Résigné, roman. — Perrin, éditeur.

ÉMILE TROLLIET

Médaillons de Poètes

1800 - 1900

La génération romantique. - La génération parnassienne

La génération contemporaine



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCC

INTRODUCTION

POÉSIE ET POÉTIQUE

En écrivant ces « Médaillons de Poètes », je n'ai pas eu l'intention de donner un exposé suivi et complet du mouvement poétique au XIXe siècle, car si tel avait été mon but, on s'étonnerait à bon droit de ne pas voir figurer dans mon livre : — parmi les romantiques, Béranger, Auguste Barbier, Casimir Delavigne, Brizeux, Victor de Laprade, — parmi les parnassiens, un Théophile Gautier, un Théodore de Banville, un Catulle Mendès, un Armand Silvestre, un Albert Mérat, — parmi les représentants de la poésie tout à fait actuelle, quelque poète social ou mystique comme Maurice Magre, Maurice Pottecher, Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, Emile Verhaeren, Charles Guérin. Mais tout absents qu'ils soient de mon ouvrage, ces poètes n'y font pas précisément défaut. J'ai voulu, en effet, non rédiger une littérature, mais tracer des portraits, non présenter un catalogue, une chaîne, mais simplement certains anneaux de la chaîne, sinon toujours les plus reluisants, du moins les plus significatifs, dans chaque génération — romantique, parnassienne, contemporaine.

Ces « Médaillons » sont naturellement rangés en trois groupes, ou dans trois nefs principales, cette

disposition m'étant fournie par l'évolution même des temps et des écoles. Je n'ai pas non plus, dans chaque groupe, placé les figures au hasard, mais suivant un ordre rationnel qui n'échappera pas au lecteur. Au seuil de la galerie romantique, j'ai mis Lamartine plutôt que Victor Hugo, car si Hugo est le chef d'école, c'est bien Lamartine, initiateur des pensives et chrétiennes mélodies, qui est le vrai chef de chœur. J'ai ouvert la galerie parnassienne par Leconte de Lisle, et je l'ai fermée par José-Maria de Heredia, parce que le Parnasse, qui jaillit et coule à pleins bords avec les poèmes de l'un, se canalise et meurt, meurt en triomphe du reste, dans les sonnets de l'autre. Je montre ensuite au visiteur une petite galerie adjacente que j'ai réservée à des poètes qui par leur âge se rattachent au romantisme ou au Parnasse, mais par leur inspiration ne furent, à vrai dire, ni de l'un ni de l'autre. Ces poètes ne sont plus jeunes depuis longtemps, ne sont plus guère à la mode : c'était pour moi une invitation à ne pas les oublier. Je voudrais ne m'associer jamais aux injustices, même littéraires ; et j'espère qu'à défaut d'autre mérite, ce recueil aura celui de l'impartialité. J'ai sans doute des préférences — une critique neutre risquerait d'être une critique nulle — mais j'ai tâché d'éviter à tout prix l'exclusivisme.

Au surplus, dans ma galerie contemporaine, je m'en suis tenu à des classements logiques plutôt qu'hiérarchiques. On voit à l'entrée deux poètes qui, par la date de leurs principales œuvres, comme par



leur talent et leur versification, font une sorte de transition entre la poésie d'hier et celle d'aujourd'hui. On voit à la suite Jean Aicard, Edmond Haraucourt et Maurice Bouchor, qui ont apporté des notes plus nouvelles, et dans *Jésus*, la *Passion* et les *Symboles*, furent des néo-chrétiens, ou des néo-platoniciens. Puis je fais voisiner Fabié, Le Braz et Rodenbach, qui tous les trois tiennent une place d'élite parmi tous ces poètes de la terre natale : Eugène Le Mouël et Louis Tiercelin *(Bretagne)*, Paul Harel et Charles Frémine *(Normandie)*, Achille Millien *(Nivernais)*, Lucien Paté *(Bourgogne)*, Maurice Rollinat *(Berry)*, Henri Second *(Dauphiné)*, Mistral, Aubanel et Roumanille *(Provence)*. Puis je rapproche Jacques Normand et Edmond Rostand, qui ont dû aux « paravents et tréteaux » leur célébrité ou leur gloire. Près d'eux, je place l'auteur de *Du Guesclin* ; mais, comme Paul Déroulède est surtout l'auteur des *Chants du Soldat*, il devait coudoyer aussi Stéphen Liégeard, le poète des *Grands Cœurs*. Ensuite, j'ai rangé sous des rubriques spéciales les poètes qui fraternisaient soit dans le spiritualisme, soit dans l'humanisme, soit dans le rêve. Entre temps, et pour varier, je me suis plu à des rapprochements curieux ou même antithétiques, afin de n'oublier ni un quatuor délicieux de poètes ayant versé dans la prose, ni un duo de troubadours, ni Jean Lahor, cet harmonieux coryphée de la poésie philosophique, ni Gustave Zidler, cet humble choreute de la poésie évangélique. Je ne pouvais admettre tous les poètes, mais de



parti pris je n'ai voulu écarter aucun genre, aucune école. Les symbolistes — si intéressants d'ailleurs et dont l'intolérance n'est qu'un signe ou un reste de jeunesse — ne voient rien en dehors d'eux ; j'ai fait une place aux symbolistes ; et si j'ai terminé par le bouquet ou le « bosquet des poétesses », ce n'est point par galanterie, mais par justice, puisque nous avons encore des Corinnes et des Marcelines. Enfin, je serai heureux si mes choix de sympathie paraissent aussi des choix d'équité ; et mon plus secret désir sera rempli, si l'on remarque qu'attentif et indulgent aux poètes méconnus, j'ai discuté ou volontairement ignoré certaines réputations surfaites, ou faites de snobisme et de cabotinage.

Mais si l'on veut bien trouver éclectique et équitable ce recueil de « Médaillons », je crains qu'il ne paraisse étrangement disproportionné. Dans mon « exposition centennale », les romantiques n'ont que quelques panneaux, tandis que les contemporains prennent des salles entières. Ces derniers semblent envahir tout un « grand palais », les premiers n'ayant qu'un « petit palais », et encore y étant au large puisqu'ils sont quatre en tout. Et pourtant notre époque passe pour être prosaïque, tandis que celle de 1830 fut la poésie même.

Je suis confus, je l'avoue, d'accorder si peu de place aux romantiques, et surtout d'être si incomplet sur ces grands poètes, Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, dont j'ose à mon tour esquisser la physionomie. Aussi me suis-je demandé si je ne devais pas me priver



d'eux : mais cette privation me serait trop sensible, outre qu'elle me semblerait une ingratitude. Je les ai tant relus et tant aimés, je leur dois de si douces et si fortes émotions, que je ne pouvais me dispenser de mettre au seuil de ma collection, à titre d'hommage, leurs statuettes à défaut de leurs statues, et cela sinon pour le public, tout au moins pour moi. Ce public du reste, qui en d'autres livres les a vus dépeints sous toutes les faces, ne me saura pas mauvais gré de ne reproduire ici que leurs traits les plus essentiels et les plus chers, d'autant qu'un « médaillon » n'est pas, ne doit pas être un portrait de pied en cap.

Ce même public, qui connaît bien les romantiques, assez bien les parnassiens, connaît fort peu les contemporains en dépit, ou plutôt à cause de la réclame qui met en vedette les intrigants et laisse dans l'ombre plus d'un méritant. Il faudrait sur ce point refaire l'instruction du public. A voir les baroques échantillons poétiques que des mandarins ou des baladins ont exhibés ces vingt dernières années, on pouvait se figurer, en effet, que la poésie était en démence ou en décadence : elle était surtout en travail, en gésine, elle enfantait les poètes de génie qui doivent venir, car ils viendront, et déjà leur cortège lumineux apparaît avec l'aurore du XXe siècle. En attendant, l'on s'imagine bien à tort que la poésie manque au crépuscule du nôtre : il se couche au contraire dans tout un rayonnement, tout un flamboiement de poésie.



Poésie dans l'histoire. Innombrables victimes de la cruauté musulmane, qui rougissez de votre sang les plaines et les vallons de l'Arménie, et vous héros d'Afrique, qui mourez dans le Dahomey, le Soudan ou le Transvaal pour la patrie ou la liberté, et vous tragiques prisonniers de Pékin, petit îlot de civilisation qui faillit être submergé par un océan de barbarie, dites si le monde a connu plus riche matière poétique que vos agonies et vos angoisses. Et tandis que certains évènements sont de vrais sujets de drame ou d'épopée, l'avènement même de la démocratie remue les cœurs et les imaginations. Les vagues populaires vont à leur tour déferler sur la grève, roulant de la poésie dans leurs splendides espoirs ou leurs sombres naufrages. Le peuple, qui depuis un siècle a droit de cité dans la politique, l'avait à peine dans la poésie : on a chanté les misérables et les humbles, mais de haut ou d'à côté. La moisson des poètes s'est faite à vrai dire, depuis plus de deux siècles, sur un terrain aristocratique ou un terrain bourgeois : il est temps que le peuple fournisse et cueille lui aussi l'épi de beauté, lui qui est l'avenir et qui est la sève; il est temps, sous les couches importées de l'antiquité et désormais stériles, de retrouver les sources initiales et nationales, les grandes nappes jaillissantes où buvaient jadis nos magnanimes trouvères.

Poésie dans l'évangélisme. Dès que les multitudes s'agitent, les apôtres doivent reparaître, et ces temps derniers ils ont reparu. Des foules en tempête, ils

sont les obligatoires pilotes. Ils les empêchent, leur montrant sans cesse l'étoile conductrice et sereine, de s'enlizer dans les bas-fonds de l'envie ou de sombrer dans le gouffre de l'anarchie. Ils font virer vers la fraternité le vaisseau du socialisme qui allait chavirer dans la lutte des classes. Ils pensent que pour arriver au port la boussole économique ne suffit pas; il faut aussi le phare de l'idéal : Ils pensent que l'esprit religieux doit s'épurer avec le temps, mais non s'éteindre, et qu'au contraire en s'épurant il s'avivera de plus en plus. Ecclésiastiques ou laïques, partis de régions diverses, mais tous visant au même but avec la même bonne foi, ils répètent à l'heure où tous les intérêts vont livrer bataille : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ». C'est ainsi qu'ils dégagent du peuple, non l'étincelle de haine qui est en lui toujours, mais la flamme d'amour qui elle aussi est toujours en lui, et par suite ils dégagent une poésie inconnue des siècles où la religion était sur les lèvres, et peut-être moins dans les cœurs. Ou je me trompe fort, ou ces robes blanches des modernes Orphées, qui portent dans leurs plis la paix du monde, vont aussi secouer de la poésie sur les foules.

Poésie dans la science. Ces deux mots ne jurent pas du tout de s'apparier. Ceux qui se figurent que la science et la poésie sont deux ennemies, ne comprennent rien à la grandeur de l'une et de l'autre. Pascal ne fut un si incontestable poète que pour avoir éperdument plongé dans les deux infinis. Mais de-

puis Pascal et Galilée, d'autres savants ont pénétré plus avant dans la république des atomes et la république des étoiles, et du même coup ils ont élargi le royaume des poètes, car, ainsi que le disait justement le génial André Chénier :

Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont vu de leur empire étendre les domaines
Sans agrandir aussi la carrière des vers.

Le darwinisme lui-même, souvent si mal compris, n'est pas forcément hostile à la poésie. Dans une conférence faite à Paris sur « le grand poète de l'avenir », le noble écrivain italien Fogazzaro disait : « Evolutionniste convaincu, je me suis donné la tâche de montrer à mes compatriotes les merveilleuses beautés intellectuelles et morales qui jaillissent d'une conception de l'univers et de la vie où l'idée évolutionniste serait alliée à l'idée d'une cause créatrice sans commencement et sans fin, d'une volonté suprême et intelligente agissant toujours et partout, développant et réalisant un plan unique infini, au moyen d'un nombre infini de plans subordonnés ». Et il ajoutait que, dans ce plan de Dieu, la poésie a sa place comme la science, toutes les deux coopérant avec la cause du monde, et appuyant « l'élément humain supérieur qui aspire à mieux comprendre et à mieux aimer, dans sa lutte avec l'élément inférieur, avec la bête sombre qui survit en nous ». La science qui est intelligence, et la poésie qui est amour s'entr'aident mutuellement contre la force animale et brutale. Ne

semble-t-il pas d'ailleurs que la science se fait de plus en plus gracieuse, aérienne, lumineuse; et si l'Exposition de 1889 était celle du fer, celle de 1900 n'est-elle pas celle de la lumière? Non, il ne peut y avoir divorce entre la vraie science et la vraie poésie, pas plus d'ailleurs qu'entre la vraie poésie et la vraie foi. Le sens philosophique, le sens mystique, le sens poétique furent de tout temps dans l'humanité, et dès qu'ils ne s'altèrent pas ou ne se figent pas dans l'étroitesse ou l'erreur, ils s'enrichissent l'un par l'autre et finissent par se concilier; et cela est dans la réalité parce que c'est dans l'ordre divin. Les divers rayons de l'intelligence humaine ne sont que les reflets d'une intelligence unique, centrale et divine. Or, Dieu n'est pas antinomie, mais harmonie.

Harmonie: c'est le mot initial et final des astres et des globes, ces poèmes en voyage ; que ce soit aussi le mot et le but suprêmes des poètes. Ah! celui d'entre eux serait le plus grand, qui pourrait mesurer le rythme de ses vers sur la cadence des mondes! C'est dire qu'en tout la poésie doit rester un chant. Certains l'ont trop oublié, parmi les poètes antérieurs qui avaient pourtant abordé avec sincérité la poésie scientifique, religieuse ou populaire. Et contre eux les symbolistes ont raison de soutenir que la poésie, intellectuelle et morale dans le fond, doit être une mélodie, une musique dans la forme. Certes je ne m'associe pas à toutes les imaginations ou revendications des jeunes écoles, mais tout n'est pas faux dans leur réquisitoire contre l'art des parnassiens, trop algé-

brique, trop plastique, trop extérieur. Un délicat écrivain, trop tôt disparu, A. David-Sauvageot, ne s'y trompait pas lorsque, dans son livre intitulé : *Le Réalisme et le Naturalisme dans la Littérature et dans l'Art,* il parlait ainsi des symbolistes : « Leur évolution dernière est tout simplement une volte-face, qui les retourne de l'extérieur vers l'intérieur, des choses qui sont à la circonférence, vers l'âme qui reste centre. Le signe ne les intéresse plus par lui-même, mais par ce qu'il révèle et symbolise : c'est du plus pur idéalisme ». Et ailleurs : « Augmenter le registre des sonorités de la langue, chercher la correspondance des sons et des couleurs, donner aux vers une flexibilité onduleuse et serpentine, croiser la rime avec l'assonance habilement étudiée, s'arrêter pour les pieds au nombre pair afin d'asseoir la pensée, préférer l'impair pour la laisser en suspens et l'affliger d'une claudication légère : telles sont les combinaisons essayées par M. Verlaine et par quelques autres ». Et sans doute les décadents ou symbolistes ont abusé de la poésie claudicante et déhanchée au point que leurs strophes boiteuses et puériles ressemblaient assez aux danses morbides, et non sans grâce, des petites Javanaises, ou Japonaises. Mais leur réforme, excessive dans l'application, était fondée en principe.

Donc, sans rapprocher la poésie de la prose, rapprochons-la de la musique. Qu'on rime pour l'oreille et non pour les yeux; qu'on ait le droit d'appareiller un singulier avec un pluriel, si du moins ils rendent

tous deux le même son, car on ne voit pas pourquoi *enfant* et *triomphants* ne seraient pas des rimes admissibles lorsque *enfants* et *faons* sont des rimes constamment admises; qu'on se moque de la césure et de l'hémistiche, mais non de l'accent tonique ; qu'on se permette certains hiatus lorsqu'ils sont une liaison plutôt qu'un heurt; qu'on se permette aussi, de temps en temps, les vers impairs de neuf, de onze et même de treize pieds, lorsqu'il s'agira d'exprimer une idée inquiète, incertaine, ou indéfinie ; qu'on supprime enfin les difficultés inutiles de la poétique, comme on le fait ailleurs pour celles de l'orthographe, mais de même qu'on doit respecter les lois primordiales de la syntaxe francaise, qu'on respecte aussi les lois organiques du vers français. Assouplissez-le, spiritualisez-le, mais ne le démembrez pas. Je crois à l'avenir du vers libéré, non du « vers libre ».

Et, d'autre part, si la poésie peut se rapprocher de la musique, elle ne doit pas non plus se confondre avec elle, pas plus qu'elle ne devait se confondre avec la peinture ou sculpture. La musique évoque surtout des sensations ou des sentiments mêlés de sensations : la poésie doit évoquer aussi des idées. La poésie ne s'arrête pas à l'oreille ou aux sens, mais prend le chemin du cœur, de la conscience, de toutes les parties hautes de l'âme. Elle est un art impressionniste et songeur, mais surtout éducateur et idéaliste. Elle est une consolation intime, mais aussi une fonction sociale. Elle est la traduction la plus divine des soucis du philosophe, des inquiétudes du citoyen, des

clairvoyances du prophète, du *vates*. Si elle est un chant par ses syllabes et ses rythmes, elle est raison par ce qu'elle chante, selon le mot de Lamartine, qui s'y connaissait : « La poésie sera de la raison chantée ».

Je termine sur ce mot, qui semble définir et saluer l'art du grand poète de demain, mais non avant d'avoir adressé un adieu reconnaissant aux poètes d'hier et d'aujourd'hui, dans la société desquels j'ai vécu les années que j'ai mises à composer ce livre. Cette société me fut douce et apaisante, à l'heure où dans la cité s'élevaient tant de clameurs de haine. Ceux même d'entre eux qui faisaient ailleurs de la politique militante, dans leurs vers m'enseignaient surtout ce qui élève, et par suite ce qui unit. Tous mettaient autour de moi, non une barrière d'indifférence et d'égoïsme, puisqu'ils me faisaient entendre l'appel de l'homme à l'homme, mais un réseau d'harmonie et de sérénité. Qu'ils soient remerciés pour cela.

Emile TROLLIET.

15 octobre 1900.

LA GÉNÉRATION ROMANTIQUE

LAMARTINE

La poésie de Lamartine n'étant que sa vie et son âme chantées, pour mieux apprécier le poète, voyons d'abord ce que fut l'homme, trop souvent défiguré par la légende, car la légende a diminué Lamartine au lieu de le grandir. C'est parce qu'on l'exalta d'abord à tort et à travers que plus tard il fut méconnu et presque inconnu. L'excès de la louange provoqua l'erreur de l'injustice ou de l'oubli. Il est temps de remplacer le Lamartine conventionnel par le Lamartine réel, et de reconnaître ses faiblesses qui furent la rançon de ses noblesses. Pour être admiré, il n'a besoin que d'être compris, et moins il est surfait, plus il apparaît grand. Grand par ses œuvres, surtout par son âme ; grand par sa poésie écrite, surtout par sa

poésie réalisée. Sa plus belle *Harmonie*, ce fut encore son existence. Ses livres ne furent que les pages successives et venues à leur heure de ce poème glorieux que fut sa vie. Il n'a jamais écrit pour écrire, mais pour continuer une émotion ou préparer une action. Il ne fut pas un poète de profession ou un politique de carrière : il fut Lamartine.

Et d'abord, c'est l'enfance rustique et buissonnière à Milly. Là, les buissons étaient des vignes. « Je suis un cep de nos collines, » dit-il quelque part ; et du cep, il eut en effet la résistance et la fécondité, au lieu d'avoir, comme on le croit généralement, une sorte de fragilité molle et anémique. Il y a du flot dans sa poésie, du flot généreux et riche comme le vin de Bourgogne, moins nourrissant que le vin de Bordeaux, mais plus idéaliste, pourrait-on dire. Et, d'autre part, cette poésie ressemble aux horizons où se posèrent ses premiers regards. Elle n'est pas pittoresque, colorée et castillane comme celle d'un Victor Hugo qui naquit à Besançon, « vieille ville espagnole, » et grandit en Espagne ; elle est indolente comme les eaux de la Saône, et vallonnée comme les régions du Mâconnais. Victor Hugo a la poésie des sierras, des volcans, des océans ; Lamartine a la poésie des coteaux, des lacs, des rivières. Et, d'autre part encore, le nid familial de l'enfant était un nid pieux,

abrité par « six anges gardiens » : sa mère et ses cinq sœurs. Sa mère surtout — lisez le *Manuscrit de ma Mère* — lui fit boire infiniment et salutairement le lait évangélique. Notons ce point : Lamartine est à peu près le seul de nos grands poètes du dix-neuvième siècle qui ait connu le foyer chrétien. Aussi, tandis que presque tous les autres seront dans leurs vers des catholiques d'attitude et d'école, lui, sera un chrétien de sentiment et d'inspiration.

Ensuite, ce fut l'adolescence, le séjour au collège de Belley, tenu par des ecclésiastiques. Son atmosphère restait douce et religieuse. Et c'était un bonheur pour lui. Il lui manqua sans doute plus tard d'avoir fait une bonne rhétorique, car il sut trop rarement composer, condenser ; il ne savait pas même renvoyer le meilleur vers à la fin de la strophe et le trait à la fin de la période. Mais ce qui fit tort à l'artiste profita au poète. Pour avoir vécu ses jeunes années près des autels, il resta plus longtemps jeune de cœur, il garda plus longtemps la virginité de ses désirs et la candeur de sa foi. Plus tard, il pourra connaître les doutes, mais jamais le ricanement. Ses croyances se transformeront, mais la transformation n'aura pas lieu — ce qui est toujours grave — avant l'âge de la réflexion et par contagion d'impiété. Oui ! sa nature étant donnée, ce fut pour lui une

bonne fortune d'avoir pu échapper à l'internat des lycées qui étaient alors des façons de casernes. Il échappa ainsi à ce fond de brutalité et de sécheresse que laisse souvent après elle l'éducation universitaire, d'ailleurs si honnête et si stoïcienne. Au contraire, d'avoir été d'abord beaucoup aimé par sa mère et ensuite beaucoup choyé par des prêtres, il amassa pour toute la vie, — avec une légère dose de fatuité — une réserve de charité et de sympathie. On en a fait souvent la remarque : jamais il ne connut une heure de haine, jamais il n'a prononcé ou écrit une parole d'intolérance.

Puis ce fut la jeunesse oisive et aventureuse, l'âge où il promène ses passions et ses rêves sous le ciel napolitain ou alpestre. Milly est la première patrie de son imagination : l'Italie et les lacs sont la seconde. Alors une nouvelle source plus intime et plus profonde se mit à sourdre dans son cœur : c'était l'amour. Graziella ne fit que réveiller ou révéler cette source endormie et latente ; mais Elvire rendit à jamais le flot intarissable. Et puisque j'ai nommé les deux femmes qui devaient laisser sur lui une telle auréole de grâce et de poésie, je voudrais rassurer les bonnes âmes qui pleurent encore sur l'abandon de cette pauvre Graziella et sur la mort de cette pauvre Elvire, et qui vont reprochant à Lamartine ou d'avoir été trop froid avec la jeune fille de Sorrente, ou de l'avoir

été trop peu avec la jeune femme du Lac. Graziella et Elvire, telles du moins qu'il les a racontées ou chantées, n'ont jamais existé. — Alors c'est un menteur, direz-vous. — Non, c'est un créateur. Et ces deux créations féminines ne vous attendrissent tant que parce qu'il s'est attendri sur elles ; elles n'ont une âme si charmante ou si vibrante que parce qu'il leur a prêté son âme. Tout ce que nous ont appris sur elles les commentateurs — parfois même trop renseignés — prouve assez qu'elles ne furent en réalité ni si originales ni si idéales, mais, à travers ses souvenirs et son imagination, l'amant ou l'ami les a transfigurées. Il y eut un échange entre elles et lui : leur amour le fit poète, mais le sien les fit radieuses.

Et maintenant, c'est l'été, l'époque de la moisson, c'est la récolte du grain longuement et patiemment venu à terme. Car il faut encore remarquer que Lamartine, à l'encontre de tant de nos poètes, ne fut pas très précoce. Ce n'est pas lui qu'on appela et qu'on pouvait appeler « l'enfant sublime. » Il était de ces épis que la nature mûrit plus lentement pour mieux les munir du froment divin. Victor Hugo publia son premier livre de vers à vingt ans ; Musset, avant vingt ans ; Lamartine avait atteint la trentaine quand parurent les *Méditations*. Il ne précipita rien, n'improvisa rien, malgré l'opinion accréditée qui fait de lui un

improvisateur en tout, en poésie, en éloquence, en politique. Qu'on lise sa *Correspondance*, et l'on trouvera par centaines, dans les lettres de sa jeunesse. des petits vers qui ont préparé les beaux vers. Mais ces rimes d'écolier et d'imitateur, il les a laissées inédites, il n'a voulu publier que des vers dignes de lui et du public, des vers d'homme, venus après l'amour et après la douleur, douleur privée — ou publique.

En effet, Lamartine, comme les poètes de l'antiquité, se soucia de la chose publique, et voulut tenir sa place dans la cité et à la tête des foules. A-t-il été assez raillé et dénigré, son rôle politique? Rêveur! disait-on; et ce rêveur voyait plus clair, même dans les questions d'affaires que les soi-disant hommes pratiques : lisez son discours sur les chemins de fer dont M. Thiers prédisait l'échec et dont Lamartine prophétisait le développement prodigieux. Imprévoyant! criait-on, et cet imprévoyant écrivait le 10 février 1843, juste cinq ans avant la seconde République : « Dans cinq ans, nous aurons la France; » cet imprévoyant, dans son discours sur le retour des cendres de Napoléon, disait douze ans avant le second Empire : « En tous cas, que vous le mettiez à Saint-Denis, ou au Panthéon, ou aux Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur son monument : A Napoléon seul. Ces trois mots, en attestant que ce

génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes... elle ne veut pas susciter de cette cendre, ni des prétendants, ni même des imitateurs ; » cet imprévoyant disait quinze ans avant le percement de l'isthme de Suez que les parlementaires refusaient de favoriser : « Vous n'aurez rien empêché ; la nature est plus forte que les misérables antipathies nationales : l'Europe et les Indes communiqueront en dépit de vous par Suez. » Enfin, ce prétendu utopiste, quand l'unité de l'Italie fut accomplie par nous, prononça le mot célèbre que notre bonne sœur latine devait justifier trente ans plus tard : « Quelle sottise ! c'était assez d'une Prusse ! » Sans doute, Lamartine ne fut pas en tout aussi clairvoyant ; il fut plus d'une fois trop fataliste ; il s'est trompé comme d'autres, mais moins que d'autres. Et puis, même lorsqu'il fut imprudent, il fut toujours fermé à l'esprit de secte. — « Où siégerez-vous ? » lui criait-on. — « Au plafond, » répondit-il. C'était dire spirituellement qu'il ne voulait être l'homme d'aucun parti ; et par suite il fut supérieur à tous. Et enfin, à l'automne de sa vie, après dix-huit ans de méditations, il fit son dernier poème : la République.

Puis il tomba... et ce fut l'hiver, le crépuscule.

Il avait perdu son éclat, son crédit, sa fortune, tout, sauf sa dignité, car il resta digne, quoi qu'en ait dit la calomnie. C'est par le travail, un travail obstiné et accablant, qu'il voulut échapper à la misère. L'empereur lui fit offrir de sa cassette privée deux millions : il refusa, et le refus fait autant d'honneur au poète que la proposition au prince. Et plus tard, deux ans seulement avant sa mort, quand son outil, son gagne-pain, la plume, lui tomba des mains tout à fait, il accepta la pension qui était non gouvernementale, mais nationale. La nation devait bien ce salaire au pilote qui n'avait pas su « mener sa barque, » comme on dit, mais qui malgré cela, ou mieux, à cause de cela — car la première qualité d'un homme public, c'est le désintéressement — avait su guider un jour le navire de France, et enchanter pour longtemps sur le fleuve terrestre ces passagers qu'on appelle les hommes.

II

Le chant lamartinien a trois notes principales : il est élégiaque, religieux, civique. Et je n'ignore pas qu'à cette triple inspiration on a fait un triple reproche, ou plutôt un reproche unique, répété trois fois. Le vague : tel serait le défaut commun aux poésies intimes, aux poésies spiritualistes, aux

poésies sociales. Mais il s'agit de s'entendre. Plus d'une fois, en effet, la langue et la versification de Lamartine sont imprécises, impersonnelles, et même incolores. Mais si le vague est trop souvent dans le style, il n'est presque jamais dans les sentiments ou les idées.

Elégiaque, le poète des *Méditations* exprime des émotions, non confuses, mais immatérielles, ce qui est bien différent. Il estimait que la Muse doit toujours rester idéale, même si le baiser ne le fut pas toujours, que les secrets de la tendresse ne sont pas ceux du public, et que le poète peut chanter l'amante, mais en la laissant dans son mystère de séduction et de beauté. Il fait de l'amour, non un caprice ou une passion, non un incident ou un accident charnel, mais une communion d'âmes. Elvire n'est point pour lui une esclave ou une idole : elle est une compagne, une sœur, une personne morale. Avant Lamartine, en poésie tout au moins, la femme est tantôt au-dessous du poète, tantôt au-dessus : avec lui, elle devient une égale. La grande invention de Lamartine, c'est d'abord l'amour-harmonie. Et c'est aussi l'amour-immortalité : il est le premier de nos poètes qui ait mis un frisson d'éternité dans l'éphémère toucher des lèvres humaines. Et c'est enfin et par suite l'amour-religion. Catholique et homme d'église, Pétrarque voit dans l'amour un péché, une



voie de perdition, de damnation ; platonicien avant tout, Lamartine y voit une piété, la plus directe ascension vers Dieu. Pour lui, la plus irréfutable preuve d'un Etre supérieur à l'homme, d'un « Etre infaillible et bon, » c'est l'amour. « J'aime : il faut que j'espère ! »

Poète religieux, Lamartine n'est vague qu'au regard de ceux qui voient surtout dans la religion, des dogmes, des rites, des formules, un ensemble théologique et mathématique ; mais il est la clarté et la vérité même pour ceux qui font de leur religion l'une prière, une effusion, une consolation, un échange perpétuel avec Dieu, un long regard d'espoir jeté vers le ciel et l'immortalité — voir les *Méditations* et les *Harmonies* — et puis encore une charité, un apostolat, une trame de bonté et d'humanité — voir *Jocelyn* — car le christianisme social, dont les meilleurs d'entre-nous se font aujourd'hui les propagateurs, Lamartine, voilà plus d'un demi-siècle, l'avait professé et défini en vers immortels. Le Dieu de Lamartine n'est pas, en effet, celui de telle ou telle religion positive et fermée : c'est celui de l'Eglise universelle. Ce Dieu a pour temple le monde, le firmament la conscience humaine. Ce Dieu est toujours présent au poète, car son âme et les étoiles le lui « racontent » toujours. Ce Dieu est celui du spiritualisme, mais aussi celui du catholicisme bien

compris, Lamartine élargisssant le cadre de la religion où il était né, mais sans le briser.

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Poète civique, Lamartine est encore vague pour bien des gens, pour tous ceux qui ne connaissent que la politique des politiciens ; mais pour ceux qui comprennent la politique des idées, il est très précis, très clairvoyant, très éloquent. On n'a pas rendu suffisante justice aux poésies historiques et humanitaires de Lamartine. Le style même est ici plein de sobriété, de relief et de vigueur — lisez BONAPARTE, RESSOUVENIR DU LAC LÉMAN, UTOPIE, LES RÉVOLUTIONS, etc. Quant à la pensée, elle est d'une élévation et d'une sérénité incomparables, qu'il s'agisse du rapport des citoyens entre eux — RÉPONSE A NÉMÉSIS — ou du rapport des nations entre elles, — MARSEILLAISE DE LA PAIX Les plus beaux vers de Lamartine ne sont peut-être pas dans les *Méditations*, mais dans les *Recueillements poétiques*, pourtant si sévèrement accueillis. Ailleurs, il n'était que poète : là, il est un prophète, un devin, un moderne Orphée. Là, ajoutant à la noble devise de la Révolution: *liberté*, *égalité*, *fraternité*, un mot qui l'explique et la justifie : *divinité*, il rédige le code futur des peuples, qui, pour lui, se résume ainsi : fraternité des hommes sous la paternité de Dieu, car en

politique, comme en tout, Lamartine rejoignant les grands citoyens du monde, les Socrate, les Franklin, les Gladstone, s'est réclamé de Dieu, fut un homme de Dieu.

Il y a quelques années, dans un pèlerinage fait à Saint-Point, nous vîmes une religieuse qui, appartenant au couvent fondé par Mme de Lamartine, avait beaucoup connu le poète, et depuis ne l'avait jamais oublié. Elle nous conta presque en pleurant les charités inépuisables du grand homme vieilli et à la bourse pourtant épuisée, puis ses amertumes, qui lui enlevèrent son sourire sans lui prendre sa bonté, puis les dernières saisons si tristes, enfin les funérailles abandonnées du reste de la France. Pourtant, lorsqu'on sut à Saint-Point que Lamartine était mort à Paris et que le corps allait bientôt revenir au tombeau de famille, tout le village s'émut et décida d'aller en procession et en foule chercher le cercueil jusqu'au village voisin. Mais comme on était encore en hiver — c'était en mars — il faisait un temps horrible : le vent, la neige, la glace, tout rendait les routes impraticables; et la veille du jour où le mort devait arriver, les religieuses se demandaient effrayées comment leurs petites élèves graviraient l'inabordable coteau pour aller au-devant du poète. Mais voici que le lendemain le soleil se leva radieux, un premier soleil de printemps; les vents étaient partis, les



neiges étaient dissipées, les glaces étaient fondues, et toute la vallée de Saint-Point s'était emplie brusquement d'un sourire qui venait du ciel. « Alors, nous dit la bonne Sœur, je compris que malgré tout ce qu'on avait dit, celui qui nous revenait était un *ami du bon Dieu !* »

Mieux que tous nos fins critiques, une âme simple parlant de Lamartine avait dit le mot juste sur cette grande âme.

VICTOR HUGO

Victor Hugo ne peut pas se résigner à la mort. Vous le croyez dans la tombe : illusion ! il fréquente chez les éditeurs, il s'occupe à « lancer » ses volumes de prose ou de vers, il jette au grand jour de la publicité tous ses manuscrits encore inédits, toutes les richesses intarissables de ses tiroirs à double fond et de ses malles à triple compartiment. Quand il naquit « ce siècle avait deux ans », c'est donc que le poète est dans sa quatre-vingt-dix-septième année. Il atteindra ou dépassera la centaine, soyons-en sûrs; et de même que sur la pierre liminaire du siècle il avait mis son berceau, sur la pierre tombale il met son dernier livre de vers... à moins que ce ne soit l'avant-dernier ou même l'anté-pénultième.

Ce livre est intitulé : LES ANNÉES FUNESTES, et se compose surtout des poésies politiques écrites pendant tout le second Empire, car si les CHATIMENTS furent achevés en 1853, la matière, aux yeux du proscrit, en restait inépuisable et devait

se prolonger jusqu'en 1870. LES CHATIMENTS, *seconde série*, tel pourrait être le titre des ANNÉES FUNESTES. Et la « seconde série », bien entendu, est inférieure à la première, mais sans être indigne d'elle. Si plusieurs de ces poèmes, publiés aujourd'hui pour la première fois, ne semblent pas être des bons jours du poète, quoique datés de la bonne époque, et n'auraient rien perdu à rester dans le secrétaire de M. Paul Meurice, comme un souvenir inviolé du grand ami, la plupart dénotent en effet la maturité et la vigueur du génie, sinon toute son amplitude et toute sa liberté. A défaut du vol de l'aigle, on y retrouve la griffe du lion. Cette publication ne nous réservait aucune surprise, mais aucune déception non plus ; et si elle ne change rien à notre jugement d'ensemble sur Victor Hugo, elle peut toutefois nous être une occasion nouvelle de motiver notre admiration et sur certains points de la rectifier, car à chaque page des ANNÉES FUNESTES on reconnaît la grande manière du Maître, et aussi ses grandes manies.

Commençons par les manies. Ainsi qu'en un échantillon de choix, elles y sont toutes étalées, toutes d'ailleurs, disons-le tout de suite, n'étant que le grossissement d'une qualité, l'abus d'un procédé éclatant et excellent. Toutes : l'*amplification* — voir entre autres les tirades sur le mois de mai qui chaque année recommence à sourire tandis

qu'Olympio continue d'être sombre, et sur Paris qui s'embellit tandis que son Dante est banni; l'*antithèse*,— celle des idées, et puis celle des mots, et puis celle des images, et puis celle des noms propres, — toujours et partout merveilleuse en contrastes brillants ou fantasques, lumineux ou cocasses; et c'est ainsi que le poète ne craint pas de comparer Napoléon III à Socrate — qui l'aurait cru? — Lutèce à Xantippe et l'Idéal à un sergot :

Socrate moustachu, tu fais marcher Xantippe
Ferme et droit; l'Idéal a maintenant pour type
Un beau sergent de ville étendu de son long :
Phidias n'est qu'un sot auprès du fil à plomb ;

l'*apostrophe oratoire*, car si Victor Hugo manqua souvent d'esprit, il ne manqua jamais d'éloquence, en vers tout au moins ; l'*appel à l'histoire*, ce qui est une autre façon d'être orateur, une façon latine (*Majores nostri*) et l'on sait que Hugo, ce Français, est surtout un Latin,

Où donc est Juvénal? Gouffre! où donc est Tacite?

un Latin, et aussi un Espagnol, car ce qui est bien encore sa marque c'est la *violence des couleurs* et c'est l'*intempérance de la personnalité*.

En signalant dans l'œuvre du poète l'invasion et l'hypertrophie du *moi*, nous touchons à un excès

qui n'est plus spécialement de forme, mais surtout de fond, qui est non seulement faute de goût, mais faute de tact. Les tics énormes de son style tiennent d'abord à l'outrance de son esprit, à la médiocrité de son jugement. Le jugement : tel est le point faible de Victor Hugo. En fait de jugement, comme il le cède à un Lamartine dont il n'a jamais la sérénité, à un Vigny dont il n'a pas la hauteur ! Par le génie, Hugo est un *vates*, et par le jugement il n'est qu'un bourgeois. Comme les bourgeois il a encore plus de vanité que d'orgueil, et s'il est irrité, c'est qu'il est susceptible : son échafaudage de colère est à base d'amour-propre. Comme la plupart des bourgeois, il est impuissant à sortir de lui-même pour comprendre l'état d'âme d'un adversaire, incapable de redresser l'opinion de son propre parti et de rendre justice aux intentions du parti opposé. La nuance lui est chose inconnue. A partir d'un certain moment surtout, il partagea le monde en deux camps absolument séparés et tranchés : d'un côté les démocrates, les révoltés, les exilés, tous héros ; de l'autre, les rois, les prêtres, les fonctionnaires, tous scélérats. Et depuis ce moment-là, il cessa de regarder le monde. Son objectif était rempli ; son siège était fait. De là, dans sa vie et son œuvre, une disproportion inouïe entre ses haines et l'objet de ses haines. Napoléon III, qu'il ne faut certes pas in-

nocenter pour l'acte de « décembre », ressemblait-il néanmoins tant que cela à un « Tibère » ou à un « Cartouche »? Ses généraux, ses ministres, avaient-ils tous une âme de « galériens »? Tous ses évêques étaient-ils vraiment des « Judas » ? tous ses magistrats, des « Laubardemont » ? L'universitaire Nisard avait tout de même plus de goût qu'un « cuistre », et le journaliste de l'*Univers* plus de verve qu'un « sacristain »... Pourquoi le poète veut-il rivaliser d'invectives et d'outrages avec le polémiste dévot ? Quand on écrit les *Contemplations* et la *Légende des siècles*, il ne faut pas ambitionner la gloire des *Odeurs de Paris*,

Commencer par Homère et finir par « Veuillot » !

triste destinée, regrettable évolution de trop de ses poèmes, qui débutent et se déroulent avec la majesté de l'épopée, et puis se terminent — — voir l'EXPIATION — par un vocabulaire d'injures.

Mais si Victor Hugo avait dans un coin de son âme les mesquineries et les rancunes d'un homme pris dans la moyenne des hommes, cette âme avait des parties généreuses, des régions splendides. Les petites Revues, et parfois même les grandes, disent trop couramment de Victor Hugo : « Beau génie, mais dans une âme vilaine »; c'est un excès de réaction contre un culte excessif;

après avoir trop encensé le vieillard, c'est trop d'irrévérence devant la tombe. Il est temps que l'équitable postérité commence pour le prince du lyrisme, ô princes de la critique! Lemaître et Faguet, vous avez eu raison, voilà quinze ans, de railler les thuriféraires de l'idole; mais aujourd'hui il faut redonner un autre mot d'ordre au troupeau des « snobs » et réapprendre au public le respect du poète.

Car, en définitive, c'était un cœur autant qu'un génie. Ce cœur a connu tous les emportements, mais aussi toutes les grandeurs et toutes les douceurs. Il a battu pour les nobles causes, et vibré aux souffles sublimes. Il fut l'écho de toutes les idées généreuses du siècle.

Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Même lorsqu'il jouait de la harpe pour la royauté, Victor Hugo aimait déjà la Liberté; et lorsqu'il rimait pour les trônes, les pauvres et les misérables lui inspiraient déjà des odes et des élégies. Qui mieux que lui a connu la Pitié? Qui mieux que lui a chéri l'Enfant? C'était un père et un grand-père, trop virtuose peut-être, trop indulgent sans doute, mais en somme délicieux, et aux heures de deuil, si sincèrement, si profondément douloureux. Relisons les poésies à sa fille : *Pauca meæ.*

Ici la blessure est tellement sainte, qu'elle exclut de cette âme toute violence ou discordance. Le révolté devient un résigné ; le père apaise, humanise, christianise l'homme. La tombe, le foyer, le berceau, sources d'inspiration pour Victor Hugo toujours pures et toujours fécondes ; et c'est d'abord à lui qu'il faut appliquer son vers célèbre :

Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Et même, ce cœur était tendre. On nie que cet aède de la Gloire soit aussi un peintre de l'Amour : c'est oublier qu'elles sont de luï les cantilènes les plus douces et les plus caressantes de la langue française. Demandez à Sarah qui les soupirait si divinement ; et la suavité n'était pas seulement dans la voix, elle était aussi dans les paroles. Spectateurs, rappelons-nous le 5e acte de *Hernani;* rappelons-nous Dona Sol, et aussi Maria de Neubourg. Lecteurs, souvenons-nous des *Feuilles d'automne* et des *Chants du Crépuscule.*

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli...

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé,
Et pleuré bien des âmes...

Et tant d'autres mélodies, murmurées à jamais par les bouches humaines, depuis qu'elles s'exhalèrent une première fois du cœur d'un époux ou d'un amant.

Et enfin, c'était un génie... incontestable. — Il n'a rien inventé, dit-on; il était pauvre d'idées originales, de conceptions neuves. Ce n'est pas lui, mais Lamartine, qui a découvert la poésie de l'univers intérieur ; ce n'est pas lui, mais Dumas père, qui a inauguré le drame romantique ; c'est Vigny, et non lui, qui le premier a composé des *poèmes* proprement dits; et Leconte de Lisle ne l'a-t-il pas devancé dans le pélerinage de Beauté à travers les civilisations mortes ? — Tout cela est assez vrai ; et de tous les Nouveaux-Mondes de la poésie moderne, Victor Hugo semble avoir été l'Améric Vespuce plutôt que le Christophe Colomb.

Mais soyons certains qu'une pareille fortune n'arrive qu'aux inspirés. Il n'a pas trouvé, avant les autres, les sources du Mississipi ou de l'Amazone : mais plus que tout autre, au large fleuve, il puisa largement. Ils n'en rapportèrent qu'un flacon : il en rapporta toute une amphore. Il n'a pas créé de genre ou de forme poétique ; mais pour n'être pas l'inventeur de la tragédie, Sophocle ou Racine manquerait-il de génie ? Il n'eut que les idées de son siècle : sans doute ; mais Pindare fut-il lui-même autre chose qu'une âme-écho ; et faut-

il demander au poète d'avoir en science ou en philosophie des connaissances spéciales, ou au contraire de traduire en images, en sons et en rythmes les idées des spécialistes?

Créateur de rythmes, de sons et d'images, qui le fut au même degré que Victor Hugo? Quelle imagination plus puissante et plus riche que la sienne? Pendant plus de soixante ans, il égrena au cou de la Muse le collier des métaphores. Quelle boîte à musique, plus somptueuse et plus sonore que son cerveau, où il y avait non seulement un miroir pour les couleurs de la nature, mais une cloche pour les bruits de l'univers. C'est une banalité de redire qu'il fut le monarque du verbe, l'assembleur, l'arrangeur infaillible des mots, et aussi un prodigieux pasteur de strophes, de coupes, de rimes. Versificateur souple et hardi, il poussa la témérité jusqu'à la frontière où elle devient de l'excentricité. Le dépasser, c'est dépasser la mesure permise; car la mesure, la sûreté, la justesse, la « nuance », qui manquait plus d'une fois à l'homme, au poète même, ne fit jamais défaut à l'artisan du vers. Sa poésie est un art, sans être un jeu, tour de force ou tour de passe-passe, comme trop souvent chez Vacquerie ou Banville. Et de même il a le vers descriptif, mais sans le borner à la peinture comme les Parnassiens; il a le vers musical, mais sans le limiter à la musique, comme

les Symbolistes. Sa poésie ne devient pas exclusivement une toile pour les yeux ou un chant pour l'oreille ; elle reste un langage pour l'âme, une voix intellectuelle et morale où rendent un son les idées de tous, les sentiments de tous.

Victor Hugo est un poète universel, et c'est là sa vraie supériorité. *Toute la lyre*, a-t-il intitulé un de ses volumes : et sa lyre, en effet, a toutes les cordes, depuis les plus belliqueuses jusqu'aux plus pacifiques, depuis la plus âpre jusqu'à la plus clémente, la plus aimante. De n'avoir pas une distinction d'âme trop raffinée, ce bourgeois mieux que tout autre pouvait être le poète du grand siècle de la bourgeoisie ; de n'avoir pas un idéal trop exceptionnel, une poétique trop rare, il devait séduire les simples comme les délicats, la foule comme les gens du métier. D'autres poètes sont plus nobles, plus émouvants ou plus profonds : Lamartine est préféré par les idéalistes, Musset par les passionnés, Leconte de Lisle par les pessimistes, Vigny ou Sully Prudhomme par les penseurs ; mais dans son ensemble l'humanité est pour Victor Hugo, et aussi la postérité.

Qu'il se résigne donc à mourir, puisqu'il laisse une fille immortelle : son œuvre.

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset ! Celui-là ne prit aucune part aux affaires de son pays et aux agitations de la politique ; il ne rêva pas, comme Lamartine, Hugo et Vigny lui-même, le rôle de pilote ou de vigie sur le navire de la République ; il ne fut ni homme d'Etat, ni homme de parti, ni peut-être homme, tellement il resta jeune homme toute sa vie : il fut poète tout simplement. Il publia d'abord des vers qui étonnèrent par la hardiesse du fond et la désinvolture de la forme, ensuite des poésies nouvelles qui surprirent plus encore par leur intensité de passion et leur pureté de style, puis, ayant accompli sa destinée et rempli sa tâche, il s'en alla dormir sous le *saule*. Il aima, chanta et passa... ou plutôt demeura, car l'amour, qui le conduisit lentement vers la mort, l'avait mûri soudainement pour l'immortalité.

On proteste aujourd'hui contre ses tendances et son inspiration ; il reste pourtant. On le loue moins ; mais il continue à être lu, à être aimé

surtout. Vainement, à nos heures de maturité et de santé morales, nous voudrions écarter de nous ce malade et cet enfant ; quelque chose en nous plaide pour lui : notre propre jeunesse et nos propres vingt ans, d'autant plus chers s'ils sont déjà loin dans le passé. Vainement les esthètes du rythme qui pullulent sur la place de Paris dédaignent cet éphèbe de génie ; il a pour lui tous ceux qui lisent sans prévention, avec leur cœur, et même avec leur goût Rejeté des cénacles et par les mandarins, il est adopté, sinon dans les classes, du moins parmi les classiques ; et il le mérite par sa langue si nette, si vive, si française, puisée dès le berceau au cœur même de la France.

Alfred de Musset naquit en effet à Paris et son génie dénote le Parisien, le citadin. Vous chercheriez en vain dans ses premiers vers l'inspiration de la montagne ou de la mer : sa poésie, alors du moins, n'a rien des lacs, comme celle de Lamartine, rien de l'océan, comme celle de Victor Hugo. Avant d'être un grand poète, — celui de la seconde manière, — Musset fut un poète fringant, et brillant. Comme on l'a dit, il est le seul poète du XIX[e] siècle qui ait eu de l'esprit en vers. Cet esprit, il le trouvait non seulement autour de lui, sur le boulevard, mais au foyer, pourrait-on dire. C'était un héritage de famille. Son aïeul maternel avait écrit des petits vers jaillissants et gais, à la façon du

XVIII[e] siècle. Son père même, M. de Musset-Pathay, avait cultivé dans le jardin des muses la fleur du badinage. Faut-il s'étonner après cela qu'Alfred de Musset, qui devait un jour écrire les vers les plus douloureux de la langue française, ait débuté dans la poésie et la célébrité par cette gaminerie illustre : *La Ballade à la Lune?*

Le gamin de talent fut admis aux réunions romantiques tenues généralement chez Nodier, sous la présidence de Victor Hugo. Longtemps après, en de jolies *stances*, Musset rappelait ainsi son adoption dans le cénacle :

Alors dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson ;

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper ;

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre,
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

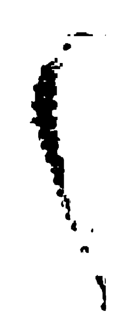
Et moi, de cet honneur insigne,
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté...

« Enfant gâté », tel, en effet, il apparaît d'abord, gâté par les hommes qui l'aimaient, par les femmes qui l'adoraient, surtout par la nature qui l'avait fait, non seulement poète, mais séduisant. Par sa figure et son allure, il ressemblait à ses vers : ce qui n'arrive pas toujours aux faiseurs de vers. Souple et élégant, il eut toujours en lui quelque chose du page ou du dandy. Parmi tous ces romantiques aux cheveux sombres, il était « l'enfant aux blonds cheveux ». Et même, quand la passion l'eut ravagé et pâli, il perdit la fleur de ses joues et le sourire de son visage, mais il garda le je ne sais quoi qui est le charme. Lamartine était beau, Vigny était fier, Victor Hugo était puissant : Musset, lui, était charmant. Le premier avait une tête et un profil de gentilhomme orateur, fait pour dominer et séduire les foules ; le second avait le front d'un penseur ; le troisième avait l'encolure d'un taureau ou d'un lion ; Alfred de Musset avait cette physionomie qui fait dire d'abord : C'est un poète... ou c'est un amant.

Il était l'un et l'autre. Il commença par les amours légers et finit par le grand amour. Quel fut l'objet de cet amour-là, quelles en furent les péripéties, le rayonnant début et le dénouement morne, on le sait, je dirais même, on le sait trop, si cette passion n'avait été sauvée de toute banalité, par sa véhémence et sa poésie même.

Poésie avant, poésie pendant, et même, et surtout, poésie après : souvenons-nous des *Nuits*. C'est pour cela qu'on a pu écrire plusieurs fois *Lui et Elle* ou *Elle et Lui*, sans jamais lasser ou rassasier le lecteur ; car il faut taire complètement ces terribles aventures du cœur, ou, si l'on en parle, il faut dire toute la vérité. Les grandes passions veulent le grand silence ou le grand jour ; elles ne sont jamais trahies que par les demi-confidences et les fausses explications. Et puisque les deux héros ou les deux victimes, George Sand et Alfred de Musset, ont parlé les premiers, ils ont donné au public non seulement le désir, mais le droit de voir et de savoir. Et, station par station, la postérité suivra toujours avec intérêt et pitié, dans leur voyage d'amour, les douloureux pèlerins de Fontainebleau et de Venise.

De ces voyages-là, on ne revient que par une de ces trois routes : la mort, la folie... ou le génie. Seulement la troisième n'est pas à la portée de tous. Musset était de ces rares privilégiés qui ont le choix entre les trois chemins. Il n'eut pas assez de courage et de volonté pour se décider complètement. Il parut d'abord prendre franchement la coupe consolatrice que lui tendait la Muse, et l'on sait qu'il y but à flots la poésie, et quelle poésie ! Puis brusquement, à trente ans juste, il brisa la coupe et prit le verre, le verre banal et fatal où il



buvait l'oubli, c'est-à-dire la prochaine folie ou la mort prochaine. Et pendant dix-sept ans, il se traîna, sans rien produire, ou à peu près rien, vers l'heure du repos, et son dernier mot fut : « Dormir !... enfin je vais dormir. » Alfred de Musset est décédé dans sa quarante-septième année ; mais le poète en lui est bien mort à trente ans.

Et maintenant comment le juger ?

Ah! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice.
Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié.

« Pleurs de pitié, » en effet, c'est ce qu'on lui doit d'abord. Il ne faut pas peser ces âmes-là à la balance commune. Il devait, sans doute, une rançon à la morale bourgeoise ; mais puisque, vivant, il l'a payée; mort, il est quitte envers elle. Il a assez souffert pour être pardonné, et cette souffrance s'est répandue en vers assez déchirants et assez éloquents, pour être admiré. Oui ! il eut le tort de ne pas faire en ses vers une place suffisante au devoir, à la justice, à la patrie, aux inquiétudes morales, sociales et et aux angoisses, et c'est par cette lacune qu'il est si au-dessous de Lamartine et de Victor Hugo, et qu'en définitive, il ne peut plus être tenu pour leur émule ; il eut le tort de ne jamais poursuivre sur cette terre que le plaisir de l'amour à travers l'amour des plaisirs, de vivre le roman-

tisme tandis que les autres se contentaient de l'écrire — (Musset était un classique de goût, mais si jamais homme eut le romantisme dans l'âme et dans la chair, c'est lui) — il eut le tort surtout de chercher comme son don Juan « un diamant » dans « un puits, » et les ivresses célestes dans les flacons vulgaires :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse?

Il importe beaucoup au contraire. Mais si Musset s'est trompé, son cœur du moins était sincère et vrai, vierge de toute hypocrisie. Le « diamant c'était son cœur. » Il a mené la vie fausse, mais, contre cette vie, ce cœur a protesté en cris vibrants et inoubliables. Il valait mieux que cette jeunesse dorée du second Empire qui allait prônant ses vers et qui méritait bien cette apostrophe de Lamartine : « Alfred de Musset naquit ; il volait plus haut que toi, car il avait des ailes pour s'élancer... Il badinait avec le vice, et ton vice à toi était sincère. Il est remonté de cette perversion par le ressort vainement comprimé de son génie. Mais toi, jeunesse, tu y es restée et tu t'y complais, et tu répètes ses vers, après tes orgies, pour te justifier à toi-même ta mollesse par un élégant exemple... toi qui ne t'es pas même donné la fatigue d'aller jeter une feuille de rose sur son cercueil ou de l'accompagner jusqu'au seuil creux

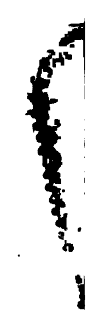
[redacted]

de l'éternité, de peur de déranger une de tes paresses ou d'attrister une de tes joies. »

En effet, combien y eut-il d'assistants aux obsèques d'Alfred de Musset ? On a compté : vingt-sept en tout. Où étaient donc tous ses joyeux et bruyants admirateurs ? Ils avaient déserté. Mais à peine cet isolé fut-il dans la tombe que les cœurs lui revinrent en foule : il les gardera.

ALFRED DE VIGNY

Dans une de ses préfaces, Alfred de Vigny écrit : « On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. » Ne pourrait-on pas dire que c'est un peu ce même charme qui invite notre siècle, vieillard douloureux et désenchanté, à se rappeler les brillantes et enthousiastes années de sa jeunesse, qui, sans être encore pour lui les « temps antiques », sont toutefois déjà le passé ? En son hiver, et tout près de la tombe, il se reprend d'amour pour les grands écrivains qui naquirent autour de son berceau, qui ravirent son printemps, et dont la vie, les œuvres et la gloire remplirent son été et se prolongèrent jusqu'au seuil de son automne. Chateaubriand, Michelet, George Sand, Lamennais, ne furent jamais tant goûtés et moins discutés ; et pour s'en tenir aux



poètes, Lamartine et Vigny, dont la réputation semblait un moment décliner, ont remonté très haut dans l'opinion. Vigny surtout, le moins populaire des romantiques, est peut-être celui d'entre eux qui est aujourd'hui le plus estimé, sinon par le grand public, du moins dans le monde intellectuel et philosophique.

La célèbre « trinité » lyrique : Lamartine, Hugo, Musset, se complétant d'un nom, est devenue un quatuor. Et, à vrai dire, s'il est permis de porter un jugement sur une époque définitivement close, et s'il n'est pas toujours imprudent de proposer un classement quelconque, le quatuor romantique pourrait bien, au xxe siècle, se décomposer en deux groupes, l'un tout à fait supérieur avec Lamartine et Victor Hugo, et l'autre quelque peu inférieur au premier, et constitué par les deux Alfred, Vigny et Musset. Alfred de Musset a encore pour lui — quoi qu'en puissent penser les cénacles — la majorité des lecteurs ; mais Alfred de Vigny en a, je crois, l'élite ; et c'est ainsi que se fait la compensation, et que ces deux génies si différents aboutissent à deux gloires à peu près égales.

Si Vigny est aujourd'hui le préféré des critiques et des artistes, cela tient surtout à deux causes, à son pessimisme et à son symbolisme. Expliquer pourquoi il fut pessimiste, et en quoi il fut symboliste, c'est marquer et atteindre dans ce

qu'elles ont d'essentiel l'inspiration et la forme de sa poésie.

De tous les romantiques, Vigny est le plus triste, et même le seul triste. C'est qu'en effet l'époque était jeune, ardente et croyante, par là même, plutôt optimiste que pessimiste. Nous savons bien que le désespoir de René était surtout une attitude. Le fameux « mal du siècle » fut très factice et très imaginaire. Il n'effleura aucunement ces deux grands hommes d'action, Lamartine et Victor Hugo ; et si le poète de la *Confession d'un enfant du siècle* en fut touché, il ne perdit jamais complètement sa veine légère et parisienne ; et même lorsqu'il n'avait plus son génie, il avait encore son esprit. Vigny manquait absolument de verve, d'ironie et de gaieté. Il était né grave et désolé. En vain écrit-il dans le *Journal d'un poète* : « La sévérité un peu froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native. Elle m'a été donnée par la vie. » Un pessimisme acquis ou subi ne serait pas aussi sincère et aussi durable que le sien. Le fleuve de mélancolie peut aller s'élargissant avec la vie, mais lorsqu'il est si profond, c'est que la source en est au berceau.

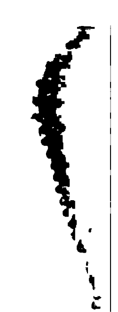
Toutefois, s'il ne faut point prendre à la lettre la réflexion du poète, il faut en tenir compte, et si le pessimisme d'Alfred de Vigny me semble originel, je reconnais qu'il fut admirablement entre-

tenu par les circonstances où vécut l'homme et les idées où se complut le penseur.

Soldat sous la Restauration, c'est-à-dire au moment où le soldat ne se battait plus, Vigny ne trouvait dans la vie des camps aucun dérivatif à sa tristesse, aucun aliment à son rève de grandeur et d'idéal. Dans les garnisons, il fut solitaire et concentré. Ce goût de l'isolement et de la misanthropie, développé par la carrière militaire qu'il suivit d'abord, le fut encore par la carrière poétique, où, de son vivant, il n'obtint guère que des succès d'estime, et par la carrière théâtrale, où il rencontra surtout des échecs, et enfin par la carrière politique, qu'il voulut aborder, et qui se ferma brutalement devant lui. Les électeurs de la Charente lui préférèrent le premier venu, et se gardèrent bien de l'enlever à ses nobles études. En ces raisons occasionnelles d'amertume, s'ajoutaient encore et des blessures passionnelles devinées à travers son œuvre, et ce que j'appellerai la grande blessure philosophique, laquelle saigne à travers tous ses poèmes.

Blessures de cœur. Elles furent, sans qu'on puisse dire précisément ce qu'elles furent, car Vigny, le plus discret des romantiques, n'était familier avec personne, pas même avec la Muse. Bien plus encore qu'Elvire, Dalila et Eva restent mystérieuses ; et leur nom, leur biographie, leur

personnalité échappent en partie à la sagacité des critiques les plus récents, pourtant très avertis, tels que M. Paléologue ou M. Dorison. Mais si la passion est contenue chez Alfred de Vigny, elle apparaît d'autant plus sincère et profonde. Sa poésie austère a des coins attendris et des dessous brûlants. Un grand amour se cache sous les vers suaves de la *Maison du Berger*, et même sous les vers irrités de la *Colère de Samson*. Si le poète a peur de la femme « enfant malade », c'est qu'il a souffert d'elle et par elle. Capacité d'amour, et aussi capacité de pitié — songeons à *Eloa*, cette perle poétique, ce joyau de miséricorde — n'ont pas manqué à Vigny, pourtant le plus abstrait et le plus cérébral de nos grands romantiques. Dans un ouvrage qui n'a pas été livré à la publicité — *Histoire d'une âme*, par M. Georges Lachaud — il nous a été donné de lire des lettres inédites d'Alfred de Vigny, lesquelles sont une preuve nouvelle qu'au don redoutable de la tristesse il unissait, plus qu'on ne le croit, le don charmant de la tendresse. En 1855, il écrit sur l'aurore une page exquisement crépusculaire :



« Savez-vous rien de plus triste que l'affreuse aurore, si pâle quand je l'ai vue tant de fois tomber sur mes yeux fatigués... Comme elle apporte avec elle l'humidité et le frisson du matin, les rosées malsaines et glaciales ! Que de fois je lui ai

fermé les rideaux les plus sombres avec indignation, en rallumant les bougies qui ne prennent pas comme elle un air de gaieté indifférente. Elles sont un peu mélancoliques comme la vie, et se consument lentement comme nous. Je les ai là en ce moment, et je me trouve plus à l'aise avec elles, après minuit, qu'à la lueur du jour bruyant, pour causer avec vous, enfant chérie, que j'ai vue au berceau, et qui ne devriez jamais souffrir. »

Blessure philosophique. Alfred de Vigny est le seul des romantiques qui ne soit pas déiste. Pour lui, le ciel est vide ou tout au moins muet. On connaît la strophe finale du *Mont des Oliviers* :

> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

Que nous sommes loin de la triple et confiante inspiration du *Crucifix*, de la *Prière pour tous*, de l'*Espoir en Dieu !* Stoïcien parmi tous ces chrétiens' Vigny écarte de ces lèvres amères le miel des résignations et des oraisons évangéliques.

Les autres romantiques se consolaient aussi par la plainte, la confidence. En confiant leur mal à d'autres hommes, ils l'oubliaient à moitié. Vigny n'est ni plaintif ni expansif. Il ne se soulage ni par l'élégie lacrymatoire ni par la tirade oratoire.

« Souffre et meurs sans parler, » telle est la conclusion de la *Mort du Loup*, et cette conclusion semble avoir pour le poète la force d'une doctrine, d'une devise, de telle sorte qu'à ces vers où manquait la divine rosée de la prière, manque aussi l'humaine rosée des larmes.

Enfin, les romantiques, dans leurs souffrances, avaient une consolatrice toujours présente et toujours disponible : la Nature. Tous auraient pu prendre à leur compte ce vers de l'un d'entre eux :

Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime.

Tous, hormis Alfred de Vigny, qui voit dans la Nature, non une mère, mais une marâtre. Fatale et superbe, elle ignore ou dédaigne les revendications ou les bénédictions des hommes. Devant les misères de l'homme, elle aussi est sourde ou aveugle, indifférente et lointaine. Loin de la Nature, loin des hommes, loin de Dieu, comment Alfred de Vigny n'aurait-il point versé dans le pessimisme où l'inclinait déjà son naturel ?

Cependant, son pessimisme ne va pas jusqu'au nihilisme. Il croit à quelque chose, à beaucoup de nobles choses. Il croit à l'honneur, son guide, son maître. Il croit à la grandeur de la Pensée, certain

Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées.

Il croit à l'avenir de la Science; et dans la chaîne des poètes scientifiques, n'est-il pas l'anneau principal qui relie André Chénier à Sully Prudhomme? Il croit au règne de l'Esprit et à l'aristocratie de l'Intelligence :

> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté

Il croit enfin au rôle du poète dans la société, à la mission du génie dans l'humanité. Mais ce sacerdoce utile aux autres est funeste à qui en est revêtu. Chatterton est acculé au suicide. Moïse meurt dans le désenchantement. L'élu du Sinaï est aussi un élu de la tristesse. Ce que Mme de Staël disait de la gloire, Vigny l'aurait volontiers appliqué au génie qui lui aussi est « le deuil éclatant du bonheur ».

Nous voyons à peu près maintenant pourquoi Alfred de Vigny était pessimiste : en quoi était-il symboliste? En cela qu'il exprimait ses sentiments et ses pensées, non directement sous forme élégiaque ou lyrique, mais de façon voilée sous forme allégorique ou épique. Ses amours, au lieu de rester des souvenirs tout subjectifs, deviennent des créations surtout objectives. Eva n'est pas telle ou telle femme, c'est la Femme. Il ne chante pas la Pitié dans une ode, mais il la personnifie dans *Eloa*. Et de même son *Moïse* personnifie cette idée

que le génie est une prédestination au malheur ; sa *Bouteille à la mer*, cette autre idée que l'élixir divin c'est la Science. La *Mort du Loup* symbolise la mort du stoïcien, comme la *Maison du Berger* symbolise la vie du poète, ce pèlerin des hauteurs, logeant dans les maisons roulantes de l'Idéal. L'idée, chez la plupart des poètes romantiques, se transpose en mélodie, en hymne ; chez Vigny, elle se transpose en symbole, en poème. De ce genre de poème court, savant, évoluant autour d'un concept primordial et central, il est, du reste, l'inventeur, comme il a soin de le faire remarquer dans la *Préface* de ses premiers poèmes. « Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique .. Dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier. »

Pour son symbolisme et son pessimisme, Alfred de Vigny devait être aimé des nouvelles écoles poétiques et philosophiques, dont le défaut est l'obscurité et dont le mérite est la recherche, l'inquiétude. Cet ami des bougies persistantes, cet ennemi de l'aurore devait plaire à ce sombre crépuscule du siècle. Et d'autre part, cet artiste sobre, subtil et délicat devait être goûté par quiconque a

le sentiment de l'art. Mais, aura-t-il jamais pour lui le gros des lecteurs? J'en doute. C'est qu'il a la distinction, l'émotion, la passion même, mais sans avoir la simplicité, la cordialité, un large et naturel jaillissement de poésie, un large et facile courant d'humanité. Dans son *Journal d'un Poète*, on trouve cette fière profession de foi : « Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul au désert. Qu'ainsi marche toujours le poète. » Erreur superbe, mais erreur : le poète ne doit pas rêver dans un désert, ou dans une « tour d'ivoire ». Dans la vie, il ne doit pas marcher seul, mais escorté des souffrances de tous et des sympathies de tous, pour consoler les unes et se consoler avec les autres.

LA GÉNÉRATION PARNASSIENNE

LECONTE DE LISLE [1]

Dans le Luxembourg, qui devient décidément le jardin des poètes, on a inauguré l'autre jour la statue de Leconte de Lisle. C'était le dimanche, 10 juillet, par un brillant midi, peut-être reconnaissant pour celui qui avait si magnifiquement chanté « Midi, roi des étés. » Ne manquaient donc à la fête, ni le soleil, « l'Archer resplendissant » tant aimé du poète, ni les disciples fidèles, pieusement groupés une dernière fois autour du maître, ni tous les artistes du vers, ceux qui, sans l'avoir intimement connu, l'avaient ardemment admiré, comme le plus parfait traducteur du Beau ; ni les savants des écoles et des académies, venus pour rendre un dernier hommage au plus érudit des poètes. Mais derrière ces trois groupes d'assistants on aurait vainement cherché le grand public : il était absent, ou, devant le piédestal de celui

(1) Œuvres poétiques : Poèmes barbares ; Poèmes antiques ; Poèmes Tragiques, 3 vol. Ed. elzévirienne. -- Lemerre.

qu'on avait décoré du nom d' « Impassible, » passait impassible lui-même. Ainsi, même après sa mort, Leconte de Lisle était fêté des initiés et restait ignoré des simples : et c'était doublement justice, car il avait par toute son œuvre, mérité le culte des uns et l'indifférence des autres.

Le culte des uns, et d'abord de ses disciples, le bataillon sacré des parnassiens. Si jamais un poète fut mis au monde et créé tout exprès pour être un chef d'école, ce fut sans doute Malherbe ou Victor Hugo, mais encore plus que ces deux-là, Leconte de Lisle. Malherbe a commencé par « ronsardiser » et crut à une autre école avant d'imposer la sienne. Quant à Hugo, il avait ses moments de détente, de familiarité, où le lion devenait un bourgeois. Mais l'aigle du Parnasse restait toujours un aristocrate, et quoique bon ou tendre, ne cessait pas d'être fier et solitaire. Hugo n'était pas plus âgé que les autres romantiques, tandis que des parnassiens, Leconte de Lisle était séparé non seulement par son caractère mais par son âge. Et puis, une naissance exotique — il était né comme on sait à l'île Bourbon, — une pauvreté noblement supportée, une gloire d'autant plus intense qu'elle était moins étendue, le goût des hautes pensées autant que des hautes attitudes, tout enfin semblait réuni en Leconte de Lisle pour qu'il apparût, sinon comme l'idéal du poète, du moins

comme l'idéal du maître. Il ne faut donc pas s'étonner que, le jour de l'inauguration, tant de pièces de vers aient été dites. Le radieux porte-lyre a été célébré par cinq ou six porte-cithare. « C'est trop ! » ont dit les reporters, et pourtant c'était à peine assez pour la sincère et profonde admiration des disciples. Parmi eux se trouvait un émule plutôt qu'un élève, mais celui-là même — c'était Sully-Prudhomme — se sentait aussi modeste que les autres, en présence du chef.

Et le chef fut encore heureux de compter au nombre de ses amis tous les amis de la Beauté. Qui, mieux que lui, leur en donna la révélation, l'émotion, le frisson ? Ne fut-il pas son poète, ou plutôt son prêtre ? Lui, debout et impie devant tous les autels, devant ceux de la Beauté, ne s'est-il pas incliné et n'a-t-il pas incliné les univers ?

Elle seule survit, immuable, éternelle,
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

POÈMES ANTIQUES *(Hypathie)*

Et quels vers plus harmonieux que les siens ont jamais chanté l'harmonie ? et non seulement l'harmonie des « midis, » mais celle des aurores, des soirs, des nuits :

Mais le ciel, dénouant ses larges draperies,

4

Faisait aux flots dorés un lit de pierreries,
Et la lune, inclinant son urne à l'horizon,
Epanchait ses lueurs d'opale au noir gazon.
Les lotus entr'ouvraient sur les eaux murmurantes,
Plus larges dans la nuit, leurs coupes transparentes,
L'arome des rosiers dans l'air pur dilaté
Retombait plus chargé de molle volupté.

Poèmes antiques (*Bhagavat*)

Dire que sa poésie est « sculpturale, » c'est en marquer le caractère dominant, mais non tous les caractères. Elle a souvent aussi la grâce fine et frêle. Elle est plus d'une fois, non plastique et dure, mais rêveuse et chantante, fête des oreilles autant que des yeux. Ce sculpteur est aussi un musicien ; ce marmoréen est encore un élyséen :

Les abeilles sortaient des ruches naturelles
Et par essaims vibraient au soleil matinal;
Et, livrant le trésor de leurs corolles frêles,
Chaque fleur répandait sa goutte de cristal.

Et le ciel descendait dans les claires rosées,
Dans la montagne bleue au loin étincelait;
Un mol encens fumait des plantes arrosées,
Vers la sainte nature à qui mon cœur parlait...

O fraîcheur des forêts, sérénité première,
O vents qui caressiez les feuillages chanteurs,
Fontaine aux flots heureux où jouait la lumière,
Eden épanoui sur les vertes hauteurs !

Salut, ô douce paix ! et vous, pures haleines,
Et vous qui descendiez du ciel et des rameaux,

Repos du cœur, oubli de la joie et des peines,
Salut, ô sanctuaire interdit à nos maux.

POÈMES BARBARES (*La Fontaine aux lianes*).

Qui ne sent les caresses pacifiques de ces strophes virgiliennes et plus que lamartiniennes? Et tandis qu'ici Leconte de Lisle est un Lamartine achevé, ailleurs, il est un Hugo presque supérieur. Le début de la *Conscience* vaut-il, pour l'allure mouvementée et grandiose, ces strophes de *Qaïn* :

Ils s'en venaient de la montagne et de la plaine,
Du fond des sombres bois et du désert sans fin,
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suant, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

POÈMES BARBARES

C'est bien l'élan de l'épopée, mais avec les coupes multipliées et inégales du drame. La pé-

riode s'avance rythmique sans être symétrique, puissante sans être rigide, majestueuse sans être massive. Blocs de marbre, les poèmes de Leconte de Lisle, mais blocs maniés, animés et assouplis par le plus merveilleux des artistes.

Et cet artiste était d'autre part le plus sincère des savants : ce qui lui assurait une troisième catégorie d'admirateurs. Tous les orientalistes, les hellénistes, les médiévistes, tous ceux qui étudiaient ou enseignaient les religions de l'Inde, les philosophies de la Grèce, les légendes de la Scandinavie, tous ceux-là étaient ravis de retrouver dans la poésie de Leconte de Lisle l'objet même de leurs travaux.

Admirable matière à mettre en vers *français*.

Les noms barbares qui écartaient le lecteur profane les retenaient au contraire, puisque c'étaient pour eux d'intimes et de vieilles connaissances. Leurs oreilles en étaient d'autant plus charmées que celles du *vulgum pecus* en étaient blessées. Bien plus, dans cette épopée du passé ils retrouvaient non seulement des vocables antiques mais l'âme des civilisations disparues et diverses. Et ces vers, interprètes fidèles et avertis, leur paraissaient tour à tour mystérieux comme le Septentrion, sombres comme le Moyen-Age, luxuriants comme l'Inde et lumineux comme la Grèce.

Et sans doute ce n'était pas la Grèce entière qui revivait-là : c'était l'époque homérique ou l'époque alexandrine plutôt que l'époque athénienne. Dans cette revue hellénique manquait le plus souvent — il faut le constater — la subtile et spiritualiste Athènes ; dans ce long rayonnement, faisait défaut le rire d'Aristophane ou le sourire de Socrate. C'était la Grèce des temples et des musées plutôt que celle des agoras et des âmes ; mais enfin c'était tout de même Hellas, puisque c'était la Beauté.

Ainsi, pour Leconte de Lisle, s'explique la fervente admiration des divers groupes d'initiés. Mais pourquoi la foule des simples — je ne dis pas des ignorants, des illettrés, ceux-là ne comptant pas dans l'espèce — est-elle restée plus froide, autour de l'œuvre comme autour de la statue ? Serait-ce parce que le poète est lui-même froid ? Aurait-il mérité l'épithète d' « Impassible ? » Eh bien, non, il ne l'a pas méritée. Sans doute, dans le fameux sonnet des *Montreurs*, il se défend de faire, à la façon des romantiques, montre et marché de ses plaies intimes. Mais il n'étale pas ses souffrances, on les devine pourtant, et d'autant plus profondes qu'elles sont plus voilées.

Souffrances d'ordre universel. La somme de douleurs amassée sur les hommes a pesé sur son âme. Sur elle ont coulé lourdes et brûlantes les

larmes des choses et les larmes des cœurs.

Une plainte est au fond de la rumeur des nuits,
Lamentation large et souffrance inconnue
Qui monte de la terre et roule dans la nue ;
Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
Mais effacé toujours par le soupir humain.
Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
Plus forte que les bruits innombrables du monde,
Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié ?

POÉSIES ANTIQUES (*Bhagavat*).

Souffrances personnelles même, car cette poésie est au fond moins impersonnelle et moins objective qu'on ne l'a prétendu. Pas de confidence directe, sans doute, pas de nom de femme, même poétisé, pas d'Eva ou d'Elvire : et pourtant son œuvre évoque çà et là une chère figure moins imprécise qu'inoubliée. — Elle fut l'adoration de sa jeunesse, l'odorante fleur de son printemps, ineffable lotus, « impérissable parfum » ; et maintenant elle repose là-bas, dans sa tombe, au bord de la grève natale ; et pour le poète avec le regret du pays se confond le regret de la bien-aimée. De là dans les *Poèmes barbares* ces inspirations d'une infinie douceur et d'une tristesse infinie : la « Fontaine aux lianes, » le « Manchy, » le « Colibri ; » de là dans les *Poèmes tragiques* les vers suivants d'une pudique, mais pénétrante émotion :

O chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infaillible oubli?

POÈMES TRAGIQUES (*L'Illusion suprême*).

Ce n'est donc point par impassibilité que Leconte de Lisle tient les cœurs à distance : par quoi, alors ? par son archaïsme, par son attitude, et surtout par sa philosophie.

Il ne faut certes pas lui reprocher d'avoir, à la suite des savants, pénétré dans des régions jusque-là inconnues des versificateurs, et découvert à sa façon une nouvelle Amérique. Il a bien fait de s'inspirer des découvertes de la science moderne, d'autant plus que c'était tout de même un moyen d'être de son temps ; il eut raison d'enrichir et de rajeunir la vieille poésie française au robuste et vivant contact des végétations vierges et des floraisons neuves ; mais était-il absolument utile de la hérisser de tant de noms épineux, rugueux, à

c'est là surtout qu'est l'argile allié à tant d'or pur, à tant de diamants authentiques — est celle de la négation universelle. Ce poète ne croit pas à un Dieu personnel, bien entendu, mais pas même au divin, pas même à l'idéal, pas même à l'humanité. Lucrèce, lui au moins, restait un enthousiaste du progrès humain, de la raison humaine. Pas d'enthousiasme chez Leconte de Lisle, morne et désespéré à perpétuité. Alfred de Vigny saluait tout au moins le « Dieu des idées » : Leconte de Lisle ne salue que le Néant. La Beauté même, son unique et chère idole, n'est que l'apparence successive de formes éphémères. Il l'adore, mais finit par douter de son éternité.

Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel?

s'écrie-t-il avec un scepticisme poignant où perce d'ailleurs un tragique désir d'immortalité.

Soit! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide,
Ne valent pas la paix impassible des morts...

Poèmes tragiques (*L'Illusion suprême*).

Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé!

Poèmes antiques (*Dies iræ*).

La Mort, tel est le dernier mot, le vœu final de cette poésie : et voilà pourquoi la majorité des hommes continuera à se détourner d'elle, car, nécessairement, les hommes en majorité vont à la Vie. Je ne demandais pas à cette poésie de respecter la superstition : je l'applaudis au contraire d'avoir su, à travers l'âge biblique ou le moyen âge, dénoncer et traquer l'imbécile et atroce fanatisme ; mais je lui en veux de professer une doctrine de désenchantement et de mort.

Leconte de Lisle, aède d'une incomparable maîtrise, d'une splendide imagination, d'une émotion comprimée, sans être éteinte, d'une large et somptueuse envergure, regardait très loin vers les Pinde et les Himalaya, mais ne regardait pas vers le firmament. Son étincelante prunelle retombait sans cesse du côté de la terre, du limon, du néant. — Pourquoi donc le sculpteur a-t-il mis le buste du poète sous la tutelle d'une Muse, projetant deux grandes ailes droit vers le ciel, et tendant une palme à l'auteur des *Poèmes barbares ?...* Laissez la palme, mais tranchez les ailes.

SULLY PRUDHOMME

Je t'invoque, ô Chénier ! pour juge et pour modèle.
Apprends-moi — car je doute encor si je trahis,
Patriote, mon art, ou chanteur, mon pays, —
Qu'à ces deux grands amours on peut être fidèle ;

Que la cause du beau n'est jamais désertée
Par le culte du vrai pour le règne du bien ;
Qu'on peut être à la fois poète et citoyen
Et fondateur, Orphée, Amphion et Tyrtée.

O Maître ! tour à tour si tendre et si robuste,
Rassure, aide, et défends, par ton grand souvenir,
Quiconque sur ta tombe ose rêver d'unir
Le laurier du poète à la palme du juste.

LA JUSTICE (*Epilogue*).

Beaux vers, et surtout vers significatifs où le poète, en invoquant Chénier, évoque en même temps son propre idéal. Sully Prudhomme en vou-

---

(1) *Œuvres poétiques*, publiées chez Lemerre, 5 volumes.-- Edition elzévirienne.

lant dépeindre son « modèle » se définit d'abord et surtout lui-même. Chénier était un « patriote », un « juste », il était « robuste » mais était-il « tendre »? Il a composé la mélodieuse *Jeune Captive :* eût-il écrit les *Chaînes*, les *Yeux*, l'*Agonie*, la *Voie lactée*, autant de perles qui sont surtout des larmes ? C'est que Sully Prudhomme, tout en étant un héritier, est avant tout lui-même. Il n'appartient complètement ni à la lignée des poètes scientifiques, ni au cortège des poètes élégiaques. Comme tous les vrais poètes, on ne peut l'enfermer dans aucune école et dans l'école parnassienne moins que dans toute autre. L'appeler toujours l'auteur du *Vase brisé*, c'est ignorer ses poèmes philosophiques ; mais le classer au Parnasse, entre un Catulle Mendès et un Armand Silvestre, c'est ignorer son cœur.

Ce n'est pas que le chantre de la *Vie intérieure* ait au même degré tous les dons du poète. Il a plus de finesse que de puissance, plus de sobriété que d'éclat, plus de sensibilité que d'imagination. Chez lui, l'expression reste inférieure à la conception ; et ses vers réalisés ne valent pas ses poèmes rêvés. Lui-même ne le reconnaît-il pas, et dès la première stance de son premier volume :

Le meilleur demeure en moi-même,
Mes vrais vers ne seront pas lus.

Et ne s'écrie-t-il pas ailleurs :

Bienheureux les fous dont l'idée
Prend le solide éclat des corps.

C'est que la poésie de Sully Prudhomme est en effet peu sculpturale ; et sauf en quelques courtes et délicieuses mélopées, l'on peut dire même qu'elle est peu musicale. Elle évoque plus d'idées et de sentiments que de formes et de sons. Ses images — d'ailleurs souvent charmantes et jamais banales — sont en quelque sorte spiritualisées :

Où mon âme épelait l'amour,
Et ma prunelle la lumière...

Mais je déplirais lentement
Mon âme vierge et ma paupière...

ou si elles ne sont pas idéales, elles sont scientifiques comme dénonçant l'ancien élève de l'Ecole Polytechnique. Le triangle, la balance, le trapèze, l'alambic lui dictent tour à tour des comparaisons ingénieuses, mais quelque peu froides. L'appareil du chimiste, du géomètre ou du physicien fait apparition dans ses vers, tandis que dans les vers d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo entrait et rayonnait toute la riante et brillante nature.

Il faut que l'essayeur et la pierre de touche
Le vouloir et la vie, en aient éprouvé l'or !...

D'autres font prévaloir librement la justice
Qui tient une balance et non pas un niveau

D'autre part, la poésie de Sully Prudhomme est peu oratoire. Et c'est pour cela encore que, très goûtée de l'élite, elle demeure à demi inaccessible au grand public, ou au public encore jeune, toujours captivé par les beautés d'apparat et les éclats de voix. Pour ma part — et cet aveu ne prouve pas la précocité de mon goût — je n'ai vraiment aimé Sully Prudhomme qu'à la deuxième ou troisième lecture, et vers la trentième année. Il est vrai que, m'ayant une fois pris, il m'a gardé, tandis que d'autres... Pourquoi il m'a gardé? Je le dirai tout à l'heure. Mais si donc il ne fut pas d'abord un de mes poètes préférés, s'il ne fut et ne sera jamais un des favoris de la foule, c'est que le plus souvent il est privé ou se prive de la tirade éloquente et de la strophe empanachée. Le panache du *Cid*, d'*Hernani*... ou de *Cyrano*, voilà ce qui manque à la *Justice* et au *Bonheur*. Le cimier oratoire est un héritage latin, espagnol ou gascon, qui depuis trois siècles bientôt, brille au front — au front étoilé ou non — des poètes de France : Sully Prudhomme a l'étoile, mais sans avoir le cimier, tandis que certains autres, un Hérédia, un Richepin — pour un Rostand, attendons — ont le cimier sans vraiment avoir l'étoile.

L'étoile, c'est le rayon qui vient de l'âme.

L'âme dans Sully Prudhomme — car après avoir dit de quelle école il n'était pas, et ce qu'il n'a pas, il est temps de dire ce qu'il est et ce qu'il a ; et d'avoir signalé les lacunes de son style poétique, je pourrai avec plus de sécurité rendre hommage aux beautés de sa poétique inspiration — cette âme, dis-je, est toute de probité, de délicatesse, de tendresse, d'intime splendeur.

De probité. J'ai dit avec quelle sincérité touchante il avouait les limites de son lyrisme et de son expression. Je pourrais dire avec quelle franchise douloureuse l'auteur des *Epreuves* et de la *Justice* avoue les limites de sa croyance et de sa certitude. Chrétien de naissance, il est stoïcien d'éducation. Elevé à la forte école de l'Université, il lui a emprunté sa libre et loyale recherche du vrai :

Je ne suis pas ingrat, je t'aime et je t'honore
Pour tes saintes leçons, noble Université !
Car il m'est salutaire, à l'âge d'homme encore,
Le puissant cordial dont tu m'as allaité.

Dans le sol sans gazon de tes cours sans platanes,
Cependant une fleur attique germe et croît,
Et tes enseignements si purs, quoique profanes
Font en nous l'esprit ferme et libre, et le cœur droit.

LE PRISME (*L'Université*).

Cette « fleur attique » est surtout une fleur du Portique, et c'est elle qui parfume de son mâle arome

5

l'œuvre de Sully Prudhomme. Dans l'antiquité il eût été disciple de Zénon, non d'Epicure..., lui qui pourtant a traduit Lucrèce ; mais il aimait en ce poète le chantre de la Nature et de la Science, non l'apôtre de l'inaction indifférente et sereine. N'oublions pas d'ailleurs qu'il n'a traduit que le premier livre du *De Rerum Natura*, et que la lassitude du traducteur est peut-être due surtout aux scrupules du moraliste. N'oublions pas d'autre part que lorsque la gloire d'Alfred de Musset était à son apogée, Sully Prudhomme est le premier qui eut le courage de faire des réserves sur l'inspiration du poète qui avait écrit :

Et si jamais deux noms s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

Sully Prudhomme proteste contre ce dandysme voluptueux et dédaigneux. Dans Musset, il admire, il adore le poète, mais il craint de le prendre pour guide et s'écrie :

Tu ne l'a pas compris. Ton vague et triste livre
Nous laisse plein de vœux et de regrets confus :
Il donne des désirs sans donner de quoi vivre,
Il mord l'âme et la chair ; je ne l'ouvrirai plus.
Je ne veux plus l'ouvrir ; mon maître est le poète
Amant de l'Idéal comme on l'est d'un drapeau.

STANCES ET POÈMES (*A Alfred de Musset*).

N'oublions pas enfin que tout récemment, en face

des vers-libristes, Sully Prudhomme est le seul poète en vue, qui, sans étroitesse mais sans complaisance, ait osé défendre ouvertement les lois secrètes et intangibles du Rythme poétique, et montrer que l'organisme du vers français pouvait être assoupli mais non détruit. D'autres, par leur dilettantisme intéressé ou par leur bruyante approbation, ont recherché auprès de leurs cadets une popularité de mauvais aloi : mais Sully Prudhomme ne confond pas la gloriole avec la gloire.

De délicatesse. Cette insistance d'un maître à dire franchement sa pensée aux nouveaux disciples des Muses, tout en étant un signe de loyauté, est en même temps un signe d'autre chose. Dans la plupart des poètes décadents il y avait surtout des cabotins. Ils exaltaient leur névrose ; ils déifiaient leurs perversités. Et ce cynisme n'était pas pour plaire à un poète qui sait bien que la fierté n'est pas l'orgueil, et que la sincérité n'est pas la vulgarité. Dans les vers de Sully Prudhomme, on trouve des confidences, mais non un étalage de sensations et de laideurs ; des aveux, non des renseignements ; la vie du cœur, non la biographie de l'homme.

Vous qui n'aurez cherché dans mon propre tourment
Que la sainte beauté de la douleur humaine,
Vous qui m'aurez donné le pardon sans le blâme,

N'ayant connu mes torts que par mon repentir,
Mes terrestres amours que par leur pure flamme,
Pour qui je me fais juste et noble sans mentir,
Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme.

Ainsi préludent les *Vaines Tendresses*, et le poète tient parole. De ses vers d'amour, il exclut le fait divers, le fait anecdotique, et ne montre de sa vie que ce par quoi elle ressemble à la vie émouvante de l'humanité. Sous le particulier, il atteint le général ; et dans sa douleur personnelle, il démêle et analyse « la sainte beauté de la douleur humaine ».

De tendresse. Donc sa muse est discrète, pudique. En est-elle moins douce ? Nul mieux que Sully Prudhomme n'a défini les grâces du sourire, les séductions du regard, les mystères de la sensibilité, et tous les grands effets qu'ont parfois dans l'amour les plus petites causes.

Comment fais-tu les grands amours
Petite ligne de la bouche ?...

Il existe un bleu dont je meurs
Parce qu'il est dans les prunelles...

En est-elle moins douce ? J'en appelle à tous ceux qui ont respiré la pénétrante verveine du « vase brisé » ou qui vont se répétant dans le silence de leur cœur ces vers exquisement délicieux :

Ici-bas, les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours ;
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours...

Ici-bas, tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours.

Oui, même après les accents douloureux et les cris vibrants de nos grands lyriques, une latente et subtile élégie dormait encore muette et captive au fond de l'âme humaine : Sully Prudhomme vint, et traduisit l'inexprimée, détacha la prisonnière.

D'intime splendeur. Ce tendre porte en lui un soleil de justice.

Je te baise la bouche close,
Et, les yeux fermés, je te vois,

dit-il à cet astre intérieur. Il rève à l'idéal d'équité, comme à une sorte d'étoile en voyage, et dont la lumière n'a pas encore touché la terre.

Quand luira cette étoile, un jour,
La plus belle et la plus lointaine,
Dites-lui qu'elle eut mon amour,
O derniers de la race humaine !

Et c'est pour cet « amour » là qu'il a écrit la *Justice* et le *Bonheur*. Je connais des lecteurs et

surtout des lectrices qui, de ces deux poèmes philosophiques et scientifiques, ont gardé à Sully Prudhomme une sorte de tendre rancune. Il était leur guide aux doux et tièdes vallons de l'intimité : et voilà qu'il désertait les recoins du cœur pour les brouillards de la philosophie et les glaces de la science. Ils en furent étonnés et attristés.

Etonnés? Ils ne se rappelaient donc pas ces vers de la *Vie intérieure :*

L'intelligence dit au cœur :
« Le monde n'a pas un bon père,
Vois, le mal est partout vainqueur. »
Le cœur dit : « Je crois et j'espère.

Espère, ô ma sœur ! crois un peu,
C'est à force d'aimer qu'on trouve,
Je suis immortel, je sens Dieu. »
L'intelligence lui dit : « Prouve ! »

Ils avaient donc mal lu dans les *Epreuves* tous les sonnets rangés sous cette rubrique : « Doute », et celui qui est intitulé : « La Grande Ourse », et celui de la « Lutte » qui se termine ainsi :

Parfois ma mère vient, lève sur moi sa lampe
Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe :
« Souffres-tu, mon enfant? Pourquoi ne dors-tu pas ? »

Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
« Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats. »

Or, ces deux tercets sont le programme en raccourci de tous les futurs dialogues de la *Justice*, où tous les sonnets disent : Je doute ! et toutes les stances répliquent : Je crois ! tandis que le chercheur, pris entre ces deux voix, ne sait laquelle écouter, et poursuit sa douloureuse enquête.

Attristés ? Ils n'ont donc pas vu la fin de l'enquête, la solution du cruel problème. La réponse n'est pas dans le savoir seul, ni non plus dans le seul instinct : elle est dans la science unie à la conscience, elle est dans l'amour vivifiant l'intelligence. Ainsi le duel aboutit à la conciliation, et le poème qui commençait par ces mots : « Silence au cœur », s'éclaire et s'apaise avec ces mots : « Retour au cœur ». C'est le cœur qui donne la première révélation de la « Justice », comme aussi le fondement assuré du « Bonheur ». Faustus et Stella, au paradis des ivresses, et même au paradis des certitudes, connaissent les minutes de satiété et l'aiguillon de la souffrance. Pour retrouver le bonheur complet, il leur faut traverser l'effort, le dévouement, le sacrifice. Et le poète-philosophe aboutit en quelque sorte à cette conclusion : « Le ciel de vérité serait lui-même un mensonge, s'il n'était aussi un ciel d'humanité. »

Que les âmes tendres veuillent donc lui pardonner ! Ce qu'elles nommaient une désertion n'était pas même un départ. Pour moi, et sans ar-

rière-pensée, je le félicite de son austère voyage. Outre que je tiens pour certain qu'on peut lire dans la *Justice* et le *Bonheur* quelques-uns des vers les plus sublimes du siècle, je crois, avec l'auteur « qu'il n'y à dans le domaine entier de la pensée, rien de si haut ni de si profond, à quoi le poète n'ait mission d'intéresser le cœur ». Je me persuade avec lui que la science, loin d'être l'ennemie du poète, peut en être l'inspiratrice. Si dans son vocabulaire technique — je ne retire pas les réserves que j'ai faites plus haut — elle est plutôt anti-poétique; par le contre-coup de ses découvertes sur les relations des peuples et des âmes, par l'élargissement d'inspiration qu'elle procure en élargissant l'univers, et en trouant la « voûte » pour atteindre « l'infini », par l'état de lutte, d'angoisse et de triomphe où elle a jeté tous les grands penseurs, par les émouvantes et solennelles énigmes qu'elle pose aux Galilée, aux Descartes, aux Pascal et aux Newton, qu'elle pose et qu'ils résolvent, n'est-elle pas la poésie même?... Le système de l'*Attraction universelle* semble aider à la communion des cœurs ; et l'amour des lèvres se comprend mieux quand on songe à l'amour des mondes.

Donc une âme éprise de tendresse, de justice, de certitude, et servie par une fine sensibilité, par une haute intelligence, et par une imagination

moyenne, tel me semble être le lot de Sully Prudhomme. Il en est de plus éclatant ; je n'en connais pas de plus noble et de plus exquis.

FRANÇOIS COPPÉE [1]

Dans une conférence que je faisais, devant un auditoire d'ouvriers, sur les poètes civiques d'aujourd'hui, comme je citais et appréciais les vers patriotiques de François Coppée, un de mes auditeurs me dit brusquement : « Ne parlez pas de Coppée, c'est un sacristain. » Et peut-être qu'à la même heure et sans doute avec la même bonne foi -- car mon interrupteur était visiblement sans passion et ne croyait formuler que la pure vérité — un auditeur dévot disait à un autre conférencier : « Ne parlez pas de Renan, c'est un apostat. » Et de part et d'autre c'est la même absence de justice, parce que c'est la même absence de lumière. Ceux qui se signent encore au nom de Renan, n'ont jamais lu les pages où le philosophe explique son détachement de l'Eglise ; et ceux qui s'indignent aujourd'hui

(1) Œuvres poétiques : POÉSIES. 5 vol. : THÉATRE, 5 vol. Edition elzévirienne. -- Lemerre.

au nom de Coppée n'ont pas lu davantage celles où le poète expose son retour à la foi et aux sacrements catholiques. Si les uns et les autres ne jugeaient pas avant de lire, ils seraient plus équitables — j'écarte, bien entendu, les lecteurs sectaires, qui ceux-là sont irréductibles et restent haineux après comme avant la lecture — et reconnaîtraient que les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan et la *Bonne souffrance* de François Coppée, si différents quant à la lettre, sont d'un égal esprit de tolérance et d'humanité.

C'est qu'en effet François Coppée, en redevenant plus chrétien, n'est point du tout tenté d'insulter comme Louis Veuillot ou de médire comme Huysmans, mais devient au contraire plus humain, plus charitable, et par suite plus riche en poésie, si du moins la bonté est d'abord la marque exquise — non pas suffisante, mais nécessaire — de tout poète. Oui, en revenant à l'Evangile, il revient à la source première de son inspiration, et même à la source constante, toute ténue et latente qu'elle persistât. Et pas si latente après tout. Avant d'être un « converti », ce païen de Coppée n'a-t-il pas écrit un drame intitulé le *Pater*, un poème appelé *Angelus*, un récit précisément dénommé : *Un Evangile ?* Bien avant de rentrer au confessionnal, n'avait-il pas écrit dans le *Reliquaire* :

Ma conscience est cette église de scandales,
Mes remords affolés bondissent sur les dalles,

et ce même *Reliquaire*, au titre symbolique, ne s'ouvrait-il point par ces vers :

Comme les prêtres catholiques,
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour.

Dans ces poèmes, je veux faire
A tous mes beaux rêves défunts,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums...

L'encens des chapelles, la mélancolie des cierges, le besoin de la confession, l'apaisement de la prière, tout cela fut toujours dans l'œuvre de François Coppée, et même lorsqu'il avait déserté les pratiques du catholicisme, il en gardait la poésie.

Il gardait non seulement la poésie du culte, la poésie extérieure, mais une poésie plus essentielle et plus profonde, la poésie évangélique et sociale. Et c'est ici que nous touchons à la véritable originalité de Coppée, de telle sorte que sa « conversion », loin d'être en contradiction avec son œuvre, nous en donne peut-être la meilleure expli-

cation. Dites, si plus tard, François Coppée tient une place dans l'histoire de la poésie française, n'est-ce point en tant que poète des « humbles » ? Et sans doute, avant lui, d'autres poètes de notre race, de notre langue et de notre siècle — tels Béranger, Sainte-Beuve, Eugène Manuel — avaient tourné leur regard vers les déshérités de la vie, mais c'est bien lui qui nous a présenté avec le plus de naturel et de sympathie ces nouveaux venus du Parnasse, c'est lui qui sait non seulement les dépeindre, mais les faire parler dans une langue mi-poétique et mi-prosaïque, et par suite plus voisine de la rue où ils marchent et de l'échoppe où ils travaillent, c'est lui surtout qui aima cueillir une fleur sur les fortifs, une étincelle dans les forges, un diamant dans les coquillages, lui, ce chantre des ouvriers de la ville, de la mer, et parfois — rarement — de la campagne. Les petits employés, les petits épiciers, les petits enfants de la balle, les petits militaires qui sortent des casernes et les petites sœurs des pauvres, qui sortent des couvents, tout ce monde de résignés, coudoyés dans les « promenades » ou entrevus dans les « intérieurs, » tous ces groupes obscurs de héros ignorés, mais quotidiens, François Coppée les prend en quelque sorte par la main, et se souvenant que Jésus leur avait dit : « Entrez dans mon royaume, vous les Bien-aimés de mon Père », il fait entrer dans le

royaume de l'Idéal ces nouveaux bien-aimés de la Muse. *Et exaltavit humiles.*

Et parmi ces humbles, il en est un, encore plus faible que les autres, plus exposé aux brutalités de la vie, plus innocent des injustices du sort : c'est l'enfant. « Laissez venir à moi les petits enfants, » disait encore le Maître. Et, en effet, l'enfant est un des favoris de Coppée. Ce célibataire — c'est une réparation — a écrit sur l'enfant des vers délicieux et des contes adorables — voir l'*Enfant perdu* — et même tout un roman — voir le *Coupable*. Il plaide pour l'enfant vivant, il s'attendrit sur l'en fant envolé, sur

L'humble berceau d'osier du petit enfant mort.

Nul n'a mieux compris l'horrible deuil de la mère quand la mort prend l'enfant, car si Alfred de Vigny a pu dire de l'homme ayant toujours besoin de tendresse :

Il rêvera partout à la chaleur du sein,

combien plus encore le sein maternel doit-il avoir la nostalgie de l'hôte adoré d'autrefois, de l'ancien convive, maintenant éternel exilé !

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.
Et depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice,
Tenant fixes sur vous ses yeux secs et brûlants,
Une femme encor jeune avec des cheveux blancs,

Qui cherche de la main sa mamelle livide,
Et balance toujours du pied un berceau vide.

(*La Nourrice.*)

Et nul n'a mieux peint le sourire et la joie que sème l'enfant autour de lui :

Blond, rieur, et chassant aux premiers papillons,
Un bel enfant y joue et va, sur la pelouse,
Du vieux prêtre en soutane au vieux bonhomme en [blouse]
Qui sont là, l'un disant ses prières tout bas,
L'autre arrosant des fleurs qu'il ne regarde pas,
Car pour mieux voir l'enfant, qui court dans la lumière,
L'un néglige ses fleurs et l'autre sa prière;
Et tous les deux se font des sourires joyeux.

(*Angelus.*)

Et parmi ces humbles que nous fait aimer François Coppée, il en est encore un autre : c'est lui-même. La littérature de Coppée — contrairement à tant d'autres — ne fut jamais une littérature d'orgueil. Il n'y court pas un souffle de révolte et d'impiété, mais l'eau claire des confidences, l'eau fidèle des soumissions. Comme autrefois le bon La Fontaine, le bon Coppée nous a conté simplement, naïvement, ses faiblesses, ses fautes, ses péchés, qui d'ailleurs ne furent jamais que pécadilles. Ce Parisien ne fut jamais un Pharisien. Et pas une ligne de son œuvre ne dément ces lignes de la préface de la *Bonne souffrance* : « Oui, plus

j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur. Il y en avait sans doute quelque trace dans la résignation avec laquelle j'ai toujours accepté les disgrâces de la vie. Depuis longtemps, il est vrai, on me range parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux; mais ma jeunesse fut très dure. J'ai connu la pauvreté, presque la misère, sans parler des pires chagrins. Jamais je n'ai jeté un cri de révolte. » Et dans un de ses articles, comparant sa destinée à son mérite, ne s'écrie-t-il pas : « Mon Dieu, pardonnez-moi mon bonheur ! »

Elle est donc vraiment à base d'évangélisme la poésie de François Coppée. C'est un chrétien d'éducation et d'inclination, un chrétien sans théologie, comme c'était un spiritualiste sans métaphysique ; d'où son retour possible et facile au giron de l'Eglise. Et puis, qu'est-il encore ? Un « cocardier ». Cet habitant de la rue Oudinot, ce voisin des Invalides, ce Coppée dont le nom rime si bien avec épée, tressaille à la vue d'un drapeau. Dans ses récits en vers ou en prose (*Angelus*, la *Bénédiction*, le *Bon crime*) il aime associer le soldat et le prêtre :

Car c'est à la campagne un causeur assuré
Qu'un soldat vétéran auprès d'un vieux curé.

Qu'est-il encore ? un dramatiste dont le théâtre

en vers est souvent traversé d'un grand soufle. Rappelons-nous *Severo Torelli* et *Pour la Couronne*.

Qu'est-il surtout peut-être ?...Un tendre. N'a-t-il pas écrit les *Intimités?* Et qui n'aimerait ces vers qui apprennent à aimer ?

Oh ! les premiers baisers à travers la voilette !

. . . .

Je n'ai pas exigé de larmes ni d'aveux
Car ses petites mains jouaient dans mes cheveux...

. . . .

La plus lente caresse, amie, est la meilleure...

. . . .

Ces poètes ingrats, ils sont trop adorés !
Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor d'avoir saisi les papillons du rêve,
Et nous sentons frémir nos cœurs de filles d'Eve...
Nous les aimons, et puis après nous les aimons
Encor, parce qu'eux seuls savent parler aux femmes.

Savoir parler aux femmes, et des femmes, François Coppée eut ce don là. Et plus d'une fois certes, dans son langage amoureux, la câlinerie tourne à la mièvrerie :

Ainsi qu'un écolier qui se plaint d'un *bobo*

et la simplicité tourne au prosaïsme :

Des larmes mouillant tes *lunettes*,
Tu te souviendras qu'autrefois...

Lunettes et *bobo* me semblent d'un goût douteux. La préciosité ou la médiocrité, tel est le double écueil où vint donner plus d'une fois la nef poétique de Coppée. Prenant la plupart de ses héros dans le terre-à-terre de la vie, il ne s'est point toujours assez garé de la grisaille sans rayon et de la versification sans poésie. Ils pourraient être de François Ponsard ces vers signés François Coppée :

C'était un tout petit épicier de Montrouge...

. . . .

Depuis plus de quinze ans, le nommé Marc Lefort
Est mécanicien sur la ligne du Nord.

Mais ces vers, tout légendaires qu'ils soient, et d'ailleurs voulus tels par l'auteur des *Humbles*, tandis que l'auteur de l'*Honneur et l'Argent*, les faisait ainsi sans le savoir, sont relativement rares dans l'œuvre de Coppée, qui est une œuvre d'artiste. Ne l'oublions pas : c'est un Parnassien, un des plus authentiques du groupe. Sentimental, il n'adhère pas à la théorie de l'art pour l'art, mais versificateur, il appartient à l'école du travail proprement fait. Dans ce vrai poète, il y a un bon ouvrier, et un souple virtuose. Je me l'imagine fai-

sant ses vers, non pas tant à la façon du « petit épicier » cassant son sucre mécaniquement, qu'à la façon d'un compagnon d'autrefois qui, pour les jurandes et les maîtrises, méditait un « chef-d'œuvre », ou d'un guitariste italien, jaloux des lauriers de Paganini. Je me persuade qu'il a dû trouver parmi ses ascendants paternels ou maternels, plutôt que dans son imagination, ce Zanetto qui parle ainsi :

Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,
Choisir dans le jardin les branches les plus souples ;
Je sais conduire aussi les lévriers par couples
Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or,
Et suis de plus, mérite assurément très rare,
Eleveur de faucons et maître de guitare.

(*Le Passant.*)

ou ce Filippo qui rêve ainsi :

Tous les matins, avant qu'il fasse jour encor,
Je traverse Crémone endormie, et je gagne
Un endroit que je sais, là-bas, dans la campagne,
Avec mon violon caché sous mon manteau.
Là, je m'assieds, tout seul, au versant d'un coteau,
Dans le gazon trempé de rosée, et je rêve
Jusqu'à l'heure sublime où le soleil se lève.
Enfin, quand l'horizon s'emplit de diamants,
Lorsque s'annonce, avec de longs frémissements,
Autour de moi, le grand réveil de la nature,

Lorsque l'herbe frissonne et que le bois murmure,
Et que des buissons verts, par la nuit rajeunis,
S'échappe le concert éblouissant des nids,
Je prends mon violon, joyeux, et j'improvise!
Ah! voyez-vous, c'est là, la récompense exquise.
Et j'accompagne alors d'un archet triomphant
Tous les bruits glorieux dans le soleil levant,
Ces longs soupirs du vent à travers la feuillée
Et ces gazouillements de volière éveillée.

(*Le Luthier de Crémone.*)

Trouvez-vous que ces vers soient de la prose, et ne sont-ils pas plutôt de la musique? Est-il période poétique marchant d'une allure à la fois plus facile et plus savante? Voit-on des rimes à la fois plus riches et plus naturelles? La rime, chez d'autres Parnassiens, chez un Gautier ou un Banville, est brillante, certes, et même millionnaire, mais elle a quelque chose de trop prestigieux et de trop funambulesque; elle accroche l'attention, par des tours de force; elle danse et reluit pour la galerie: c'est une écuyère de cirque. Chez Coppée, elle est la bonne servante. Elle se range au bout du vers, toujours à propos, et sans avoir l'air de le faire exprès. François Coppée fut le premier rimeur de sa génération.

Et donc, plus tard, on mettra son buste parmi ces autres rimeurs ou musiciens, les oiseaux du Luxembourg, tout près d'un musée, ce qui char-

mera son fin profil d'artiste; tout près du Quartier latin, ce qui réjouira son cœur, si longtemps resté jeune, et non loin des cloches de Saint-Sulpice; dont l'écho sera doux et fraternel à son âme de chrétien.

LÉON DIERX (1)

Donc, nous avons un nouveau « prince des poètes », le troisième de la dynastie. Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé ont un successeur, et cette fois le résultat de l'élection est contestable, mais enfin il n'est pas ridicule. Trois voix à Sully Prudhomme et quinze à Léon Dierx : c'est là sans doute une arithmétique qui dénote chez les votants moins de goût que de fantaisie, et prouve que le scrutin des cénacles vaut à peu près le scrutin d'arrondissement. Mais, qui sait? les poètes comme les foules ont leurs mouvements de générosité secrète et d'intuitive réparation. Léon Dierx n'était-il pas trop oublié, trop ignoré, sinon trop inconnu? On connaissait, en effet, les syllabes de son nom, mais sans avoir lu beaucoup de syllabes de ses vers. On l'admirait de loin, ou au loin — il habite au fond d'un faubourg, c'est dire qu'il est

(1) Œuvres complètes, 2 vol., édition elzévirienne. -- Lemerre.

moins près de Paris que s'il était à Nice, ou en Norvège, ou dans la petite Russie; — on l'admirait de confiance, sur la parole de son célèbre ami Catulle Mendès, encore plus lyrique et fougueux dans ses critiques que dans sa *Médée*, mais personne ne le lisait, si quelques-uns l'avaient lu. De temps en temps, dans les réunions littéraires, une voix disait : « Ah! Léon Dierx! quelle beauté que son *Lazare!* quel charme que son *Soir d'Octobre!* » et parfois même récitait le beau poème ou soupirait la charmante élégie. Puis l'écho des vers s'éteignait, et comme Octobre le poète entrait dans la brume, ou comme Lazare, rentrait dans la nuit.

Et pourtant, celui-là, c'est bien un poète. Il n'est pas si haut que le disent ses compagnons du Parnasse, mais pour un poète, c'en est un. Il l'est d'abord, à première audition, par la musique de ses vers, par la cadence de ses strophes, par son goût, sa science et sa maîtrise du rythme. Hugo a une harmonie plus sonore, Leconte de Lisle plus marmoréenne, mais nul mieux que Léon Dierx ne connaît la mélodie des rythmes.

Rythme des robes fascinantes,
Qui vont traînantes,
Balayant les parfums au vent,
Ou qu'au-dessus des jupes blanches
Un pas savant
Balance et gonfle autour des hanches!

Les Lèvres closes (*Les Rythmes*).

Ainsi débute un motif consacré aux divers rythmes de la nature entière, et qui va d'un « pas savant » et gracieux, du rythme des femmes au rythme des forêts, des mers, des airs et des univers. Un autre chante la Rime : lui, Dierx, chante les Rythmes ; c'est un signalement.

Poète, il l'est aussi par ses compositions rêveuses, songeuses, symboliques. Je ne m'étonne pas que les symbolistes l'aient élu. De tous les parnassiens, il est le plus rapproché d'eux, étant le moins rapproché de la clarté précise et littérale. *Les Lèvres closes*, tel est le titre d'une de ses œuvres ; c'est encore un signalement. Sa poésie est souvent un sphinx qui ne dit pas tout son secret, et comme de son Lazare, plus d'une fois on pourrait dire de Léon Dierx :

Parfois il frissonnait comme on fait dans les fièvres,
Et tout prêt à parler, il étendait la main ;
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur ses lèvres.

Dierx a l'air de connaître lui aussi un sombre royaume — la pauvre et douloureuse humanité, — mais, ainsi que le revenant de Béthanie, il ne dit pas ce qu'il a vu, ou s'il en parle, c'est par symboles. Des symboles, il en a de funèbres, comme *Lazare* d'abord, comme le *Rendez-vous* ; il en a de cruels comme le *Camée*, comme le

Mancenillier; il en a de pittoresques, comme les *Ecussons*, et même il en a de délicieux et de rafraîchissants, comme les *Deux Iles*.

J'étais un naufragé qui malgré lui surnage.
Sur une mer de nacre errant comme deux sœurs,
Deux îles m'ont offert leurs abris caresseurs ;
En deux yeux verdoyants j'ai vu ma double image.

Loin des vieux continents par l'angoisse habités,
J'ai vécu tout un soir dans deux mouvantes îles ;
Tout près des ports fleuris de deux chastes asiles,
En deux miroirs j'ai bu comme en deux clairs léthés.

Tout un soir j'ai joui dans deux îles désertes
Du calme enchantement des pays ignorés;
J'ai connu la fraîcheur des repos savourés
Dans deux vierges édens aux mêmes découvertes.

Tranquille ordonnateur d'un loisir inventif,
J'étais le Robinson de deux îles limpides ;
Et j'ai longtemps peuplé de mes œuvres candides
Deux prisons dont j'étais le bienheureux captif.

Les yeux tournés un soir vers deux jeunes prunelles,
Je me suis rajeuni dans leurs berceaux lointains,
Vivant dans deux reflets aux fraternels destins,
Comme le double roi de deux îles jumelles.

Les Amants *(Les Deux Iles).*

Mélodie symbolique, oui ! Remarquons pourtant qu'elle est mystérieuse sans être obscure, et

que Léon Dierx, loin d'imiter son prédécesseur sur le trône, le nocturne Mallarmé, nomme dès la première strophe les deux yeux, et pour guider nos pas, allume comme une double étoile.

Poète, il l'est encore, parce que de tous les parnassiens, c'est lui peut-être le plus passionné. *Les Amants* : encore un titre, qui est un troisième signalement. Des amants, il a su dire tour à tour les puretés, les voluptés, les rancœurs, et aussi les pardons. Il a des vers pleins, riches, des vers à prolongement, et à résonnance sensible.

Celui qui n'aime plus n'avait jamais aimé...

Et des accords d'odeurs mêlent leurs tourbillons...

Jette-lui sur l'épaule un manteau de pardons...

Reliquaire odorant dont un ange a la clef...

Il a des peintures exquises sur l'ivresse du rève et la langueur des nuits :



Le soir fait palpiter plus mollement les plantes
Autour d'un groupe assis de femmes indolentes,
Dont les robes, qu'on prend pour d'amples floraisons
A leur blanche harmonie, éclairent les gazons.
Elles ont alangui leurs regards et leurs poses
Au silence divin qui les unit aux choses,
Et qui fait, sur leurs seins qu'il gonfle, par moment
Passer un fraternel et doux frémissement.

Chacune dans son cœur laisse en un rêve tendre
La candeur de la nuit par souffles lents descendre ;
Et toutes, respirant ensemble dans l'air bleu,
La jeune âme des fleurs dont il leur reste un peu,
Exhalent en retour leurs âmes confondues
Dans des parfums où vit l'âme des fleurs perdues.

LES AMANTS *(Au jardin).*

Poète, il l'est enfin par ses méditations d'ordre philosophique et éternel. Les destinées de l'humanité ont préoccupé ce solitaire. Dans POÈMES ET POÉSIES et les LÈVRES CLOSES, on trouve de graves et belles inspirations, comme la *Vision d'Eve*, la *Fée Hamonde*, *Dolorosa mater*, le *Remous*. Quand la nuit tombe, le remous de la cité entre au cœur du poète.

Voici l'heure où le front du poète s'incline. .
L'insaisissable essaim des rêves qui bourdonne
L'entoure ; et dans son âme où l'angoisse descend,
S'agite et s'enfle, avec un reflux incessant,
La houle des désirs que l'espoir abandonne :
Amour, foi, liberté, mal toujours renaissant.

Comme une houle épaisse où fermente la haine
De la vie, en son cœur plus caché qu'un cercueil,
S'élève et vient mourir contre un sinistre écueil
L'incurable dégoût de la clameur humaine
Dont la nuit au néant traîne le vain orgueil !

LES LÈVRES CLOSES *(Le Remous).*

Le « dégoût » le dédain : c'est là, c'est là

qu'est la limite de ce poète. Il se penche vers les hommes, mais pour les rejeter, au lieu de les consoler et de les guérir. « Amour, foi, liberté, » tout ce qui est la vérité et la vie, il nomme cela un « mal. » De son maître Leconte de Lisle, il a les doctrines amères, négatives et stériles... de son maître et de son compatriote, car tous les deux sont nés à l'île Bourbon, qui serait donc une terre de désenchantement et de désespérance.

Désespérance : et pourtant, ne croyez pas, ô poète de *Lazare !* que l'idéal du poète soit de revenir des enfers, c'est au contraire de revenir du paradis. C'est en définitive du paradis que Dante revenait, et c'est d'un séjour élyséen que revenait aussi ce Puvis de Chavannes, qui vient de mourir ou d'y retourner, ce calme et lumineux artiste que précisément vous avez salué en beaux vers :

Mais plus heureux, Puvis, celui dont le génie
N'est fait que de douceur et de clarté bénie.



Poète, fréquentez comme lui le « bois sacré, » mais ne dites pas :

Mon âme est un pays plus lointain que la Chine.

car d'abord c'est faux ; c'est une attitude, puisque vous avez non seulement souffert, mais regardé souffrir, et puis c'est une attitude qui convient

peut-être à un parnassien, mais non à un grand poète. Je vous aime d'habiter, dans votre noble pauvreté, un grenier des Batignolles : mais pourquoi donc votre esprit a-t-il la prétention de loger dans un palais de mandarin ?

Ainsi, comme penseur, Léon Dierx n'a pas la sympathie, la divine sympathie ; et de même, comme amant, il n'a pas l'émotion, la divine émotion. Tous ses vers d'amour sont jolis ou beaux, sont purs ou brûlants, et pas un n'est ému — pas un — pas même les vers de pardon, car chez ce poète, les pitiés sont encore des mépris. Et enfin à cet artiste manque la simplicité, la divine simplicité.

Son fameux *Soir d'Octobre* est un chef-d'œuvre... d'artifice :

Un souffle lent répand ses dernières caresses,
Sa caresse attristée au fond du bois tremblant ;
Les bois tremblent ; la feuille en flocon sec tournoie,
Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
Sur la route déserte un brouillard qui la noie,
Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés ;
Vers l'occident blafard traîne une rose trace,
Et les bleus horizons roulent comme des flots,
Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse..

Ainsi de suite, pendant soixante-dix vers, chacun reprenant un mot du vers précédent. Et cette répétition aboutit à la fatigue, cette mélodie tourne

au jeu, cette mélopée devient un tour de force. — Musique, dira-t-on. — Et depuis quand les lois de la musique sont-elles les lois de la poésie?

Et voilà pourquoi Léon Dierx est un poète, mais sans être *le poète.*

J.-M. DE HEREDIA (1)

Remarquable et logique destinée des écoles littéraires. Tandis que le romantisme fait de large et vibrante sympathie, avait cet achèvement naturel, la République de 48, le « Parnasse » fait surtout d'art et de ciselure, avait cet achèvement non moins naturel : l'artificiel sonnet. Comme le peuple de Février parcourait victorieux les rues de Paris, Lamartine s'écria : « Voilà mes GIRONDINS qui passent. » Et de même, lorsque parurent les sonnets des *Trophées*, Leconte de Lisle aurait pu dire : « Voilà chacun de mes poèmes ramassé en 14 vers.... 14 beaux vers d'ailleurs. »

José-Maria de Heredia, natif de Cuba, est né aussi sous une bonne étoile, et même sous une étoile éclatante. Il a un nom qui sonne harmonieusement comme devrait sonner tout nom de poète, et le nom n'est pas démenti par le talent, lui-même

---

(1) LES TROPHÉES, 1 volume. -- Lemerre,

sonore et harmonieux. Il fut célèbre, même avant d'avoir rien publié en volume, et, le volume publié, au lieu de perdre sa célébrité — ce qui arrive parfois — il la transforme en véritable gloire. Le livre est intitulé : *Les Trophées;* et il obtient un succès qui pourrait s'intituler un triomphe. L'œuvre est présentée à l'Académie, et du coup elle emporte un ou deux prix, et les rimes d'or font leur collecte de louis d'or. L'auteur se présente à son tour et, dès la première fois, bat ses concurrents sous la coupole.

Donc, le profil de José-Maria de Heredia est d'abord celui d'un vainqueur. Il apparaît comme le Cid Campeador de la poésie, comme le Vélasquez du sonnet. Car, ce n'est pas un sonnettiste étriqué et étique, à la Soulary. — Certes, je ne veux pas médire ici de Joséphin Soulary, qui fit, comme on sait, l'orgueil de Lyon, la seconde ville de France. Je reconnais qu'il a su faire entrer dans les quatorze vers traditionnels beaucoup de sens et de pensée ; mais il faut avouer qu'il y mit aussi beaucoup de provincialisme, et je ne sais quoi qui sentait l'industrie... l'industrie de la Croix-Rousse. Il est le canut et le bourgeois du sonnet. — José-Maria de Heredia en est le grand seigneur.

Sur la flottante draperie des deux quatrains, ce poète jette à profusion l'éclat des rimes et la floraison des images. Puis, au bout des deux tercets,

il met un éclair ou une étoile. Car, chez lui, le sonnet commence généralement par une peinture pour finir par une vision. Aussi le verbe *voir* reparaît-il souvent, et comme à l'insu de l'auteur, dans l'un des derniers vers du sonnet ;

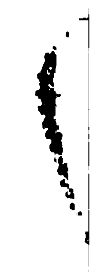
Enfin, le soleil *vit* à travers les nuées
Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu..

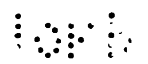
Car elle a *vu*, d'un vol vertigineux et sûr,
Se cabrant sous le poids du fils de Zeus, Pégase
Allonger sur la mer sa grand ombre d'azur...

Tandis que l'œil au ciel où palpite leur ombre,
Ils *voient*, irradiant du Bélier au Verseau,
Leurs constellations poindre dans l'azur sombre...

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient les galères...

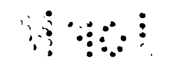
Et ne croyez pas que ce soit là seulement un procédé : fatalement la poésie de José-Maria de Heredia aboutit à la vision. Ce peintre somptueux ne décrit pas seulement : il évoque et il éclaire. José-Maria de Heredia, c'est un Carolus Duran qui a de l'au-delà. En quatorze vers, il ressuscite soudainement tout un passé ou tout un monde. Il promène notre imagination tantôt en Grèce et en Sicile, tantôt à Rome et chez les barbares, tantôt à travers le Moyen Age et la Renaissance, parfois





sur les mers du Tropique et parfois dans l'océan du Rêve. Ses sonnets, je les admire moins encore pour ce qu'ils disent que pour ce qu'ils laissent entendre, moins pour leur forme splendide que pour leurs splendides évocations.

Et c'est pourtant la forme qu'on a surtout vantée dans ces sonnets ; et, sur ce point, je ne puis souscrire qu'à la moitié des éloges. Cette forme est, sans doute, impeccable et éclatante, mais elle a une tendance marquée et voulue à l'archaïsme ou au néologisme. Cette langue chaude et colorée est à tout moment refroidie ou obscurcie par des termes rares ou savants. Le lendemain de son élection académique, les journaux ont dit que M. de Heredia avait eu pour lui la plupart des universitaires de l'Académie, et contre lui la plupart des poètes. Faut-il s'en étonner? M. de Heredia est nourri de toute l'antiquité grecque et latine, ce qui est bien ; mais il puise constamment au vocabulaire gréco-latin et au dictionnaire mythologique, ce qui est peut-être mal. Ronsard en fit autant, et Ronsard est immortel ; sans doute, mais ce qui a fait vivre Ronsard, est-ce sa poésie savante que comprenaient seuls les cénacles de l'époque, ou sa poésie simple que tout le monde comprenait? En poésie, comme en tout, je veux rester du côté des simples. Et les simples trouveraient que l'auteur des *Trophées*, dont les vers ont



un éclat rigide et étincelant, manque souvent d'émotion et de profondeur. Dans la partie de son livre intitulée *La Nature et le Rêve*, il a voulu traduire l'état d'âme subtil et mystique des races bretonnes. A-t-il réussi pleinement? Je ne le pense pas.

Mais on ne peut pas tout avoir au même degré : le don de la couleur et le don de la rêverie ; l'intimité et l'attitude. La poésie de José Maria de Heredia n'est pas toujours sentiment : mais quel beau geste !

GALERIE DES INDEPENDANTS

EDOUARD GRENIER (1)

Tandis que les poètes de cénacle, pareils aux « grenouilles qui demandent un roi », s'assemblaient à plusieurs reprises et avec fracas en vue d'élire un premier, un deuxième, puis un troisième « prince des poètes », je me retournais avec sympathie vers les isolés, les attardés, les oubliés. Sceptique en face des poètes aux longs cheveux qui triturent la matière électorale, quand ils ne tripatouillent pas la prosodie ou la langue française, je songeais, ému, aux poètes à cheveux blancs qui faisaient moins de bruit et plus de besogne, moins de poétique et plus de poèmes, et, sans tenir à la gloire d'électeurs influents, se contentaient d'être les modestes élus des Muses. Et leur

(1) Œuvres poétiques, 2 vol. — Collection elzévirienne. Lemerre.



modestie a dû s'accentuer avec l'âge, cette qualité devenant une nécessité, car à mesure qu'ils inclinaient ou déclinaient vers le crépuscule de leur carrière, ils se sentaient de plus en plus inconnus ou méconnus des générations nouvelles et montantes. Et pourtant ils eurent, eux aussi, leur heure de célébrité rayonnante, au tout au moins de rayonnant espoir. Leurs premiers vers furent bien accueillis du public ; leurs noms furent signalés par les maîtres de la critique ; leurs ouvrages furent récompensés par l'Académie, et quelques-uns même d'entre eux passèrent longtemps pour « académisables ». Et puis, insensiblement, tout changea de face pour eux, ou plutôt contre eux. Le palais Mazarin couronna et reçut des poètes plus habiles, ou plus heureux, sans être plus inspirés ; les critiques, par dilettantisme les uns, et par politique les autres, portèrent leurs éloges à des personnalités poétiques plus bruyantes et moins réservées, moins fières ; et quant au public, plus que jamais composé de ceux qu'on appelle aujourd'hui des snobs, et qu'autrefois on nommait tout simplement des badauds, il s'engoua pour des vers sans clarté, sans rythme et même sans rimes, admirant d'autant plus qu'il comprenait moins.

Touchante et mélancolique destinée que celle des romantiques et des parnassiens retardataires,

dont les vers publiés à nouveau, et malgré leur format rajeuni, leur toilette rafraîchie, nous font l'effet d'ancêtres ou même de revenants. Les poètes vivent encore, et les poésies semblent déjà mortes. Et pour quelques-uns d'entre eux, cette mort littéraire n'est pas complètement imméritée. C'est qu'en effet le poète doit se renouveler. Le poète doit sans doute fuir l'artifice et la réclame, mais s'ouvrir à l'idée. Ceux donc qui n'ont enrichi d'aucune note leur âme ou leur clavier, depuis le temps des *Orientales* ou le temps des *Emaux et Camées* ; ceux qui n'ont dû leur éclat d'un jour qu'à l'enrégimentement dans telle ou telle école et à leur voisinage de telle ou telle étoile de première grandeur, ceux-là peuvent rentrer dans l'ombre. Ce n'est pas moi qui plaindrai ces impersonnels disciples et ces pâles reflets. Ils ont justement plongé dans l'oubli, comme plongeront à leur tour la plupart des passagers que porte la carène du décadentisme ou du symbolisme. La mer peut garder à son aise toutes ces épaves d'hier ou de demain.

Parmi ces versificateurs ou navigateurs prédestinés à quelque prompte « baie des Trépassés », il ne faut pas ranger le poète Edouard Grenier, dont les premiers vers datent de plus d'un demi-siècle, et paraissent encore jeunes de sentiment, sinon de facture. La forme en a vieilli malheureu-

sement — et je dirai en quoi et pourquoi — mais le fond nous en rit toujours d'une fraîche sympathie, sinon d'une « fraîche nouveauté ». L'auteur y exprime sans doute les émotions de sa jeunesse et les idées de son temps, mais avec une part d'humanité et d'éternité. Il eut d'ardentes admirations que nous n'avons plus, mais si l'objet de l'enthousiasme varie, l'enthousiasme reste toujours objet de poésie. Il chanta la Pologne qui n'a plus de partisans, la Grèce qui, hélas ! n'en a plus guère ; mais la cause des vaincus reste toujours une cause généreuse et par suite la cause des poètes.

Victrix causa diis placuit, sed victa... poetæ.

Oui ! toutes les belles folies du siècle, cette belle âme d'Edouard Grenier les a connues et partagées : la folie de la chevalerie, la folie de la liberté, la folie du progrès. Mais, vous le savez bien, c'est de toutes ces folies-là qu'est faite la pure sagesse, en tous cas la poésie pure. Le rôle du poète n'est-il pas de montrer l'étoile derrière le nuage, d'annoncer le rayonnement succédant à l'éclipse, le relèvement succédant à la chute, et la grandeur future des cités préparée par les saintes souffrances des citoyens ?

Toutes ces douleurs-là ne sont jamais perdues.
Un ange les recueille et Dieu sait les bénir ;
C'est la rédemption des nations déchues ;

Et quand vient l'heure où Dieu songe à les rajeunir,
Comme dans un trésor c'est là que sa main puise
Pour doter l'univers d'un nouvel avenir.

Ton peuple n'en est pas où tu crains de le voir ;
A mes regards plus sûrs sa chute est moins profonde :
Il peut sembler parfois déserter son devoir ;

Parfois comme un soldat que sa blessure inonde,
Sur l'arène sanglante il s'assied à l'écart ;
Mais il ne peut périr, sa vie importe au monde.

(*Vision.*)

Ces vers, composés en 1858, nous semblent consolateurs et contemporains en 1898. Ils sont d'un patriote optimiste, mais il n'est point du tout prouvé que l'optimisme soit moins clairvoyant que le pessimisme. Comme Lamartine, comme Michelet, comme Edgard Quinet, comme toute cette admirable génération de penseurs et de poètes, qu'il a connue, aimée, et sur laquelle il a écrit de charmants souvenirs en prose (1), Edouard Grenier estime que la France remplit une mission dans le monde, une mission d'équité et de liberté, et que, par suite, le monde ne peut pas plus se passer de la France que la France ne peut se passer de cette mission. Un univers sans la France cesse d'être humain : une France sans humanité cesse d'être la France.

(1) Souvenirs Littéraires. 1 vol. — Lemerre.



Tel était du moins le patriotisme de nos aïeux de 89 et de nos pères de 48, je persiste à croire que c'est le vrai, et à préférer celui d'Edouard Grenier... à celui d'Edouard Drumont.

Ce poète est donc une âme peuplée de nobles amours : c'est aussi un cœur rempli d'amours tendres. S'il a écrit *Vision*, *Marcel*, *Francine*, *Jacqueline Bonhomme*, ou les poèmes de la patrie, le *Rêve*, la *Mort du Juif-Errant*, *Prométhée délivré*, ou les poèmes de l'humanité, il a soupiré, entre temps, les touchantes idylles de *Primavera* et, plus touchantes encore, les élégies d'*Amicis*... deux noms latins, mais deux choses bien modernes, deux produits suaves, l'un plutôt fleur de printemps, et l'autre plutôt fruit d'automne. Et la fleur, jusque dans son ivresse, garde je ne sais quelle fraîche chasteté :

> Là, sur mon cœur tu reposes,
> Lèvres closes;
> Car les heureux sont muets.
> Et ton amant te couronne,
> O madone !
> De baisers et de bluets.
>
> PRIMAVERA *(L'Ile Heureuse)*.

Et le fruit, pour saveur, a surtout la mélancolie, mais une mélancolie sans amertume :

> Le Cyprès répondit doucement à la Rose :
> « Pourtant ma vie est loin de n'être qu'un long deuil,

« Et j'ai plus d'un bonheur qu'ignore ton orgueil...
« Je mûris lentement et cache sous la neige
« Au fond d'un écrin vert un grain que Dieu protège ;
« Et l'hiver, les oiseaux, doux peuple aérien,
« Ne trouvent que chez moi leur pain quotidien.
« Si tu savais le bien que me font leurs morsures,
« Et quelle volupté je trouve à ces blessures !
« La verdière des bois, le pinson des vergers,
« Les bouvreuils éclatants, les roitelets légers,
« Viennent tous secouer la neige de mes branches.
« Et moi, facilitant ces frêles avalanches,
« Je me livre en pâture à leur avide essaim...
« Car, faire des heureux, c'est être heureux, ma sœur ! »

AMICIS (*La Rose et le Cyprès*).

C'est là une pièce exquise, un petit chef-d'œuvre de tendresse et de bonté, l'exécution égalant ici la conception, les images étant la parure du sentiment. Mais trop souvent chez Edouard Grenier, dans les grands sujets tout au moins, l'imagination fausse compagnie à la sensibilité, la versification délaye ou dilue l'inspiration. Sa période poétique manque de fermeté ou d'envolée : elle est prolixe et trop fluide. Et de même sa langue n'est pas aussi personnelle que ses joies ou ses tristesses. L'émotion est bien à lui, mais l'expression qu'il lui donne est un peu celle de tout le monde. La source jaillit bien du fond de lui-même, mais elle se déverse en des canaux ou ruisseaux trop fréquentés depuis l'époque romantique. Ce sont des vers lamartiniens...



sans être de Lamartine. Or, si Lamartine est, à mon sens, le plus grand de nos poètes, il est le plus dangereux des maîtres ; et pour dire le vrai, il n'existe pas comme maître. Rappeler son âme, c'est un honneur; c'est même déjà une vocation poétique; mais rappeler sa manière, ce n'est pas un bon certificat de prosodie.

Ailleurs, il est vrai, Edouard Grenier se souvient plutôt d'Alfred de Musset, mais, là encore, il se souvient trop. Il dédie un sonnet au poète des *Nuits*, et le sonnet, par certaines expressions ou images, nous fait songer à la *Lettre à Lamartine* du même Musset. Il module une plainte intitulée *Remember*, et c'est en effet et tout à fait le motif de la célèbre mélodie mussétique : *Rappelle-toi*. Edouard Grenier boit toujours son propre vin ou sa propre ambroisie, mais pas toujours et pas assez dans son propre verre.

Et voilà pourquoi, tandis que le vin n'a pas vieilli ou ne s'est point gâté en vieillissant, le verre a daté, sauf pourtant le verre où il a versé le vin d'amour et d'amitié. Pour dire le vrai et pour n'être point injuste et ingrat, ce qui d'Edouard Grenier semble aujourd'hui légèrement démodé, c'est l'amphore d'où s'épandaient ses beaux rêves humanitaires et universels, mais ce n'est pas la coupe intime, où son âme toujours jeune et aimante servait à la nôtre ses pures ivresses d'a-

mant et ses fidèles tendresses de fils, de frère ou d'ami.

Quels beaux vers lui ont inspirés le culte de sa mère, une ardente affection pour son frère, une suave affection pour ses amis !

La vraie originalité d'Edouard Grenier, c'est d'être le poète du foyer, le chantre de l'amitié.

Cet astre au pur rayon qui lutte et qui persiste
Et semble nous jeter un regard doux et triste,
N'est-ce pas ton étoile, ô divine amitié ?

Ah! qu'il a raison de saluer cette « étoile » ! Ce fut pour lui l'inspiratrice; ce fut sa muse la plus naturelle, la plus constante, la plus persévérante. Dans *Primavera* d'abord, dans *Amicis* ensuite, enfin dans *Poèmes épars* et *Rayons d'hiver*, elle lui a dicté les plus aimables vers de son printemps, les plus adorables vers de son été, les plus durables vers de son automne. Quand on ne lira plus les compositions épiques ou dramatiques d'Edouard Grenier, on lira encore ses poésies amicales, où reste je ne sais quel parfum d'amour. Notons, en effet, qu'*amicis* est le datif pluriel d'*amica* aussi bien que d'*amicus*.

Chastes ombres de jeunes femmes,
Chères et douces amitiés,
Je pense à vous !...



Exquise amitié de la femme, mâle amitié de l'homme, Edouard Grenier a surtout connu cela et poétisé cela; et qu'il a bien fait! Les lyriques français ont trop chanté la passion, trop peu l'amitié, cette ineffable sympathie qui unit l'être humainà l'être humain :

Mon cœur reconnaissant vous nomme
Avec la même effusion :
Sourire aimant de femme ou d'homme,
C'est le même divin rayon.

Il est des poètes qui sont avant tout des artistes, qui songent à la perfection de leurs œuvres bien plus qu'au bonheur d'autrui, et qui, avec l'inconscient égoïsme du génie ou du talent, sont tendres pour leurs strophes et insupportables pour leur entourage, indifférents au reste du monde. Le poète d'*Amicis* n'est pas de leur lignée. Sa poésie, il l'a surtout vécue. Je ne le connais pas, mais je suis sûr qu'il l'a objectivée, réalisée dans ses actes bien plus que dans ses poèmes, et c'est en cela qu'en marge du romantisme et du Parnasse il est toujours resté indépendant, très peu virtuose, mais ce qui vaux bien mieux, très humain. A travers ce poète délicat, je devine un homme délicieux, et mon impression de lecteur inconnu, n'est-ce pas pour le poète une parcelle de gloire, et la plus enviable étant la plus humaine, et ne sont-

ils point de lui ces trois vers qui terminent un de ses sonnets et seront le terme de ce médaillon ?

La gloire est d'être aimé. S'il tombe
Une ou deux larmes sur ma tombe,
Il suffit : le reste n'est rien.

EUGÈNE MANUEL (1)

Le poète Eugène Manuel nous donne de ses vers une édition nouvelle avec classement définitif. A l'automne de sa vie, il se plaît — et pour notre plaisir — à mettre en ordre son herbier sentimental et son fruitier populaire. D'une part, en un premier volume, il dispose ses poésies intimes et familiales au parfum si pénétrant : voilà pour les fleurs ; d'autre part, en un second volume, il groupe ses compositions patriotiques et sociales, au suc fortifiant et bienfaisant : voilà pour les fruits. Et ces fleurs ont leur attrait, ces fruits ont leur saveur ; et si vous le voulez bien, un moment respirons celles-là et goûtons à ceux-ci.

De ces plantes au subtil et persistant arome —

Œuvres poétiques : 2 vol. Calmann-Lévy, éditeur.
1er vol (*Pages intimes. — En Voyage*).
2e vol. (*Poèmes populaires — Pendant la guerre — Après la guerre*).



car l'arome a résisté si l'éclat a pâli — quelle fut la première patrie? L'herbier du poète est leur refuge : où fut leur bosquet? Sont-elles nées sur les cimes près des torrents, ces fougueux aventuriers, ou dans la plaine, au bord des fleuves, ces somptueux miroirs? Non pas : leur origine ne fut ni si téméraire, ni si brillante. Une source, une petite « source ignorée » : tel fut leur berceau. Cette fontaine cachée est inconnue des boulevardiers, mais l'oiseau du ciel la connaît bien. Elle est aussi limpide qu'elle est modeste, aussi chaste qu'elle est discrète:

A travers bois ma source fuit;
Elle est humble et fait peu de bruit;
Mais elle est pure : on y peut boire.

(PAGES INTIMES. *Au lecteur*.)

Nous connaissons la source : maintenant baptisons les fleurs. Comment les nommer? Oh! d'un nom sans rareté et sans prétention, et qui sera très approprié, justement parce qu'il est très simple. Ce sont des *violettes*, les violettes du cœur. Violettes, par leur teinte atténuée qui n'a rien de commun avec l'éclatante splendeur de la rose, ni non plus, — ce qui est une compensation — avec son irritante et insolente gloriole ; violettes, par leurs calices tendres, conseillers d'amours sûrs et légitimes, par leurs collerettes qui sont embau-



mées sans être enivrantes ou entêtantes, fidèles sans être sensuelles, idéales plutôt que charnelles.

« Songe à l'enfant, disait le poète païen :
De tes mœurs en péril respecte le gardien ;
Rougis en contemplant la chaste créature ! »

Et moi, quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source ou jaunit la moisson,
Je dis : « Sois pur, mon cœur ! respecte la nature ! »
(EN VOYAGE. *La Nature.*)

Oui ! bouquet de violettes, les vers intimes d'Eugène Manuel, et je ne sais vraiment pas pourquoi l'Académie ne l'a point piqué à son corsage, où il aurait très bien fait, près de la verveine d'un Sully Prudhomme, du liseron d'un François Coppée, et du somptueux dahlia à l'impeccable gaufrier d'un José-Maria de Heredia.

Et sans doute la verveine du *Vase brisé* était d'un charme douloureux et si pudique ; mais non moins pudiques, les stances que voici :

Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée :
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite ;
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas au soleil,
Sur le sable, le long des grèves ;



Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves.

Ne le dis pas à cette fleur
Qui de ses cheveux glisse et tombe ;
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe.

Car, ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poète ;

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée !

(Pages intimes. *Discrétion.*)

Et bien entendu le liseron de Coppée

Un liseron, Madame, aimait une fauvette

grimpait avec un sans-façon si souple et si charmant qu'il devait atteindre sans peine le perron ou balcon académique ; mais croyez-vous que le poète du *Cahier Rouge* ait plus de naturel et plus de simplicité vraie que le poète d'*En Voyage*? Ce dernier volume est le plus souvent exquis de familiarité et d'abandon. Tandis que l'inspecteur général de l'Université fait sa visite aux lycées et collèges de France, le poète fait sa cueillette de paysages et d'impressions à travers les sites et les



cités. A vrai dire, il décrit moins qu'il n'écrit ; il est plutôt épistolaire que pittoresque. Mais cet épistolier, ce causeur à distance, cet absent qui se souvient d'une absente, nous retient et nous attache par sa sensibilité, sinon par son imagination. *Evocation*, *Vieux enfants*, *La Dépêche*, *Montagne à vendre* me semblent des modèles d'épîtres sentimentales. C'est moins grave que du Boileau, moins spirituel que du Voltaire, moins fouillé que du Sainte-Beuve ; mais aucun des trois ne fut à la fois plus classique et si humain, et j'ajoute si poétique. La Muse d'En Voyage ne chante pas, ne vole pas, mais on devine qu'en côtoyant la prose, elle garde son rythme et ses ailes.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

disait ce Victor Hugo dont précisément l'auteur d'En Voyage célèbre le génie en une pièce éloquente intitulée *Un Passant* et burine la gloire en un sonnet-médaille ayant ce juste titre : *Le Blason*.

C'est qu'en effet, Eugène Manuel est lui aussi un sonnettiste. Dès la publication de Pages Intimes, avait été remarqué ce sonnet : *Le Berceau*, qui dans la plupart des anthologies fait pendant aux *Deux Cortèges* de Josephin Soulary, et lui est même supérieur ; car, si l'on en croit du moins Jules Lemaître, les *Deux Cortèges* traîneraient



avec eux plus d'une défaillance de style et de langue, tandis que le *Berceau* ne me semble point du tout un nid d'impropriétés et de chevilles. Il n'est pourtant pas, à mon sens, le meilleur du poète. Je n'en aime ni le premier ni le huitième vers. Et, en somme, je préfère de beaucoup à ce sonnet trop cité peut-être, les sonnets suivants trop peu célèbres : *Sur la Falaise, Cœur d'Ivoire, Grandeur morale, Le Coupé,* et *Cassolette.* Je transcris ce dernier qui est d'un travai aussi réussi que savant :

Pour y brûler un grain d'ambre ou d'encens
Gentil sonnet est une cassolette :
Nous y mettrons innocente amourette,
Regrets tardifs ou bien désirs naissants.

Tels du soleil les feux éblouissants
Sont réfléchis même en la gouttelette,
Telle, en un bois, la simple violette
Sous les buissons se trahit aux passants.

Plus fort parfum n'irait à sa mesure !
Quant à railler sa fine ciselure,
C'est blâmer fleurs en un petit terrain,

Dessins légers sur une broderie,
Joyaux mignons pour la galanterie ;
Orfèvre suis, et non fondeur d'airain.

(En Voyage. *Cassolette.*)

L'Académie accueillit le fondeur Heredia : pourquoi pas le ciseleur Manuel ? Il est vrai que de ré-

parer son injustice elle est encore à temps. Et d'ailleurs, qu'importe l'Académie! La coupole du Palais Mazarin n'est pas nécessaire aux poètes : celle du firmament leur suffit, car

Le poète à l'aise
Peut vivre tout un jour, au bord de la falaise
De ce petit sonnet qui lui parle de Dieu.

(EN VOYAGE. *Sur la Falaise*.)

Dieu, la patrie, l'humanité : ce sont d'autres motifs d'inspiration pour Eugène Manuel, et encore plus riches en poésie. Après les fleurs d'intimité, voici les fruits d'immortalité.

Non qu'ils soient tous impérissables, les vers philosophiques, les vers civiques et les vers humanitaires d'Eugène Manuel. La facture en est un peu lourde par endroits, et la forme un peu incolore. Cette langue, si sûre, si sobre, si exacte, et parfaite dans les sujets moyens, n'est que suffisante dans les développements lyriques. Il lui manque je ne sais quelle ampleur ou splendeur (1). Mais si le style reste à mi-côte et dans le demi-jour, la pensée, même alors, est très haute, très lucide. Elle

(1) Chose curieuse ! Le souffle et l'éclat seraient surtout dans quelques poésies de date récente, par exemple dans *le Tombeau d'Agar*, *Le grand octogénaire*, *Louis Pasteur* : d'où il faut conclure que l'inspiration n'est pas toujours glacée par l'âge, mais est au contraire réchauffée et dorée par les rayons du soleil automnal.



reflète à la fois le beau, le vrai et le bien, car sur elle est resté le triple rayon venu d'Athènes, de Rome et de Jérusalem.

Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre :
Les Romains et les Grecs, et mon vieux peuple hébreu.
Rome m'apprit le droit, dont son code est le livre;
Athènes, la beauté, Jérusalem, son Dieu.

J'ai vu d'autres clartés depuis cette lumière ;
Mais c'est par elle enfin que je sais où je vais :
Et ces heures d'ennui, qui nous rendent mauvais,
Je les consacre au juste, aux arts, à la prière...

Depuis, le doute obscur peut m'assiéger en vain :
J'ai bu la foi limpide aux plus claires fontaines ;
Mon âme, sans effort, monte aux sphères lointaines,
Et ne s'arrête plus qu'à son foyer divin.

(Pages intimes. *Les trois peuples.*)

Beaux vers de modestie et de fierté, où le poète avoue loyalement non seulement sa dette gréco-romaine, mais aussi sa race hébraïque. Eugène Manuel est un Israélite. Mais ce sémite, sur tous les problèmes importants de l'âme, de la vie et de la mort, se rencontre avec ces nobles spiritualistes chrétiens qui se nomment Jules Simon, Caro, Saint-Marc-Girardin, Paul Janet, Henri de Bornier, et à chacun de ceux-là il dédie une poésie comme pour souligner l'accord entre la Bible, l'Evangile et le Phédon.

Et d'autre part ce juif a écrit sur la France et

ses malheurs tout un volume vibrant de patriotisme. A la veille de la guerre, il conseille de l'éviter, car il sait qu'elle est un fléau, même lorsqu'elle n'est pas un désastre. (Voir cette admirable pièce *Aléa* composée en juillet 70, et que nul journal ne voulut alors publier, la trouvant sans doute trop peu chauvine.) Pendant la guerre il est un des Tyrtées qui encouragent et consolent la France mutilée, si vaillante. Après la guerre, il fut de ceux qui voulurent refaire et relever l'âme française par l'école. Cette âme n'avait pas failli : elle s'était égarée. Il importait donc de la remettre dans le droit chemin en lui enseignant le devoir, il importait de sauver l'avenir en instruisant l'enfant, ce semeur futur, car

Toute main peut semer la graine salutaire ;
Et parfois l'on entend sortir, — touchant mystère ! —
Comme du ver-luisant monte à nous la clarté,
Des lèvres des petits la grande vérité.

(POÈMES POPULAIRES. *L'Ecole*.)

Educateur par profession, Eugène Manuel l'est surtout par vocation ardente. Déjà dans son drame émouvant des *Ouvriers* il combattait l'ignorance avec intrépidité et saluait la vertu du livre :

Au mal, comme au carcan, l'ignorant est rivé
Mais quiconque sait lire est un homme sauvé.



Universitaire, il n'a jamais rougi de l'*alma mater*, et l'ayant honorée par ses services, il l'a célébrée plus d'une fois dans ses vers.

La France, qui travaille et pense à ta clarté,
Sait ce qu'elle te doit, vieille Université.

(Pages Intimes. *Alma mater.*)

En quoi il eut grandement raison, car cette mère sert à ses fils le lait fort de la liberté. Elle fait des disciples, mais non des esclaves. Ses adversaires se figurent qu'elle est un enrégimentement, ils la croient une caserne des esprits. A leurs yeux, et d'un peu loin, c'est la maison de Napoléon ; vue de près, et en dedans, et à fond, c'est la maison de Descartes.

Ainsi, Eugène Manuel trouvait la poésie dans l'« école » comme il l'avait trouvée au « foyer ». (1) Bien plus, il la découvrait en ceux qui n'ont pas de foyer et ne vont pas à l'école, il la ramassait perle par perle, larmes par larmes, « sur les grands chemins, dans les rues, dans les ateliers, les taudis et les hospices, et aussi dans le fond ténébreux de ces consciences qui n'ont pas encore pris pleine possession d'elles-mêmes ». N'est-il pas lui aussi le chantre des « humbles » ? Et même

(1) Poésies du Foyer et de l'Ecole ; c'est le titre d'un recueil de morceaux choisis, extrait de ses œuvres complètes.

n'est-ce pas lui qui s'est engagé le premier dans cette poésie réaliste et poignante, faite d'observation et d'attendrissement ? Quelques-uns de ses heureux cadets ont dû à la même inspiration un brillant ou un brio, plus éloquent peut-être, mais de même qu'il était l'initiateur, le révélateur du motif, du thème, il est resté le maître par la netteté du trait et la justesse d'accent. Cette parfaite justesse de langage et d'émotion, voilà ce qui fit un beau succès de théâtre au drame des *Ouvriers*, et un succès répété de diction et de lecture à des poèmes tels que la *Robe*, la *Mort du Saltimbanque*, le *Poète des Cafés*, la *Prière des Folles*, la *Mère et l'Enfant,* la *Chanteuse*, etc. Celle-ci, « la chanteuse », est la petite mendiante qui au printemps, ayant du soleil sur les cheveux et de la jeunesse au cœur, mendiait et chantait à la fois, lançant quelques notes joyeuses entre deux suppliques larmoyantes. Et ses pleurs semblaient mentir après sa romance.

« Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment ?
Tu pleures maintenant : tu chantais tout à l'heure ! »
L'enfant leva les yeux et me dit simplement :
« C'est pour moi que je chante, et pour eux que je pleure. »

Ces jolis vers, venus droit du cœur encore plus que de l'esprit, sont fréquents chez l'auteur des *Poèmes populaires*. Sa muse, elle aussi, pourrait



dire : « Je pleure sur les déshérités tout en chantant pour moi ». Elle mendie en de belles strophes la pitié des heureux pour les malheureux, unissant ainsi les joies de la bienfaisance aux joies de l'idéal, et faisant tout ensemble œuvre humanitaire et œuvre poétique.

Eugène Manuel s'est attendri sur d'autres et a versifié pour lui. Il a su remplir toute sa tâche professionnelle, mais en se réservant toujours le droit de satisfaire à l'art et au cœur. Ce fut son bonheur et son honneur. A côté de ses fonctions universitaires et en dehors des diverses écoles littéraires, il a poursuivi sa voie sans tapage comme sans servilité. Jeune, il admira les romantiques, mais sans subir leur joug ; homme fait, il coudoya les parnassiens, mais sans leur emprunter leur poétique. Toute sa vie, tenant à l'estime et à la fierté, encore plus qu'à la réputation, il se tint à l'écart de toute chapelle littéraire ; et c'est pour cela que dans ma galerie j'ai plaisir à suspendre son médaillon dans le groupe des délicats qu furent des indépendants.

HENRI DE BORNIER[1]

Avez-vous quelquefois rencontré sur les quais de la Seine, du côté de la bibliothèque de l'Arsenal, un petit vieillard propret, au teint coloré, à la barbe de neige, à la tête forte mais enfoncée dans les épaules, au dos plutôt voûté, à l'aspect plutôt bourgeois ? Eh bien ! c'est le vicomte Henri de Bornier, de l'Académie française. Ce passant quelconque porte un des plus beaux noms du théâtre et du Parnasse contemporains. Ce marcheur prosaïque est un élu de l'Idéal. Ce pèlerin vieillot a l'âme toujours jeune et grande. La destinée a de ces merveilleuses antithèses.

Mais si au premier abord M. de Bornier ne donne pas l'impression d'un aède, d'un *vates*, si au premier regard vous ne devinez guère sa pro-

(1) *Poésies complètes* (1850-1881), 1 vol in-12. Dentu, éditeur. — Principaux drames : *La Fille de Roland; les Noces d'Attila; Dante et Béatrix L'Apôtre ; Mahomet ; Le Fils de l'Arétin*. Tous publiés chez Dentu.

fession ou sa vocation, observez de plus près, et vous la pressentirez. Le rayon du dedans met toujours quelque part sur la personne son reflet mystérieux. Quand une fois la Muse — surtout la Muse des hautes pensées et des vertus splendides — a baisé un homme au front, elle embellit sa vieillesse même de je ne sais quelle ineffaçable parure.

L'ordre règne dans tout : la beauté du vieillard,
Faite d'âme et d'esprit, ne tient pas au hasard,
Et dès qu'il peut penser et qu'il devient son maître,
L'homme prépare en lui le vieillard qu'il doit être...
La vertu calme et grave est une autre beauté,
Et comme ce soleil si doux des jours d'automne,
L'âge ne détruit pas la grâce, il la couronne.

(Poésies complètes. *Les Deux Vieillesses*).

C'est en 1865 que Henri de Bornier écrivait ces vers ; et soyez persuadé qu'en 1899 sa verte et noble vieillesse en confirme la consolante vérité. Cherchez l'auréole, et vous la trouverez.

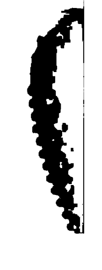
Quand j'étais élève — voilà quelque vingt ans — au lycée Charlemagne, j'allais souvent, entre deux classes, à la bibliothèque de l'Arsenal sous prétexte de consulter un ouvrage, mais en réalité pour avoir le plaisir de voir l'auteur alors tant applaudi de la *Fille de Roland*, qui entre deux soirées triomphales continuait ses fonctions de bibliothécaire, et comme un simple

chartiste, contresignait nos demandes de livres... mais de quel paraphe illustre à nos yeux ! Il donnait un coup de plume de cette même main qui avait hier crayonné

L'âme de *Charlemagne* et celle de *Roland*.

Derrière le bibliothécaire bienveillant j'apercevais le poète victorieux dont Sarah Bernhardt et Mounet-Sully clamaient suavement ou superbement les tirades trois ou quatre fois par semaine au Théâtre-Français. Et l'archiviste résigné ne me cachait pas entièrement le grandiose évocateur de nos paladins antiques... et dramatiques.

Les drames de M. Henri de Bornier, ce n'est pas mon sujet de les apprécier ici. Je ne retiendrai d'eux que leur qualité d'âme, leur tonalité poétique. Ils ne sont point sans défaut ; et la critique a pu relever, même dans la *Fille de Roland*, des naïvetés surannées, des prophéties déplacées, en même temps que des défaillances de versification et de style. Mais tous — sans oublier *Mahomet* et l'*Apôtre*, les deux pièces qu'on n'a pas pu ou voulu jouer, l'une en tant que trop musulmane et l'autre en tant que trop chrétienne — ont un attrait rare de nos jours, une originalité précieuse et puissante : ils baignent en plein héroïsme. L'atmosphère de ces tragédies est supérieure à ces tragédies même : on y respire un souffle sublime



inconnu depuis Corneille. Et je ne parle point seulement des sublimités patriotiques et belliqueuses, lesquelles sont d'un ordre plus accessible, mais aussi des sublimités philosophiques ou évangéliques, qui sont moins à la portée des tragiques ordinaires et des poètes médiocres.

C'est une pure et admirable idée philosophique qui est à la base du *Fils de l'Arétin*. Le drame a pu chanceler sur sa charpente, mais l'idée, barre de diamant, est restée inébranlable. Quelle est cette idée? C'est qu'un mauvais livre est un malfaiteur public ; c'est que l'art ou le dilettantisme ne peut pas couvrir, comme d'un pavillon sacré, cette infâme marchandise : la pornographie. De nos jours, ils pullulent, les Arétins, sinon par le talent, du moins par l'intention. M. Henri de Bornier a eu le courage de leur dire avant Tolstoï : « Ce que vous faites n'est pas du tout de l'art, c'est un métier d'assassin, d'assassin d'âme et de tueur d'idéal. » Qui ne se souvient de la virulente apostrophe de Bayard à l'Arétin,

BAYARD

Ce peuple-là devrait, s'il tient à vivre encore
Vous chasser comme un traître au milieu des affronts.

ARÉTIN

Je ne le trahis pas.

BAYARD

Mais si ! tu le corromps !
Certe, il faut entourer d'un éternel éloge
L'écrivain noble et pur qui jamais ne déroge,
Qui, debout sur la brèche, au mal seul s'attaquant,
Défend la vérité comme un soldat son camp.
Que pour ces gloires-là le fondeur habitue
Le bronze des canons à devenir statue,
Le bronze sera fier ! Et ce triomphe est doux,
Et ce triomphe est bon. — Mais, justice pour tous !
La mauvaise herbe, il faut qu'on la brûle ou la fauche !
Maudites soient du Ciel les œuvres de débauche !
Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchants,
Commence sur des rois aveugles ou méchants ;
Bientôt, après le chef qui l'aime ou la tolère,
Elle va gangrener la masse populaire,
Et l'œuvre détestable, à chacun de ses pas,
Fait d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas.

(LE FILS DE L'ARÉTIN. (Acte I, scène IV.)

Si dans le *Fils de l'Arétin* Henri de Bornier devançait le grand idéaliste slave, dans l'*Apôtre*, publié dès 1881, il devançait les Maurice Bouchor, les Jean Aicard, les Paul Desjardins, tous nos plus éloquents ou plus savoureux néo-chrétiens. Des lèvres de son saint Paul jaillissait déjà la parole de paix, la fontaine d'amour dont nos plus chers écrivains ont aujourd'hui la nostalgique soif. Son « apôtre » était même un « féministe », mais un vrai, voulant faire de la femme non une éman-



cipée, mais une compagne, non une révoltée, mais une sœur lumineuse et douce.

**La femme, ange vaincu, meurtri, traînant son aile,
Depuis quatre mille ans est l'esclave éternelle.
Fille, un mari l'achète au père qui la vend;
Veuve, son fils, son frère, un étranger souvent
Dit : « La loi me la donne. » Elle n'a qu'à le suivre,
Si bien que jusqu'à l'heure où la mort la délivre,
Elle a pour seul bonheur qu'elle puisse obtenir
De porter dans ses flancs ses tyrans à venir !
Mais quelqu'un est venu briser ce joug infâme :
Il a mis une étoile au front blanc de la femme.**

(L'Apotre. *Acte II. Scène IV.*)

Très beau, ce dernier vers, dans sa simplicité chaste et sereine ; et vous en trouveriez beaucoup de pareils à travers l'œuvre de Henri de Bornier. Il n'a pas dans son style la richesse éclatante des romantiques, ni la souplesse savante des parnassiens, ni à plus forte raison la virtuosité chantante de nos plus ingénieux poètes d'aujourd'hui ; mais il a la précision vigoureuse, la sobriété robuste: et de temps en temps sur cette mâle austérité éclate une douce métaphore, fleur de beauté et d'humanité.

On le voit dans son théâtre ; on le voit mieux encore peut-être dans le recueil de ses *Poésies complètes*, car, il ne faut pas l'oublier, Henri de Bornier est un dramatiste, mais il est aussi un lyrique. Telle ode prépara, accompa-

gna et même illumina tel drame. La célèbre *Chanson des Epées* ne met-elle pas dans la *Fille de Roland* le double éclair de Joyeuse et de Durandal ? Et si dans ses tragédies vibre l'âme héroïque de la France, ces poésies célèbres : les *Amis de la France*, les *Orphelins de la guerre*, les *Deux villes*, *Pour les inondés de Murcie*, sont toutes palpitantes de cette même âme généreuse et charitable.

Au secours ! — Ton nom? — La souffrance.
— J'accours. — Ton nom à toi ? — La France.

Henri de Bornier, même après nos désastres, n'a jamais rêvé une France haineuse, hargneuse, hérissée d'intolérance et d'inhospitalité. Perdre tout un héritage de générosité et de chevalerie sous prétexte qu'on a perdu une province, ce serait à ses yeux une défaite de plus. Il n'est pas de ceux qui voient une antinomie entre la patrie et l'humanité. Il les concilie heureusement l'une et l'autre dans un patriotisme aussi large qu'il est profond. N'est-ce pas lui qui a écrit ce vers magnifique ?

Tout homme a deux pays : le sien, et puis la France.

Cette harmonieuse noblesse de sentiments, voilà ce qui donne à ses vers une beauté durable. Je reconnais que dans son volume de poésies les pièces de circonstances tiennent trop de place. Les à-

propos dramatiques s'y rencontrent avec les odes académiques, car, avant d'être au nombre des « Immortels », Henri de Bornier fut, par eux, couronné plusieurs fois ; et avant d'être applaudi chez Molière ou Corneille, il fut récompensé brillamment et fréquemment, de l'autre côté du Pont des Arts, chez Richelieu ou Mazarin. J'accorde donc qu'il y ait trop en lui du poète officiel et du poète lauréat. Mettons qu'il ait fait trop de vers pour les concours, pour les cérémonies publiques, pour les banquets, pour les inaugurations de statues, et qu'il y ait ainsi un point commun — un seul — entre Henri de Bornier, Pindare... et Armand Silvestre.

Mais si du clavier de son cœur la musique n'a le plus souvent jailli que sous les mille doigts des circonstances extérieures, ce clavier est toutefois bien à lui ; et de son âme seule pouvaient s'échapper toutes ces notes éloquentes, fortifiantes, et comme une continuelle fanfare de vertu. Et cette vertu n'a rien de conventionnel et de froid. La fanfare ne tourne pas à l'emphatique prédication. Chez lui la préoccupation morale ne supprime pas le souci esthétique, pas plus que la virilité n'exclut la tendresse, ni même la passion. Amour très épuré, mais amour. N'a-t-il pas écrit un drame sur Dante et Béatrix ? Dans la *Fille de Roland*, il y a Roland, Charlemagne, Gérald,

mais aussi Berthe ; dans l'*Apôtre*, il y a saint Paul, mais aussi Lydie. Et si les femmes de son théâtre sont avant tout des consciences, elles sont aussi des cœurs, des cœurs dévoués et brûlants où l'amour en holocauste s'immole au devoir. On peut donc en quelque sorte lui appliquer ces vers qu'il appliquait à Corneille :

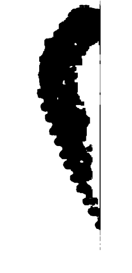
Ton génie était tendre, homme de forte race,
Comme un océan doux dans sa rébellion.
Rempli de ta puissance, on connaît moins ta grâce,
Mais moi, j'ai vu des pleurs dans tes yeux de lion.

En un mot, Henri de Bornier a de l'âme, et parle d'abord aux âmes. Et ce qu'il leur dit n'est jamais troublant. De tous ses vers, pas un qui fasse du mal aux jeunes cœurs, pas un qui ne leur fasse un peu de bien. Elle est justifiée cette fière dédicace de ses *Poésies complètes* qu'il avait le droit d'adresser à une jeune fille :

A MA FILLE

A toi ce livre, enfant, le livre
De mes jours sombres ou joyeux,
Vieux prisonnier que je délivre
Quand sa prison lui vaudrait mieux ..

Ces petits poèmes, ces odes,
Sont peu faits pour le temps qui court...
Mais j'ai déjà vu tant de modes
Dont le triomphe fut si court



Il n'est qu'une mode immuable :
Celle qui veut que, prose ou vers,
Nos livres puissent, sur la table,
Aux yeux de tous rester ouverts.

Le mien le peut. Je sais la vie ;
J'ai monté par d'âpres chemins,
Je sais que tout ce qu'on envie
S'écroule ou s'enfuit sous nos mains ;

Parfois, dans le doute ou le blâme,
A l'heure où les cieux sont couverts,
Une ombre me passait sur l'âme...
Mais l'ombre n'est pas dans mes vers.

Jamais, d'une lèvre flétrie,
Je n'outrageai, pas même un jour,
La liberté, Dieu, la patrie,
L'art sévère et le chaste amour.

Si j'avais cédé, lâche et traître,
Au démon que j'ai combattu,
Je sais qui me louerait peut-être...
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

Et voilà pourquoi, Henri de Bornier si peu célèbre dans les cafés littéraires, est, parmi les poètes contemporains, le plus admiré dans les maisons d'éducation : ce dont je le félicite doublement, car être oublié dans les cénacles et appris par cœur dans les collèges, cela peut-être est le plus

sûr criterium de la gloire. De tous les beaux vers, ceux que peuvent épeler sans péril les lèvres pures de la jeunesse, ceux-là d'abord, soyez-en certains, ont pris leur brevet d'immortalité.

ANDRÉ LEMOYNE[1]

Parmi les poètes de la génération précédente qui ne s'asservirent à aucun mot d'ordre littéraire, je dois ranger — et je m'en voudrais de l'oublier — ce robuste paysagiste, ce consciencieux et sobre peintre de nature, ce vrai « naturiste » avant la lettre, qui a nom André Lemoyne. Jamais il ne fut de quelque groupement artistique, et toujours il fit œuvre d'artiste. Depuis ses premières poésies écrites en 1855, jusqu'à ses dernières publiées récemment, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, il a marché droit dans son sillon, semant et récoltant à son heure, semant au jour le jour le bon grain des « poésies détachées », et, à la saison venue, récoltant la gerbe en volume, la moisson en beaux livres, et tout cela sans avoir inquiétude de ce que claironnaient les derniers romantiques,

(1) *Œuvres poétiques*, 4 vol. in-12. Ed. elzévirienne. Lemerre.

de ce qu'édictaient les dogmatiques parnassiens ou de ce que formulaient les énigmatiques symbolistes.

Le premier mérite de ce poète, c'est d'être, en effet, lui-même. Peut-être dut-il à l'influence ou plutôt à l'ambiance parnassienne un plus diligent souci de la forme, une plus scrupuleuse requête ou conquête de l'expression juste, de l'image pittoresque, de la rime riche, mais il ne dut qu'à soi son inspiration. Sa matière poétique ui est donnée par son âme ou par la Nature, elle lui vient du cœur ou par les yeux, non de ses imitations ou de ses réminiscences. La poésie d'André Lemoyne est une des moins livresques qu'il y ait. Quelques-uns de nos plus grands ou de nos plus distingués poètes ont péché par excès de littérature. Un Victor Hugo, un Sainte-Beuve, un José-Maria de Heredia sont effleurés ou atteints de la « littératurite ». André Lemoyne échappe absolument à cette contagion dont s'altère ou s'adultère la veine poétique.

Je croirais même qu'il y échappe trop. Je m'explique. Autant la pléthore de lectures peut déflorer ou même dessécher l'inspiration, autant la richesse de culture peut la rajeunir, l'assouplir, la fertiliser. Il y a des grands peintres, des grands sculpteurs, des grands architectes et même des grands musiciens qui furent d'illustres ignorants.

Cherchez un grand poète illettré : vous n'en trouverez pas un. Qu'on n'allègue pas la réputation de Reboul qui était un boulanger, de Jasmin qui était un perruquier, de Savinien Lapointe qui était un cordonnier. Ces exemples mêmes justifieraient ce que je dis, car ce qui manqua précisément à ces trois bons rimeurs pour être des poètes magnifiques, c'est la civilisation d'âme. Ils ne savaient rien : justement, il y paraît trop. André Lemoyne sait évidemment beaucoup plus qu'eux. N'importe, certains de ses poèmes sentent la province, décèlent des défiances ou des préférences de clocher. Il y a parfois en lui du Gustave Nadaud ou du Joséphin Soulary, c'est-à dire une philosophie saine, mais un peu étroite, un peu bourgeoise ou villageoise. Le dialogue qu'il établit entre le « philosophe » et le « poète » sous ce titre: l'*Avenir*, renferme nombre de jolis vers, mais des jugements contestables, des prophéties douteuses, une admiration tant soit peu naïve pour la race jaune.

Et qui vivra verra... c'est peut-être la Chine
Qui garde la clef d'or du prochain avenir,
En filant dans sa tour de porcelaine fine...
Si le grand voyageur d'autrefois, Pythagore,
Et le sage Socrate ou le divin Platon,
Chez nos contemporains pouvaient revivre encore,
Ils se dirigeraient sur Pékin ou Canton.

Croyez-vous, ô poète ? Je crois plutôt qu'ils iraient interviewer Ibsen et Tolstoï ; car ces deux-là, comme eux autrefois, sont aujourd'hui des créateurs d'idéal, tandis que les mandarins ne sont que des créateurs de petitesse et d'étroitesse. Ils sont prolifiques en enfants ou en bibelots, mais pauvres d'idées et bornés d'horizon. Ils augmentent la quantité des hommes, mais non la qualité des consciences et des intelligences. Et la qualité finit toujours par triompher de la quantité. Et c'est pourquoi la Chine, loin de pouvoir sauver quelque jour le monde, ne pourra bientôt plus se sauver elle-même. Laissez, poète, laissez les oracles des sous-préfectures et les caboches du *Café du Commerce* préférer la race jaune à la race blanche, et Pékin à Athènes ; mais vous, un délicat, vous qui, dans le même volume, écrivez de si beaux vers sur Socrate, sur Jésus, sur Jeanne d'Arc, sur ces nobles victimes mortes pour l'humanité, ne vous extasiez pas devant ce peuple qui, pendant de longs siècles, a cru très ingénieux et très intelligent de dresser entre cette humanité et lui une muraille de « Chine ».

J'ai trop insisté peut-être sur ce point. C'était pour mieux caractériser le talent si personnel mais un peu chagrin d'André Lemoyne, pour mieux le situer parmi les poètes ses contemporains et ses pairs. D'eux tous, il est,

je crois, le plus solitaire. Dans la galerie que j'ai nommée des « indépendants », il est le moins dépendant, mais non le moins systématique. Son idéal est moins optimiste que celui d'Edouard Grenier, moins sûr que celui d'Eugène Manuel, moins élevé que celui de Henri de Bornier ; mais, plus que les trois autres, André Lemoyne est un artiste, un véritable artiste. Vaincu dans le domaine des idées, il prend sa revanche dans le voisinage et le commerce de la Nature. Pour l'auteur des *Charmeuses*, la grande « charmeuse » c'est la Nature. Il est son disciple et son contemplateur. Il peut se tromper quand il observe la vie et l'histoire : il ne se trompe pas quand il observe les champs ou les grèves. Il ne déchiffre qu'à demi le grand livre des hommes : il voit sinon tout, du moins toujours juste dans le grandiose panorama des continents et des mers.

C'est donc un rustique, mais qui se distingue des autres rustiques en ceci d'abord, c'est que, né dans la Saintonge, sur la lisière des prés et des rivages, il aime du même amour et décrit avec la même exactitude les paysans et les pêcheurs, et c'est avec autant de chaleur d'âme que de bonheur d'expression qu'il réunit dans une même poésie ses deux groupes d'amis et d'inspirateurs :

Le soleil se voilait sur les eaux de la Manche ;
Tout le ciel était noir, et tout l'Océan vert ;

En fuite horizontale une mouette blanche
Rasait les flots montants de son vol grand ouvert.

Les Normands qui passaient en grosses barques rondes,
Du large apercevaient des groupes de faucheurs,
De leurs champs déjà mûrs coupant les moissons blondes,
Et qui, d'en haut, rendaient leur salut aux pêcheurs.

Et les faucheurs pensaient : « Robustes et valides,
Au pied sûr nous marchons sous la pluie et les vents,
Nous travaillons du moins sur des terrains solides —
Vous, c'est à l'aventure, au gré des flots mouvants. »

Et les pêcheurs songeaient : « Dans le sillon des lames,
Aux rumeurs de la mer éternellement sourds,
Nous manœuvrons sans peur nos voiles et nos rames,
Et labourons l'écume en souriant toujours. »

Quand un rais de soleil tombait par échappées,
Les faux jetaient de longs éclairs intermittents,
Et les rames au loin, dans l'eau de mer trempées,
Des barques répondaient en échos miroitants.

(Fleurs du Soir. *Marine.*)

N'est-ce pas qu'il est intéressant ce dialogue entre ces deux moitiés de l'humanité : les marins et les terriens ? Du reste, ces sortes d'alternances ne sont point rares chez André Lemoyne, et sont presque toujours réussies, surtout si elles sont d'ordre pittoresque ou sentimental. Ailleurs, c'est le Rhône et la Loire ou c'est le papillon et l'abeille qui s'interrogent et se répondent en stances amébéennes, comme dans les *Bucoliques* de Virgile.

C'est qu'en effet Lemoyne, qui ne songe pas à reproduire l'antiquité ou à imiter Virgile, est pourtant un antique par la justesse et le coloris de ses peintures, et un virgilien par le naturel et la profondeur de sa sensibilité. N'est-ce point l'émotion du « *Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva* » qui se dégage des beaux vers que voici ?

Après un long voyage aux mers orientales,
Les hommes revenaient, las d'avoir navigué,
Mais la fièvre d'amour pour les grèves natales
Verse un baume divin dans le corps fatigué.

Ils avaient aperçu le clocher de Marennes,
Dont la flèche en plein ciel des eaux semblait jaillir ;
Et dans le chaud parfum des plantes riveraines,
Les plus robustes cœurs se sentaient défaillir.

(CHANSONS DES NIDS ET DES BERCEAUX.
Côtes de Saintonge.)

Donc, ce qui distingue encore André Lemoyne des autres représentants de la poésie plastique, c'est qu'aux choses de la nature, il mêle sans cesse les choses du cœur. Ce demi-humaniste est un homme en plein, et si touchant dans ses tendresses, si poignant dans ses regrets !

Je mourrai sans avoir la petite maison
Qui voit sa claire image au bord d'une eau courante,
Sous l'abri de la haute et large feuillaison
D'un vieux saule trempant son pied dans la Charente.

Et voici que j'arrive à l'arrière-saison,
Assez pauvre d'argent sans misère apparente ;
Mettant parfois d'accord la rime et la raison,
Sans jamais acquérir un seul titre de rente.

Le soleil des heureux pour moi n'aura pas lui.
Dans un ciel morne et froid l'automne s'est enfui —
Quand sur le drap funèbre on éteindra mon cierge,

On dira : « L'homme errant qu'on enterre aujourd'hui.
S'endormait chaque soir dans la maison d'autrui. —
De notre monde il part comme on sort d'une auberge. »

(Chansons des Nids et des Berceaux.
Vains regrets.)

On dira surtout : Cet homme errant fut vraiment de la tribu des poètes. Il quitte l'hôtellerie, mais, pour paiement de son écot, il a laissé derrière lui, mieux que des louis d'or... quelques vers impérissables, chantante monnaie d'élite et frappée au bon coin.

LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE

JEAN RICHEPIN [1]

Touranien et Normalien : telle sera la double face de ce médaillon, car, pareil à Janus, Jean Richepin a comme un double visage, l'un tourné vers la barbarie, l'autre vers la rhétorique. Par tempérament — et aussi par attitude — il est paria révolté, indompté ; par éducation, il est classique, discipliné, respectueux du génie de la langue et des lois de la versification. Dans l'atelier ou la forge de son cerveau, travaillent en même temps deux artisans qui se ressemblent peu en apparence, mais qui, loin de se faire la guerre, font entre eux bon ménage, à eux deux bonne besogne, et dont le travail, équilibré et fondu, constitue une des plus solides et des plus éclatantes — je ne dis

---

(1) Principales œuvres poétiques : Chez Charpentier :

Poèmes : *La Chanson des Gueux ; Les Caresses ; Les Blasphèmes La Mer.*

Drames et comédies : *Le Flibustier ; Par le Glaive ; La Martyre ; Vers la Joie ; Le Chemineau ; Les Truands.*

pas une des plus nobles — productions poétiques de ce dernier quart de siècle.

C'est en 1876 que fut publié son premier volume de vers ; et si jamais la source annonça le fleuve, si jamais un premier jet de fruits révéla l'avenir de l'arbre entier, et si un premier orchestre donna le ton, le motif de toutes les fanfares futures, c'est bien cette célèbre *Chanson des Gueux*. Là sont déjà en relief toutes les qualités et aussi tous les défauts de l'auteur, en germe tous ses thèmes favoris et presque toutes ses compositions poétiques et dramatiques. D'autres poètes plus souples se rajeunissent et se transforment : lui, à la fois plus rigide et plus puissant, se développe et s'amplifie dans le même sens. Son voyage, son pèlerinage au pays des bohémiens, il le refait une dizaine de fois, ou dans ses poèmes, ou dans ses romans, ou sur les planches du théâtre. Ici, les gueux de Paris ; là, les gueux des champs ; ailleurs, les gueux de la mer ; mais toujours les gueux. Il les visite tantôt dans les fermes et au bord des grandes routes, et c'est le *Chemineau* ; tantôt sur les flots et les grèves, et c'est la *Mer*, c'est le *Flibustier*; tantôt près des ribaudes du passé, et c'est *les Truands*, tantôt enfin près des bergères, et c'est *Vers la joie*, Partout Jean Richepin nous révèle son goût, son rêve, sa nostalgie de la vie aventureuse et indépendante. *Malo periculosam liber-*

tatem, s'écrie-t-il. Liberté de la sensation, et voici les *Caresses*; liberté de la négation, de la rébellion et voici les *Blasphèmes*.

La *Chanson des Gueux* était donc le canevas dont toutes les œuvres postérieures ne furent que la broderie. Le cadre changea, mais la trame restait la même. Le tisserand ou chanteur se déplaça, passant des faubouriens aux terriens, et des terriens aux marins, mais toujours et partout il portait sa même tapisserie ou sa même boîte à musique. Et devant la foule des Aryas, aux yeux étonnés et parfois scandalisés, se déroulait l'idéal du Touranien.

Et c'était en effet et d'abord un idéal de scandale et de défi. Jean Richepin appartient à cette génération qui admirait beaucoup, et non sans puérilité, les railleries de Mürger contre le bourgeois et les indignations de Flaubert contre le *philistin*. Bien qu'il se défende dans la préface de la *Chanson des Gueux* de vouloir reprendre la vieille théorie de l'Art pour l'Art, il est toutefois pour l'Art insolent, indifférent à toute morale. La morale se vengea en biffant quelques chansons, et en infligeant trente jours de prison au chansonnier. Celui-ci fit sa prison, et refit d'autres chansons, contre la même morale bourgeoise et toujours sur le même air de révolte. La rébellion même tournait au sacrilège; après avoir chanté

la bohème, l'auteur déifiait le blasphème. Ayant fustigé la société, il fustigeait la divinité... tous les dieux, depuis Jéhovah jusqu'à Jupiter, depuis Bouddha jusqu'à Jésus, depuis le septentrional Odin jusqu'au méridional Apis. Et c'était sans doute avec conviction, mais surtout, semble-t-il, avec bravade. Dans les *Blasphèmes*, peu de philosophie, mais quels beaux gestes ! C'est que M. Richepin est, sinon un grand poète, du moins un grand athlète. Très beau lui-même physiquement, il prête volontiers à certains de ses personnages ses avantages plastiques, et, Narcisse d'un nouveau genre, aime à se contempler dans ses propres créations. Dans la *Martyre*, tandis que Paul Mounet, tenant le rôle du gladiateur Labro, faisait saillir ses larges épaules, et jouer ses muscles puissants, je me disais : « Ah ! que le voilà bien, notre Richepin ! Sur les tréteaux de la littérature, lui aussi il se carre comme un lutteur, se dresse comme un gladiateur ! » Dans cette pièce chrétienne, sa ménagerie de fauves a surpris un peu, mais peu, car on s'est dit : « Ce sont encore des gueux ». Et puis: cet indompté est un dompteur. Il y a en lui du Pezon et du Bidel. Jean Richepin est le belluaire de la poésie contemporaine.

Mais, c'est là une attitude qui dénote plus de brutalité que de puissance réelle, plus d'affectation que de sincère inspiration. Heureusement,

dans l'idéal de M. Richepin, il y a autre chose. A côté de la menace, il y a de l'amour. Il aime ses gueux, ses lamentables héros. En cela du moins, il est sincère. Ses poèmes sont *contre* les bourgeois sans doute, mais aussi et d'abord *pour* les truands « Je les aime... parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai, sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie. » (Préface de la *Chanson des Gueux*.)

Et de tout cela, en effet, rougeoie et flamboie, se dore ou s'attendrit tour à tour la poésie de Jean Richepin. Près des peintures virulentes se rencontrent des poèmes d'une franche rusticité et d'une saine émotion. Il trouve des vers simples et doux quand il parle des miséreux et des souffreteux. Parfois les hercules ont des caresses exquises. Et parfois les blasphémateurs gardent un coin d'âme très naïf et très honnête. Quelles sont les pièces les mieux réussies de Richepin ? Le *Flibustier* qui est fort moral, et le *Chemineau* qui est fort touchant. Et voici que dans la *Martyre* il exaltait Christ après l'avoir insulté dans les *Blasphèmes*.

— Alors, il se contredit ?— Tout de même un peu, mais pas beaucoup ; car dans les *Blasphèmes*, il voyait le Dieu, et c'est le Dieu qu'il traque ; et dans sa *Martyre*, il voit le miséricordieux, et c'est le miséricordieux qu'il bénit.

A tous les indigents, Christ a promis sa trêve.
D'autres manquent de pain : ceux-ci manquent de rêve.
Plus délaissé qu'un gueux sur le bord d'un chemin,
Il nous tendait le cœur comme un gueux tend la main.

Le Christ est venu pour tous les gueux. Donc, Richepin en finissant par l'accueillir se continue encore plus qu'il ne se contredit. Et dans la *Martyre*, œuvre d'ailleurs très imparfaite, lui pourtant se parfait et s'achève, puisqu'il y mit si peu de foi et tant de rhétorique, et puisque les trois principaux personnages de la pièce, le géant Labro, l'accusateur Aruns et l'apôtre Johannès, traduisent manifestement les divers côtés de son idéal, Labro, le côté parade, Aruns, le côté-invective, et Johannès, le côté-sympathie.

Et d'autre part, tous les trois, comme d'ailleurs à peu près tous les personnages de Richepin, et Richepin lui-même, parlent éloquemment, poétiquement. Ici, dans une œuvre où il fallait plus de croyance que de violence et plus de suavité que de virtuosité, l'auteur et ses héros clament souvent à

faux et à froid, mais ils clament superbement. Ah ! la tirade sonore et brillante, musicale de mots et fleurie d'images, c'est le triomphe de Richepin. Nul, depuis Victor Hugo, ne sait la manier avec autant de brio et de maîtrise. Dans tous ses livres et à toute page, elle éclate véhémente et vibrante, tantôt contre le monde, si c'est dans la *Martyre*, et tantôt contre le ciel, si c'est dans les *Blasphèmes*. La cible varie, mais c'est le même archer, lançant ses traits de la même main forte et sûre. Telle cette apostrophe jetée à la face du Crucifié, qu'il devait un jour célébrer et auréoler :

Oui, oui, je te le dis, moi qui ne suis qu'un homme,
De quelque nom sacré que l'avenir te nomme,
Et quand même ce nom en cantiques fervents
Aurait pour le chanter l'orgue des quatre vents,
Oui, oui, je te le dis, et je te le répète,
Comme un coup de sifflet s'entend dans la tempête
Et domine à lui seul les flots en hourvari,
Dans ton triomphe tu n'entendras que mon cri ;
Et malgré le troupeau des blondes Madeleines,
T'enveloppant de leurs cheveux, de leurs haleines,
Tu sentiras perler à ton front pâlissant,
Les horribles rubis de la sueur de sang.

(Les Blasphèmes. *Au Christ Futur.)*

Oui, oui, tous les personnages de Richepin ont un langage opulent, et souvent aussi un langage approprié à leur milieu, à leur métier. La poésie de



ses flibustiers a le souffle du large : les paysanneries de ses gars ont la saveur du terroir; et les ballades de ses gueux ont la verdeur populacière. Ce n'est pas seulement l'argot qu'il prête à ces derniers — en cela du reste il fut bientôt dépassé par Aristide Bruant et d'autres, mais non surpassé — c'est la passion, c'est la vie, c'est tour à tour l'ironie et la gauloiserie, l'amertume ou la truculence. Le vocabulaire de Richepin est, je crois, le plus riche dont se soit servi un poète français. Il est tour à tour d'un réalisme sans vergogne ou d'un éclat sans égal, tantôt ramassé dans la rue et tantôt décroché dans les étoiles.

Et cette langue riche est aussi une langue précise puisée aux meilleures sources et chez les grands maîtres. C'est ici que le Normalien vient heureusement surveiller et compléter le Touranien et à la robustesse ajouter de la justesse. Au poète obéit le rythme; à l'écrivain, le verbe. Ce « dompteur » est surtout un dompteur de mots. Si Richepin a souvent des tirades empanachées qui rappellent Victor Hugo, il a plus d'une fois aussi des dialogues sobres et concis qui ont l'air d'être du Corneille, et des tableaux naturels et savoureux qui font songer à du Théocrite ou à du La Fontaine.

Il cultive aussi toutes les fleurs de la rhétorique : l'amplification, l'énumération, la répétition, la symétrie, l'antithèse, l'hyperbole ; et, même

lorsqu'il exalte la sauvagerie touranienne, il est encore fidèle à l'art arien.

Avant les Aryas, laboureurs de la terre
Qui la firent germer sous leurs lourdes sueurs,
Et qui mirent des dieux dans le ciel solitaire,
Vivaient les Touraniens nomades et tueurs.

Ils allaient, pillant tout, le temps comme l'espace,
Sans regretter hier, sans penser à demain,
N'estimant rien de bon que le moment qui passe,
Et dont on peut jouir quand on l'a dans la main.

Ils allaient, éternels coureurs toujours en fuite,
Insoucieux des morts, ne sachant pas les Dieux,
Et massacraient gaiement pour les manger ensuite,
Leurs enfants mal venus et leurs parents trop vieux...

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin ni Gaulois.
J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

(LES BLASPHÈMES. *La Chanson du Sang*).

« Ni Latin ni Gaulois, » ce qui ne l'empêche pas d'aimer et d'avoir le parler éloquent des premiers, et le parler ingénieux des seconds. Heureuse contradiction, puisqu'il répand ainsi sur une draperie toute romantique des beautés toutes classiques.

Mais à cette poésie, qui a presque tous les dons

de la forme et du fond, devait manquer le don suprême qui est la hauteur d'inspiration, la beauté philosophique ou morale. La nature et l'éducation, les fées et les écoles ont tout prodigué à Jean Richepin, tout, sauf de l'âme.

CH. GRANDMOUGIN [1]

Le bon ouvrier, Charles Grandmougin, vient de publier un nouveau livre de vers, les *Visions chrétiennes*, son quinzième ou vingtième volume, car la liste est déjà longue de ses publications poétiques. Je l'ai transcrite ci-dessous, mais de façon incomplète. Je n'ai cité que ses œuvres principales, celles qui marquent le mieux la diversité de son travail, le progrès de sa manière.

Grandmougin, en effet — et c'est là un de ses traits les plus caractéristiques — est toujours en travail, et en progrès. Tandis que de nombreux esthètes demandent la notoriété à d'emphatiques articles de revue ou à quelques minces plaquettes

(1) Œuvres poétiques : Chez Chamuel : *Les Heures Divines.* -- Chez Rouam : *Les Siestes ; Poésies Nouvelles ; Les Chansons du Village ; Poèmes d'Amour ; De la Terre aux Etoiles ; Visions chrétiennes.* — Drames en vers : *Orphée : L'Enfant Jésus ; Le Christ ; L'Empereur.*

de vers amorphes, lui ne veut la tenir que de son labeur soutenu, persévérant, obstiné. N'est-il pas le fils de la robuste et virile Franche-Comté? Et comme les laboureurs de son pays, songeant à l'épi doré, couchent avec sérénité le sillon le long du sillon, lui, espérant le rayon de gloire, range avec calme et fécondité le poème à côté du poème. Or, la fécondité, quoi qu'on en puisse dire, reste un signe de vocation, un criterium de talent. Ceux qui n'ont que du *génie*, les grands hommes de cénacle, se contentent de fabriquer des poétiques pour annoncer leurs vers toujours futurs; promettant moins et tenant davantage, Grandmougin compose en silence de beaux vers sonores.

En silence, et en progrès, ai-je dit. C'est qu'en effet les premiers vers de ce poète n'étaient pas sans prosaïsmes. Ils s'avançaient déjà en cadence, mais plus d'une fois sur des chevilles. Pour entrer dans la mesure du vers, l'idée était torturée, ou la langue violentée. Ainsi, dans les *Siestes*, œuvre de début, datée de 1874, je lis des vers comme ceux-ci :

A UNE PASSANTE

C'était au Luxembourg; vous y passiez, madame,
Portant élégamment une *mise* d'été;
Autour de vous flottait un frais parfum de femme.
Les marronniers versaient l'ombre avec *majesté*.

Vos épaules étaient d'une blancheur d'albâtre ;
Une dentelle fine et noire les voilait,
Une *chaude sueur* sur vos tempes perlait.
De près, j'aurais pu voir votre petit cœur battre.

Ce sont là des vers puérils et gauches, remplis d'impropriétés et de fautes de goût, que l'auteur lui-même serait aujourd'hui le premier à signaler. Et quand je mets en italique dans ces deux quatrains les mots ou les vers entiers qui me paraissent défectueux ou disgracieux, je ne pense pas qu'il trouve mon soulignement indiscret.

A ces strophes de novice, comparez ces strophes prises dans les *Visions chrétiennes*, et faites sur ces autres passants, Joseph et Marie cheminant vers l'Egypte, au milieu du désert :

Silencieux et doux, ils marchèrent des heures
Dans le roux crépuscule et sous les astres clairs,
Rêvant obscurément à des choses meilleures,
Hantés par un désir d'eau vive et de prés verts !

ou sur les fantômes des Mages et des Bergers suivant comme jadis la route de Bethléem :

Meghiel reprit alors : « Marchons comme autrefois
» Dans le bleu de la nuit, vers la grotte sacrée,
» Où, souriant à tous, la Vierge vénérée
» Nous bénit gravement d'une si douce voix ! »

Et les six compagnons gravirent, formes vagues,
Le sentier montueux qu'ils avaient retrouvé ;

Sur les Mages tremblaient, comme un éclat rêvé,
Les rubis et les ors des mitres et des bagues.

Sombres, couverts de peaux, les bergers moins distincts
Allaient, simples et lents, comme en la nuit sublime
Où l'étoile annonçant Jésus dorait la cime
Des monts, appel de flamme aux voyageurs lointains.

Ce sont là des vers dont la précision égale la plénitude, et beaux de couleur autant que de sonorité. Grandmougin a voulu avoir du talent, et il en a eu.

Et son talent a voulu être multiple, et il l'a été. Trop peut-être ; ce qu'on gagne en variété, on le perd souvent, dit-on, en profondeur ou en perfection. Et ce dire, dans l'œuvre versifiée — et diversifiée — de Grandmougin, trouve, je le crains, une application.

Il a fait des drames, des élégies, des chansons, des poèmes descriptifs, rustiques et même philosophiques. Et je le dis tout de suite : en tant que philosophe, Grandmougin ne me semble point de premier ordre. Certes, je ne le blâme point d'être resté soucieux en face du firmament étoilé, en face de l'Infini, en face de la tombe et de l'au-delà de la tombe. C'est là une noble inquiétude, et qui prouve déjà en faveur d'un poète. Mais quelle solution propose-t-il au problème éternel ? Dans sa métaphysique, je trouve du vague et des contradictions. Les

premiers vers que j'ai entendus de lui — et dits par lui à la salle des Capucines — c'était un monologue de Caïn, et c'était, semble-t-il, une profession de blasphémateur ; au contraire, les derniers que je viens de lire dans les *Visions chrétiennes* semblent une profession de croyant. Y a-t-il eu conversion ? ou, de part et d'autre, y a-t-il virtuosité, une foi d'artiste, simplement? Je me le demande, et cette incertitude nuit à l'impression produite par l'une et l'autre œuvre. Et parfois, même, la contradiction n'est pas seulement entre deux poèmes écrits à des dates différentes — ce qui après tout pourrait sinon l'expliquer nettement, du moins l'excuser — mais entre deux strophes de la même pièce, ou même deux hémistiches du même vers. Ainsi, dans une poésie intitulée: « La Sagesse parle au poète », et que j'ai lue avec empressement, pour me renseigner sur le vrai idéal de Grandmougin, je trouve ces vers :

Mais n'est-ce point alors une chose divine
Que d'aimer l'Art pour l'Art et le Bien pour le Bien ?...

Va ! deviens à ton tour une source de vie :
Sois à toi seul ton univers !

La formule de « l'Art pour l'Art » me paraissait jusqu'ici assez différente de cette autre formule : « Le Bien pour le Bien », et comment les prendre

à la fois pour devises ? Et si l'on est le servant et le propagateur du « Bien », comment se rallier à cette autre devise qui est toute d'orgueil et d'égoïsme : « Sois à toi seul ton univers » ? Je n'en sais rien, ni peut-être Grandmougin lui-même. J'ai grand peur que dans ses méditations philosophiques et religieuses il ne confonde des expressions et des idées différentes. Un de ses volumes est intitulé : *De la Terre aux Etoiles* : mais ce titre, je proposerais timidement, de le transformer ainsi *De la Terre aux nuages*.

Mais si dans le monde des « étoiles » Grandmougin trop souvent trébuche, sur la « terre » il marche avec sûreté, ayant bon pied et bon œil. Autant il semble inégal à son sujet dans la poésie philosophique qui n'est pas son affaire, autant il remplit sa tâche et réalise son idéal dans la poésie familière, rustique, descriptive, qui est son domaine, j'allais dire son fief, tellement il y est passé maître. Tous les vrais poètes ont un côté d'instinct et de génie, une veine originale, et sans doute originelle, due à leurs ascendants, à leur berceau, à leur éducation première, à leur horizon natal. Chez les uns, c'est la rêverie ; chez d'autres, c'est la philosophie; chez d'autres encore, c'est la tendresse : or, chez Grandmougin, c'est le pittoresque.

Le pittoresque est partout dans son œuvre ; —

dans ses drames qui ont sans doute le tort de paraphraser ou l'Evangile ou l'Histoire et de ne pas ramasser l'action autour d'une idée centrale, d'un fait capital et générateur, mais qui ont le mérite d'être plastiques, scéniques, d'être fertiles en situations intéressantes, en tableaux ingénieux ou émouvants. (V. par exemple, dans l'*Enfant Jésus* la scène finale inspirée du célèbre tableau d'Olivier Merson : *La Fuite en Egypte*) ; — dans ses poèmes élégiaques ou patriotiques, dont quelques-uns mêmes eurent aussi pour point de départ une œuvre d'art admirée au Salon ; telle, cette apostrophe aimante et éloquente à la Franche-Comté, écrite d'après un tableau de Marcel Ordinaire.

Pays de la verdure intense et des eaux vives,
Du vieil esprit gaulois et des joyeux convives,
Province où mon premier amour fut abrité,
Sol d'où montent aux cieux des rocs aux belles lignes,
Où poussent les sapins, où mûrissent les vignes,
Je t'aime, ô ma Franche-Comté !

— enfin et surtout dans ses romances populaires, populaires d'inspiration et même de style, dans ce livre — le plus réussi de ses ouvrages — intitulé les *Chansons du village*, où à chaque page l'on respire la saveur d'un sol fécond et généreux, où l'on retrouve la verdeur d'une race allègre et forte, où l'on entend tour à tour, et cha-

cun dans sa langue et son argot, le faucheur, le bûcheron, le berger, le braconnier, le tonnelier, les magnins, les petits maraudeurs, les conscrits, tout ce monde de travailleurs ou de gueux qui habite ou traverse le village, et qui aime la vie tout en sachant très bien qu'il va à la mort.

Car tout ce qui vient au monde
Brille un instant et périt!
— Lantirli!
Pendant qu'on chante à la ronde,
Chacun par l'autre est mangé
— Lantirli dondé!

C'est la loi mystérieuse. J'ai dit que Grandmougin n'en donnait pas l'explication ; mais il la connaît, et devant elle il s'incline et fait incliner ses simples, avec gaieté et vaillance. Et c'est ainsi qu'il redevient philosophe et un vrai, là précisément où il ne songe pas à l'être.

Et c'est pourquoi, ses *Chansons du village*, merveille de bonne humeur et de saine et franche poésie, seraient sur les lèvres de tous nos chanteurs ou diseurs publics, si tous les cafés-concerts de France n'étaient pas, comme on sait, le royaume de l'obscénité et de l'idiotie.

Donc, Grandmougin, et je l'en félicite, est un simple, un vrai simple. Il l'est au point de détester et de dénigrer la science. Il se figure qu'elle a tué

la poésie ; il estime que le meilleur état poétique, c'est l'état de nature et de rusticité ; il ne manque pas une occasion de maudire les cités, les usines, les machines :

On massacre les bois, on rase les ruines,
L'air s'obscurcit du souffle empesté des machines,
Et du monde futur, ô campagnes divines,
Nos rêves les plus purs seront un jour exclus !
L'invincible bêtise aura rongé la terre,
L'univers dénudé restera sans mystère :
Alors, inspirateur du songeur solitaire,
Moulin, petit moulin, tu ne tourneras plus.

(Les Heures Divines. *Le Moulin.)*

Les vers sont jolis, sincères. Mais ce n'est pas trancher la question. La civilisation ne supprime pas la poésie, elle la déplace. Les chemins de fer, en dépit de l'opinion répandue, me semblent plus poétiques que les diligences, puisqu'ils emportent avec eux plus d'existences humaines. Ils peuvent enlaidir un coin de nature, mais, en précipitant la vie, en faisant se heurter les hommes, les âmes, les passions, ils élargissent et enrichissent l'horizon poétique. A vrai dire, l'inspiration vient non des choses, non du dehors, mais du dedans. On l'a dit depuis longtemps : « Un paysage, c'est un état d'âme ! » Et, malgré notre âge de prose, Charles Grandmougin saura toujours découvrir,

sous la fumée des cheminées et des civilisations, la candide ou splendide nature.

L'amour et la révélation de la nature, voilà en effet ce qui emplit son œuvre et la caractérise. Il peut au théâtre faire des excursions dans les légendes grandioses ou sacrées, il peut faire revivre ces figures historiques ou mystiques : Napoléon, Orphée, Jésus ; mais toujours il revient de préférence à sa grande et pacifique amie, la nature. Après l'avoir décrite avec verve dans les CHANSONS DU VILLAGE, il la bénit pour ainsi dire dans les HEURES DIVINES, son autre belle œuvre.

Les « heures divines », ce sont les heures non de combat, non d'ambition, non de succès, mais de calme et de rêverie ; ce sont les heures où l'on retourne au pays natal, à la Franche-Comté tant aimée et tant belle, les heures qu'on passe à regarder la source, à voir tomber la pluie, à écouter l'eau qui coule ou le vent qui passe, à respirer l'odeur des foins coupés.

Pénétrante senteur, tu nous verses des rêves,
Tu glisses dans nos sens et conseilles l'amour...
Un seul parfum se fait de mille âmes des plantes,
La faux tranche leur vie et ternit leurs couleurs,
Mais leurs exhalaisons suprêmes sont troublantes
Et notre enivrement naît de la mort des fleurs.

(LES HEURES DIVINES. *Les Foins Coupés.*)

Le poète est parfois enivré par la nature, mais il en est le plus souvent apaisé.. Ecoutez :

D'harmonieux oiseaux, blottis dans les ramées
Où, dès le jour tombé, s'abrite leur sommeil,
Troublent, de leurs longs cris, les campagnes calmées
Et jettent un adieu plein d'amour au soleil.

Mais quand l'astre s'éteint, leur gazouillis immense
S'arrête tout à coup, mystérieusement.
Et la plaine plus vague, où la fraîcheur commence,
S'allonge au loin, sereine en son recueillement.

Le rêveur, tout heureux, au bord de la rivière
S'arrête, et la beauté du soir silencieux
Enveloppe son cœur d'un souffle de prière
Qui de la paix des champs monte à la paix des cieux.

(LES HEURES DIVINES. *Le Soir.*)

Peintre médiocre de l'âme, remarquable peintre de la nature : tel est Charles Grandmougin.

JEAN AICARD[1]

De portraicturer Aicard, je n'attendais qu'une occasion. Elle m'est fournie par son OTHELLO joué à la Comédie-Française. Cette adaptation du chef-d'œuvre shakspearien n'est peut-être pas un chef-d'œuvre. On a dit que cette traduction trop terre à terre, et plus littérale que littéraire manquait de poésie. Et pourtant, le traducteur est un poète, plus encore, un poète idéaliste.

Eh quoi ? tous les poètes ne seraient donc pas des idéalistes ? Tous devraient l'être, en effet; mais tous — c'est peut-être qu'ils sont versificateurs plutôt que poètes — ne le sont pas. Pour le plus grand nombre d'entre eux, la poésie reste encore ou un jeu ou un métier. Les uns sont des jon-

(1) Principales œuvres poétiques: *Poèmes de Provence* ; *Miette et Noré*. Charpentier, éditeur.— *Le Livre d'heures de l'Amour*, Lemerre, éditeur. — *Le Dieu dans l'homme*. Ollendorff, éditeur. — *La Chanson de l'Enfant* ; *Jésus*. Flammarion, éditeur.

gleurs, et les autres des menuisiers. Ils se penchent artistement ou mécaniquement sur leurs vers, comme sur un bibelot ou sur un établi. Ils font avec dextérité ou régularité un travail qui a l'air poétique, mais n'en a que l'air. Ce sont des amateurs ou des artisans, mais non des inspirés. Quand ils naquirent, la Muse n'a point baisé leur front. Et leurs vers, qui sont parfois sans défaut, sont toujours sans idéal.

Eh bien, c'est juste le contraire qu'il faut constater d'abord en ceux de Jean Aicard. Quelques défaillances nuisent à leur perfection, mais leur essence, leur caractéristique, leur secrète et ardente parure, c'est d'être enveloppés et vêtus d'idéal. Sans doute, dans les premières œuvres d'Aicard, et même dans les dernières, on peut signaler des vers trop faciles ou trop mièvres. Ce chanteur a moins de sûreté dans la note que d'émotion dans la voix ; ce méridional a moins de virtuosité que d'enthousiasme ; ce fils de la Provence est une cigale plutôt qu'un rossignol.

Oui ! mais c'est une cigale qui chante éternellement, obstinément, opiniâtrément pour l'idéal, comme celles de son pays chantent pour le soleil.

C'est là sa profession, sa vocation, son obsession.

Laisse donc grimacer le rire et la débauche,
Un cœur dans l'Homme bat, sous sa mamelle gauche ;

Il lève haut les yeux vers l'azur sidéral ;
Il fait des biens réels, de son rêve idéal !

(LE DIEU DANS L'HOMME. *Pièce finale.*)

Ce qui intéresse, en effet, cette cigale, c'est moins son chant lui-même, que ce qu'elle chante, c'est moins son rêve, que la belle réalité toujours en puissance dans un beau rêve, c'est moins l'intonation des syllabes d'or que ce qu'il y a dedans de lumineux et de doux.

Garde de jouer à la rime,
Et d'oublier l'esprit sublime
Pour la lettre d'où naît la mort ;
Afin qu'on respecte le style,
Fais qu'à son heure il soit utile :
La parole est le pain du fort.

Chanter, c'est allumer ton âme,
Et l'élever haut, toute en flamme,
Glorieuse comme un soleil,
Pour que, de loin, battant des ailes,
Des âmes viennent, fraternelles,
Chercher la joie et le conseil !

(LE DIEU DANS L'HOMME. *La Poésie.*)

Cette « âme allumée » brilla et brûla d'abord sur la grève natale. Les POÈMES DE PROVENCE — si candides et çà et là si splendides — furent le premier hommage du poète à sa première patrie. Puis vint MIETTE ET NORÉ où la Provence revit, non plus seu-



lement dans ses paysages, mais dans ses enfants aux âmes énamourées. La première inspiration d'Aicard fut toute de naïveté et d'extase. C'était un troubadour qui sur les Alpines violettes rêvait au firmament bleu. Et de son jeune et limpide talent, on aurait pu dire volontiers ce qu'il disait du Rhône :

Et né dans la blancheur, il finit dans l'azur.

Cette « âme allumée » fut ensuite la veilleuse qui luit près des berceaux. Après avoir chanté son pays, le poète chanta son enfance et aussi celle des autres. Dans ce volume exquis la *Chanson de l'enfant*, comme plus tard dans ce roman délicieux l'*Ame d'un enfant*, il y a sans doute des souvenirs précis et personnels, mais surtout une sympathie tendre et universelle. L'*Art d'être grand-père* de Victor Hugo, et le *Livre d'un père* de Victor de Laprade sont fort beaux, mais d'une beauté trop intéressée, trop égoïste. Ce célibataire d'Aicard aime, au contraire, tous les enfants, précisément parce qu'il n'a pas à aimer les siens d'une affection particulière. Il les aime, non parce qu'ils sont les fils de sa chair, mais parce qu'ils sont les frères de son âme, ses frères en candeur, en rêverie, en poésie.

Ils savent, les petits, par-dessus toutes choses,
L'utilité des fleurs des champs;
Il leur faut des oiseaux, des papillons, des roses,
Il faut les bercer par des chants.

Cependant qu'aux cités chacun suit son envie,
Dans l'oubli des vrais biens de Dieu,
L'enfant cherche, étranger, ce qui dans cette vie
Lui rappelle son pays bleu.

Un murmure, un rayon, voilà ce qui le charme;
Une ombre, un cri le met en pleurs;
C'est lui la poésie.....

(LA CHANSON DE L'ENFANT. *C'est lui la poésie*)

Cette inspiration aimante et charmante devait bientôt gagner en noblesse et en maturité. Après l'azur de la Méditerranée et l'azur des yeux bleus, — sans parler des yeux noirs des brunes filles du soleil, des grands et doux yeux féminins dont il a dit le mystère et la profonde caresse dans le LIVRE D'HEURES DE L'AMOUR, — Jean Aicard fut tenté par d'autres attirances, plus généreuses et plus hautes. Des rêves tendres il passait aux rêves actifs. Il songeait non plus seulement à la maison, à l'école, mais à la cité et à l'humanité. N'avait-il pas d'ailleurs rencontré sur sa route un grand citoyen et un grand homme? Dans sa vie avait passé Lamartine. Son berceau même avait dû frissonner au souffle créateur de ce génie. N'était-il pas né en février 48,

le mois même où l'auteur des *Girondins* fondait sa république ? Aicard est un enfant de la Liberté. Et plus tard, transplanté au lycée de Mâcon, n'avait-il pas rendu visite, en son logis déserté, au Périclès frappé d'ostracisme, mais non encore découronné de son éloquence, au Platon dédaigné, mais toujours nimbé de poésie et de gloire?

O grand calomnié, blanc cygne au large vol...
Ta gloire renaîtra, poète involontaire !
Laisse encor quelque temps ton siècle s'égayer !...
Le doute n'a qu'un temps, la raison est fragile,
Il reviendra, poète, aux charmes d'Evangile,
Boire au flot transparent, d'amour et de douceur,
Qui sous ta verge d'or a jailli de ton cœur.

Et le « visiteur », d'abord, but le premier à cette source large et profonde. Et c'est pour cela peut-être que sa poésie future devait être, elle aussi, une onde abondante et jaillissante. Et d'avoir vu l'auréole persistante sur le front de Lamartine, il comprit mieux l'étincelle céleste qui habite le limon humain ; et d'avoir connu et salué en sa vieillesse le « dieu tombé », mais qui encore songeait et faisait songer aux cieux, il conçut plus naturellement, et réalisa plus pleinement l'idée de ce livre le *Dieu dans l'Homme*. On y trouve, je crois, trop de redondance verbeuse et imprécise, trop de substantifs abstraits, pompeux,

décoratifs et décorés de majuscules, mais aussi des envolées superbes, des élans magnifiques, une richesse, une effusion, une prodigalité vraiment lamartinienne.

Et voici qu'à travers l'œuvre de Jean Aicard apparaissait déjà une autre figure inspiratrice, la plus lumineuse et la plus sacrée des figures, celle de Jésus. Dès la CHANSON DE L'ENFANT (*La légende du chevrier*), et dans le DIEU DANS L'HOMME (le *Christ au tombeau*, le *Sang du Christ*),le doux ménestrel méditerranéen avait voulu soupirer un air de flûte autour de la Crèche, ou un air de cithare autour de la Croix. Mais il ne jugeait point suffisant d'avoir consacré un ou deux motifs au créateur de la musique d'amour et de charité : il lui réservait tout un octave, tout un clavier. De là toutes ces mélodies évangéliques, toutes ces poésies galiléennes qu'il groupa simplement sous ce nom de *Jésus*.

Le *Jésus* d'Aicard n'est pas loin d'être une œuvre admirable, bien qu'elle ait paru trop peu orthodoxe aux formalistes, trop peu folâtre aux boulevardiers, trop peu obscure aux symbolistes. Elle a eu contre elle tous les pharisiens et tous les snobs, et pour elle, seulement — car ils sont encore en infime minorité sur le globe — les vrais chrétiens et les vrais idéalistes. D'un bout à l'autre, en effet, elle est le développement ou prolongement



de cette parole du Maître : « Le temps va venir où vous n'adorerez plus sur la montagne ni dans Jérusalem : Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Pour que le boîteux marche et que l'aveugle voie,
Tu parlas de tendresse... et le sourd te comprit !
Et les infirmités tressaillirent de joie...
Voilà ton grand miracle; il est tout en esprit.

L'âme humaine, c'était Lazare. Elle était morte;
Tu vins pleurer sur elle. Oh ! comme tu l'aimais !
Et maintenant, toujours plus vivante et plus forte,
Les yeux sur ton amour, elle y marche à jamais.

(JÉSUS. *Il est éternel.*)

Mais parfois, sur la route, les ténèbres tombent; et la voyageuse alors est prise de peur, ne connaissant plus son chemin. Comme les pèlerins d'Emmaüs, elle ne sait plus au juste où est le Seigneur, c'est-à-dire où est la Vérité, et si elle a devant elle le Christ, ou seulement un spectre trompeur. Nous sommes à l'une de ces heures crépusculaires et redoutables. Et le poète pressent et traduit, mais aussi console et rassure notre angoisse dans les très beaux vers que voici :

Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant seule réalité.

Ta force heureuse rentre en notre âme plaintive,
Et même les tombeaux sont clairs de tes rayons...
Toi par qui nous aimons, toi par qui nous croyons,
Reste avec nous, Seigneur, parce que l'ombre arrive.

Seigneur, nous avons soif; Seigneur, nous avons faim;
Que notre âme expirante avec toi communie!
A la table où s'assied la Fatigue infinie,
Nous te reconnaîtrons quand tu rompras le pain.

Reste avec nous, Seigneur, pour l'étape dernière ;
De grâce, entre avec nous dans l'auberge des soirs...
Le Temple et ses flambeaux parfumés d'encensoirs
Sont moins doux que l'adieu de ta sourde lumière.

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense;
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence...
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons.

(JÉSUS. *Les Pèlerins d'Emmaüs.*)

Ainsi, la petite cigale vibrante, après avoir, sur les collines provençales, chanté un idéal félibréen, puis sur des coteaux élyséens, chanté un idéal lamartinien et libéral, haussait encore son vol et sa voix, et, sur le Golgotha, chantait le plus sublime initiateur et martyr de l'Idéal.



ÉD. HARAUCOURT (1)

Edmond Haraucourt débuta, voilà quelque vingt ans, dans un modeste journal poétique intitulé le *Parnasse*. Ce n'était pas le *Parnasse* de Mendès et de Lemerre, mais un autre, un cadet à la fois moins brillant et moins exclusif que l'aîné ; une sorte de diminutif hospitalier et charmant. Or, ce Parnassiculet ouvrait chaque mois un concours de vers, dont les juges étaient François Coppée, Henri de Bornier, Eugène Manuel, Aurélien Scholl, Alfred des Essarts, et en plus, naturellement, le rédacteur en chef du journal, ou plutôt *les* rédacteurs — car ils étaient deux — et ces deux se nommaient Germain Picard et Georges Berry qui depuis... mais alors la vie politique ne l'avait point encore pris à la vie littéraire. Le jeune

(1) Principales œuvres poétiques (chez Charpentier) : *L'Ame Nue Seul.* -- Drames en vers : *Héro et Léandre ; Shylock ; Don Juan ; La Passion.* — (Chez Lemerre) : *Les Ages ; L'Espoir du Monde,* 1 volume, édition elzévirienne.



poète qui était le premier du concours recevait une double distinction : il était nommé membre d'honneur du *Parnasse,* et son portrait paraissait en tête du journal. Et c'est ainsi, que le 15 février 1879, je pus faire connaissance avec le profil hautain et les tendres vers d'Edmond Haraucourt, qui ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, de rappeler ici son humble berceau poétique, qui fut celui de Jean Rameau, de Paul Harel, de Charles Fuster, d'Achille Paysant, et de quelques autres moins connus et qui ne sont qu'à demi sortis de la pénombre, mais se sont certainement réjouis des jeunes rayons de gloire qui ont très vite caressé le front de leur ancien camarade Haraucourt.

Si j'évoque ces souvenirs, c'est avant tout parce que les débuts d'Edmond Haraucourt au *Parnasse* sont pour le critique une vraie indication, et qu'ils peuvent déjà révéler tout son tempérament, annoncer toute sa vocation future. Très significative en effet la poésie suivante, publiée depuis en volume dans l'*Ame nue,* mais d'abord insérée au journal que je viens de citer :

— Je t'aime ; et les railleurs en *ont ri bien des fois.*
Mais comme *un arbre mort* suit le fleuve qui coule,
Je suivrai mon amour sans écouter leur voix...

Si tu m'aimes un peu, que m'importe la foule?...

— Je t'aime ; on nous sépare et j'*en ai bien pleuré.*

Mais je sais que ma peine est aussi ta souffrance,
Et tous deux *nous comptons l'heure où je te verrai...*

Si tu m'aimes toujours, que m'importe l'absence ?...

— Je t'aime ; et mon amour a su beaucoup souffrir ;
Puis un autre viendra, vous me serez ravie ;
Mais j'en souffrirai tant que j'espère en mourir...

Si vous ne m'aimez plus, que m'importe la vie ?...

— Je t'aime ; et quand j'irai, près de ceux qui sont morts,
M'endormir dans la nuit sans fin où tout retombe,
Qu'on jette où l'on voudra les restes de mon corps !...

Si tu n'y pleures pas, que m'importe la tombe ?...

Ces vers décèlent encore un novice — surtout au début où j'ai souligné les à peu près d'expression et de comparaison, mais déjà signalent une personnalité poétique. Et comment le novice est devenu un artiste, il suffit de s'en rendre compte en lisant dans l'*Ame nue* les deux premières strophes ainsi transformées :

— Je t'aime ; et l'on a ri d'entendre nos sanglots :
Mais ainsi qu'un lotus descend sur l'eau qui coule,
Je suivrai mon destin, le cœur et les yeux clos.

Si tu m'aimes un peu, que m'importe la foule ?

— Je t'aime ; et j'ai perdu ton sourire et ta voix :
Mais comme des parfums vers un Dieu qu'on encense,
J'élève mes regards aux astres que tu vois.

Si tu m'aimes toujours, que m'importe l'absence ?

On voit que les formes impersonnelles ont été remplacées par des images neuves, rares, peut-être trop rares, et ce goût de la rareté tournera parfois chez Haraucourt à la prétention, et fera regretter à travers toutes ses poésies je ne sais quelle simplicité franche et communicative.

Mais, en excluant certaines notes banales, le poète gardait le motif intact, car cette printanière et déjà douloureuse romance de son cœur, c'est un air qu'il reprendra constamment, et dont toutes ses poésies futures devaient donner d'éternelles et chantantes variantes. Quels sentiments sont embryonnaires dans cette première mélodie ? l'amour, le dédain, la solitude,la désespérance. Or, tout Haraucourt est là : de sa lyre, ce sont les quatre cordes.

L'amour ? Toujours ce poète l'a pris au sérieux, et même au tragique. Parmi nos poètes passionnés ou passionnels, il est au premier rang. Souvent la femme est dans ses chants, et toujours elle est à son horizon. Dans l'envoi-dédicace de *Seul*, n'écrit-il pas ? « Que ferait-on de grand si les femmes devaient n'en rien savoir, et si l'amour possible n'était point la récompense que l'on trouve au bout de la tâche ?.., En tout, partout, obscurément et sourdement travaille, chez la femme la pensée de l'homme, chez l'homme la pensée de la femme. » Le mystère et le tourmemt du sexe habitent le cer-

veau du poète qui a chanté la légende de *Héro et Léandre* et que devait aussi tenter tôt ou tard — c'était fatal — la légende de *Don Juan*. J'ai dit « le cerveau », plutôt que le cœur. C'est qu'en effet l'amour dans les poésies d'Haraucourt est tour à tour cérébral ou sensuel, plutôt que tendre et suave. Il est moins un échange et une harmonie qu'un désir, un instinct, une brûlante adoration et parfois une brutale possession. Ah! qu'elle ressemble peu à l'inspiration grave et discrète d'un Vigny, — de ce Vigny que l'auteur de l'Ame Nue chérit pourtant d'un culte particulier et qu'il salue en de très beaux vers, — la profession de foi suivante :

En mémoire de nous, je te donne ce livre
Où mon rut exalté se dresse, triomphant.
Ceux qui passeront là pourront m'entendre vivre.
J'ai tiré les rideaux de mon lit, grands ouverts :
Je n'ai honte de rien et je crie à plein vers
Quand l'amour bienfaisant descend sur ma torture.

Le monde en rugira : nous méprisons le monde !

Le mépris : autre caractéristique, second trait de cette altière et franche physionomie. Il est un des chantres de l'orgueil. L'orgueil, il l'a reconnu et célébré sur le front de ces passants et de ces maîtres: Don Juan, Alfred de Vigny, Leconte de Lisle, Barbey d'Aurevilly. A ce dernier il dédie un



hymne dont voici la première et la dernière strophe :

Orgueil ! cuirasse d'or, casque d'airain poli ;
Armure surhumaine à la taille de l'homme ;
Heaume fait de dédains, de pardons et d'oubli !
Flamme qui luis dans l'œil des fiers, dès qu'on les nomme !

Bénis sois-tu, péché plus beau que la vertu,
Toi qui venges les Forts de la force du nombre :
Géant maudit des nains, Orgueil, bénis sois-tu,
Toi qui pleus des soleils sur l'envie et sur l'ombre !

Et ces beaux vers prouvent assez qu'Edmond Haraucourt n'est pas un chrétien d'âme, pas plus d'ailleurs que ce Jules Barbey d'Aurevilly, qui se proclamait sincère catholique, et même champion du catholicisme, et allait par le monde, et même à la table sainte « le poing sur la hanche ». Attitude superbe; mais triste, triste duperie, et tellement en désaccord avec la fraternelle sympathie des enfants du Christ ! Haraucourt, du moins, ne prend pas un masque dévot; il comprend fort bien qu'on ne peut pas associer dans la maison de Jésus la piété avec l'orgueil ; et bien qu'il ait écrit la *Passion*, c'est un temple païen et stoïcien qu'il habite ou rêve d'habiter, et ce temple est surtout une citadelle.

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle,
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul...

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même !
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu.

L'isolement, la solitude, voilà bien la troisième « corde » signalée. Par cela même qu'il a l'orgueil, Haraucourt est seul, et il a écrit tout un livre intitulé *Seul*. Seul, il l'est en face de la femme : n'avons-nous pas dit qu'il ignorait l'amour-harmonie ? il l'est en face de la société dont il cingle les fausses vertus, les fausses justices, les faux cultes (voir dans l'*Ame Nue* les pièces éloquentes rangées sous cette rubrique les « Cultes ») ; il l'est en face de Dieu qui est pour lui non la Providence, mais la Loi, la Norme immuable et mécanique, l'harmonieuse mais impitoyable Anankè ; il l'est en face de la Nature :

J'ai crié vers la Terre : « Aïeule, ô bonne aïeule !
Déesse de nos dieux, toi la Rhée et l'Isis,
Toi qui fais refleurir les bluets dans l'éteule,
Et susurrer la source au fond des oasis ;

» Toi qui donnes aux nids le dais mouvant des feuilles,
Et qui verses ta sève aux arbres jaunissants ;
Qui nourris les oiseaux des graines que tu cueilles,
Et qui berces les mers entre tes seins puissants.

» Pitié, prends en pitié les martyrs que nous sommes;
Notre effort épuisé trébuche à chaque pas.
Aïeule, est-ce que tout souffre autant que les hommes ? »
— Mais la Terre m'a dit : « Je ne te connais pas. »

Méconnu et à jamais séparé de la Nature, du Créateur, de la Foule et de la Femme, le poète aboutit au terme obligatoire de son évolution, c'est-à-dire à la désespérance. Cette œuvre, qui manque de sympathie, et parce qu'elle en manque, est aussi veuve de foi et de tout rêve fortifiant. Il s'en dégage une impression morne et désabusée. Cette « âme nue » est aussi une âme dénudée. Sa poésie ressemble à quelque sierra espagnole aux teintes chaudes et au sol desséché. Seule y pousse la sombre et méprisante tige de la désillusion. Et encore une fois, après cela, faut-il s'étonner qu'il ait été séduit par cette figure du grand désabusé, par Don Juan, et qu'il lui prête ces vers, dans la scène entre Elvire et lui?

La folle ! Elle se plaint de ce qui la relève !
Tu ne comprends donc pas que l'amour, c'est du rêve...
Tu ne comprends donc pas que la peine est féconde,
Et que je donnerais tous les baisers du monde
Pour pleurer d'un désir comme tu pleures là ?

Mais le désir, hélas ! ne visite plus l'âme de Don Juan, habitée désormais par le seul dégoût, et non par un dégoût exalté, oratoire et vibrant à la Musset, — de là l'apparente froideur de ce drame de *Juan de Manara* si beau en certaines parties — mais par une amère et philosophique résignation à la Vigny.

Et c'est ainsi qu'avec une admirable logique s'est développée la personnalité poétique et philosophique de Edmond Haraucourt. Mais les poètes ne seraient pas des poètes s'ils ne logeaient en eux quelques contradictions involontaires, finales... et si heureuses ! Après avoir douté ou blasphémé pendant trois actes, Don Juan s'agenouille au quatrième. Après avoir déclaré dans sa préface que l'amour est une « fonction », l'auteur de *Seul* a soupiré çà et là des vers de douceur, des vers d'âme absolument délicieux. — Le cœur a des mélodies que le cerveau ne connaît pas :

Quelque soir où l'amour fondra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits.

Exquise variation sur le vers célèbre :

Mes vrais vers ne seront pas lus.

Et voici dans l'*Ame nue* où tout devait s'étaler, « rideaux grands ouverts, » des vers discrets et peureux de la confidence :

Les vierges fleurs, ouvrant leurs minces corsets verts,
Se roulaient dans l'amour du soleil, nonchalantes.
Elles disaient : « Qui donc a parfumé tes vers ? »
Mais je n'ai pas voulu me confesser aux plantes.

La lune miroitait sur le crêpe des flots
Comme un collier d'argent sur un torse de veuve.



L'eau chantait : « Vers qui donc descendent tes san-
[glots? »
Mais je n'ai pas voulu répondre aux voix du fleuve.

Les astres clignotaient dans un brouillard subtil,
Pareils à des regards souriant sous les voiles ;
Leurs yeux interrogeaient : « De quels yeux rêve-t-il ?»
Mais je n'ai pas voulu te nommer aux étoiles.

Enfin l'auteur de la *Passion*, qui ne croyait pas en Dieu, s'incline devant le Fils de l'Homme, et peut-être aussi parce que Jésus est lui-même « seul », lui-même un paria, un exilé, une victime de la foule (ne pas oublier que dans Haraucourt il existe un sauveteur en puissance et que dans plus d'un reître se cache un chevalier), et c'est par là que sous la contradiction persiste la secrète harmonie.

Et c'est pourquoi, bien que ce poète ne soit pas véritablement un des miens — les miens sont les architectes de la cité spiritualiste, les croyants de la république d'équité et de fraternité — je salue en lui, non seulement son originale et fière inspiration, son art solide et nerveux, mais surtout ses intermittents frissons de tendresse et de pitié, fleurs douces et imprévues de son orgueilleuse et inhumaine tige.

MAURICE BOUCHOR [1]

Maurice Bouchor ! un beau nom harmonieux, qui est presque déja un signalement. N'évoque-t-il pas le son des syllabes d'or sur une bouche inspirée? Et puis Bouchor, c'est presque bouche d'or. Et tout de suite on croit voir une calme figure d'apôtre, avec une longue barbe d'un blond roux, avec des yeux francs et sympathiques, avec un sourire de bonté et de simplicité, avec un teint coloré plutôt qu'anémique, avec un air de vie et de santé plutôt que maladif et sombre. Et Bouchor est précisément cela Il ressemble, non à quelque moine du Moyen-Age à la figure émaciée et tra-

(1) Principales œuvres poétiques : *Les Chansons joyeuses ; l'Aurore ; Les Symboles*, Bibliothèque Charpentier. — *Les Symboles* (Nouvelle série) ; *les Trois Mystères* (Tobie ; Noël ; La Légende de sainte-Cécile); Chailley, éditeur. — *La Dévotion à Saint-André ; Les Mystères d'Eleusis ; Le Songe de Kheyam* ; Lecène et Oudin, éditeur.— *Les Chants populaires pour les Ecoles ; La Chanson de Roland*, traduite en vers ; Corneille : *Le Cid, Horace, Polyeucte*, Scènes choisies et préparées en vue des lectures populaires. Librairie Hachette.

gique, mais plutôt à quelque père de l'Eglise grecque, encore tout éclairé et pacifié par la sérénité et la beauté helléniques. Saint Grégoire de Naziance, ou précisément saint Jean Bouche-d'Or devait avoir une autre physionomie que Saint-Dominique ou saint Ignace de Loyola. C'est le même Christ que confessent ces deux groupes de saints, et ce n'est pourtant plus le même idéal qui les mène. Les deux Espagnols ont peur de la raison et de la liberté ; les deux Grecs concilient heureusement l'Evangile avec la Nature.

L'Evangile avec la Nature, n'est-ce point tout Bouchor ? Et, sans doute, il a trop le sentiment des distances pour vouloir que je force ma comparaison entre lui et Chrysostome ; mais, de même que l'apôtre très religieux de Constantinople voyait dans l'éloquence, non un art, mais une causerie pieuse et émue avec le peuple, l'apôtre très laïque d'aujourd'hui voit, dans la poésie, non une virtuosité, mais une communion avec l'âme populaire. A d'autres d'habiter les tours d'ivoire, — et quand je dis cela, je ne songe point au grand Vigny qui était fier, mais jamais ne fut indifférent ; — à d'autres de s'attarder aux « roseaux de la flûte, » ou de plaire et de se complaire aux bodinières du snobisme, et aux potinières de la mondanité et de la réclame, Maurice Bouchor fréquente surtout les préaux d'écoles, les réunions d'enfants et d'insti-

tuteurs, le peuple des villes et le peuple des villages. Les symbolistes semblent aimer l'obscurité pour l'obscurité : l'auteur des *Symboles* aima et traversa les mythologies, pour ce qu'elles contenaient de latente clarté et d'universelle morale.

« Je les aimai davantage pour leur bienfaisante action dans le passé. Je les envisageai surtout comme des morales ; et je bénis en elles les sources où avait bu l'humanité haletante, dans sa longue route vers la justice. » (Préface des SYMBOLES, première série.)

Ainsi, le frisson du beau, mais encore, mais surtout le frisson du bien, voilà ce que Maurice Bouchor demande à la poésie, et ce qu'on trouve, en effet, dans son œuvre. Comme d'autres sont avant tout des poètes lyriques, des poètes orateurs, ou simplement des poètes amuseurs, lui est essentiellement un poète moraliste. L'esthétique le préoccupe fort, mais moins que l'éthique. « Un artiste pourra mettre au-dessus de tout la Beauté, parce qu'elle est belle. J'oserai exprimer une autre opinion fondée sur le caractère obligatoire du Bien. Hormis le cas de certains devoirs créés par une rare aptitude, aucun homme n'est tenu de poursuivre ni la beauté dans l'art, ni la vérité abstraite. Au contraire, la loi morale s'impose à tous avec le caractère d'une obligation absolue ; et cela suffit pour qu'elle soit l'essentiel



de la vie humaine, telle est, du moins, ma foi inébranlable. » (Préface des SYMBOLES, nouvelle série.) Et telle est bien sa marque distinctive et définitive. De cette triple étoile, le Beau, le Vrai, le Bien, c'est la dernière qui, sans rien éteindre ou écarter des deux autres, a mérité et arrêté sa prédilection. Et il semble la saluer avec amour comme ses rois Mages saluaient l'étoile de Bethléem.

Le Roi Indien

Qu'il fait sombre!

Le Roi Chaldéen

Mon cœur tressaille,

Le Roi Indien

Chère Etoile,
Ne jailliras-tu pas de ces ténèbres?

Le Roi Chaldéen

Viens
Pour que nos yeux, levés encore vers les tiens,
S'enivrent de ta grâce, éblouissante amie!

Le Roi Indien

Notre foi, tu l'as vu sans doute, est raffermie;
Jaillis, fleur de clarté.

Le Roi Nègre

Parais, ô notre sœur,
Et fais que nous goûtions l'ineffable douceur
D'ouïr ta voix céleste.

Le Roi Indien

Ah! c'est elle.

Le Roi Chaldéen

C'est elle.

Le Roi Indien

La sublime beauté de sa face immortelle
Rayonne comme si, pour la première fois,
La vierge ôtait son voile argenté.

Le Roi Nègre

Que ta voix,
Pour venir jusqu'à nous, pure et claire, s'élance,
Ame heureuse ..

Le Roi Indien

Quels doux accords!

Le Roi Chaldéen,

Faites silence!

(NOEL, *troisième tableau, scène V.*)

Oui! « faites silence », semble nous dire ce poète, vous les agités et les tumultueux, faites silence pour entendre la parole de justice et d'amour; et même vous, les artistes, et vous, les savants, guidés par l'astre de beauté et l'astre de vérité, de temps en temps, faites silence, faites halte pour regarder en vous luire l'étoile d'équité et d'humanité.

Et le conseil qu'il donne à d'autres, il a commencé par se le donner à lui-même, car avant d'entrer dans l'étape actuelle et harmonieuse où marchent de pair la recherche et l'apostolat, la « Nature et l'Evangile », il semble en avoir traversé deux autres, une première où dominait royalement la bonne nature physique, une seconde où primait la recherche métaphysique, sinon exclusivement, du moins principalement.

La royauté de la Nature : qui l'a mieux connue et servie que Maurice Bouchor dans sa libre et fougueuse jeunesse? Sa religion était alors le matérialisme ; son penseur était Lucrèce, et son idéal était Epicure, ou du moins, la vie épicurienne, indépendante et joyeuse. « Les Chansons joyeuses », voilà ce qu'il écrivit et vécut d'abord. C'est le moment du célèbre trio Richepin, Ponchon et Bouchor ; et c'est l'époque où, compagnon hésitant et spectateur attentif, Paul Bourget disait dans un non moins célèbre sonnet :

Toi, Maurice, tu cours sans peur où te convie
L'appel impérieux de ton puissant désir,
Et nous voyons, comme au sultan son grand-vizir,
T'obéir aussitôt la nature asservie,

Tu n'as pas dix-neuf ans, et tous, autour de toi,
T'acclament. Tu parcours le monde ainsi qu'un roi
Qui veut manger dans l'or sur des tables d'auberge.

Fassent les dieux, enfant hardi, que nous puissions
Longtemps te regarder parmi tes passions
Bondir, comme un jaguar dans une forêt vierge.

Tandis que Bourget, à l'âme inquiète et au regard aigu, s'acheminait vers l'Académie, et que Richepin et Ponchon continuaient à écrire, l'un dans la vie bourgeoise des vers éloquents sur les bohèmes, et l'autre dans la vie bohème des vers drôles sur les bourgeois, le « jaguar », désertant la jungle des voluptés, entrait courageusement dans la forêt des « Symboles. »

C'est la seconde étape : celle de la recherche philosophique et religieuse. Un Dieu existe-t-il ? Existe-t-il une loi morale ? Où sont les règles et les raisons de vivre? A ces questions, le « naturisme » du jeune homme ne répondait rien, et précisément à l'heure où la vie était abordée par l'homme. Le positivisme l'avait laissé dans la nuit, et il lui fallait une aurore. *L'Aurore*, tel est le titre de l'œuvre qu'il écrivit alors, mais ce titre marquait son désir plutôt que sa conquête, car la lumière rêvée n'était pas encore trouvée. Mais son âme, longtemps prisonnière des circonstances et des camaraderies, s'évadait enfin vers l'idéal. « Les sentiments qui couvaient en moi éclatèrent : je fus en pleine crise d'idéal. Dieu absorba ma pensée. » Et ce Dieu inconnu, résolument et obstinément il le chercha à travers toutes les religions du passé ;



il interrogea tour à tour Zoroastre, Boudha, Odìn, il demanda la vérité tantôt aux initiés d'Eleusis, tantôt aux prophètes d'Allah ; il la demanda aux lumineux Olympiens, au plus lumineux Galiléen, et l'objet de son exploration, le résultat de son enquête, il nous les a contés dans ses deux volumes des *Symboles*. Résultat : est-ce bien le mot ? .

Epuisé par l'effort, ivre de lassitude,
Je n'interroge plus mon ingrate raison.
Dieu n'a pas visité cette obscure prison ;
Tout est morne ; mon âme est une solitude.

Quiconque a servi Dieu son culte fut le mien ;
J'ai vu frémir la lettre et palpiter l'idole,
J'ai soulevé le voile éclatant du symbole,
Et que puis-je affirmer d'un cœur sincère ? Rien.

(LES SYMBOLES, Nouvelle série, *Le Divin*.)

Rien... et tout ; car ce rien c'est la « croyance à la suprême réalité d'un Dieu, à la sainteté de la loi morale, au prix infini de l'âme humaine ». Après les angoisses du doute, le poète devait avoir la paix et la certitude, du moins *sa* certitude, puisque le seul fait de chercher avec sincérité la vérité — la vérité morale ou le Bien — et de là mettre au-dessus de tout, constitue déjà la vérité.

O mon Dieu, frappe-moi, si j'enfreins ta défense.
J'ai mis la vérité plus haut que mon bonheur.

Admirable vers, mais Dieu, loin de frapper, dit au contraire : « Tu ne me chercherais pas ainsi si tu ne m'avais déjà trouvé. » Le doute ne peut tenir longtemps contre l'intensité du désir et la probité des intentions. Et puis la route la plus sûre pour arriver à la vraie Foi, c'est de marcher en compagnie du Devoir. La meilleure façon de devenir et d'être un croyant, c'est d'être un juste,

> Heureux, quand l'avenir flotte encore incertain,
> L'homme dont la vertu fait pencher le destin,
> Celui qui, dédaigneux d'une force usurpée,
> Dans le plateau du droit jette sa fière épée...
> Puissé-je m'approcher de ce haut idéal...
> Et je pourrai mourir. Que l'oubli soit vainqueur.
> Que le fruit de ma vie, oui, l'œuvre de mon cœur,
> Si l'avenir le veut ainsi, s'anéantisse ;
> Mais qu'il me soit donné de servir la Justice.
>
> (Les Symboles, Nouvelle série, *Epilogue*.)

Donc, la troisième étape, celle de l'apostolat, commençait pour le poète, et même était déjà commencée. En effet, avant de publier la deuxième série de ses *Symboles*, il avait déjà porté sur la scène son évangélisme moral. Il avait chargé des acteurs de propager, de proclamer la « bonne nouvelle ». Et quels acteurs ! Des marionnettes, interprètes un peu simples et un peu frustes, mais hiératiques et graves, et par là même pouvant mieux

traduire la pensée mystique du poète que des comédiens ou des comédiennes en chair et en os. Si les marionnettes ne rendaient pas tout, elles avaient du moins le mérite de ne rien déformer ou dépoétiser. Quelques lacunes de détail dans l'interprétation sont plus supportables qu'un contresens d'ensemble, trop souvent commis par nos plus brillants acteurs ou nos plus jolies actrices. Les marionnettes ont tout au moins ceci pour elles, c'est qu'elles ne peuvent être effleurées par un soupçon de cabotinage.

Pour elles — (et pour le *Petit théâtre* de la Galerie Vivienne où elles fonctionnaient sous la direction d'Emmanuel Signoret, et avec le concours des amis du poète, et du poète lui-même ; car si les marionnettes figuraient les personnages et faisaient les gestes, évidemment elles ne parlaient pas, et à leur place parlaient dans la coulisse, Jean Richepin, voix sonore et cuivrée qui traduisait admirablement les sentiments héroïques et fiers, Raoul Ponchon, voix narquoise et gauloise qui rendait à merveille les appétits gourmands des Hipponax, des Bartomieu, des Gaymas, personnages qui, dans ce monde idéal et éthéré, étaient les vestiges de prose et de naturisme, enfin Maurice Bouchor, voix mâle et douce qui interprétait surtout les émotions pieuses et tendres ; et précisément parce que tous étaient des poètes, et non des

acteurs de profession, ils disaient les vers sans prétention, mais avec âme et intelligence, et ainsi tout ce qu'on entendait et voyait était dans la note juste) — pour elles donc, Bouchor a écrit toute une série de petits drames religieux, tantôt dérivant comme les *Mystères d'Eleusis*, des religions orphéiques et helléniques, tantôt résumant comme *Tobie*, *Noël*, la *Légende de sainte Cécile* et la *Dévotion à saint André*, tout ce qui s'est passé dans l'âme humaine avant, pendant et après la venue du Christ. Et entre temps, le poète se délassait et délassait ses interprètes par quelque caprice de rêverie exquise comme le *Songe de Kheyam*.

De ce théâtre si particulier, si original, quelle est la valeur dramatique, je crois inutile de le redire après tout ce qu'en ont dit au temps voulu les maîtres de la critique théâtrale, mais la valeur poétique en est délicieuse. De tous ceux qui ont fait des drames sacrés, et vous savez qu'ils sont nombreux, Maurice Bouchor est à peu près le seul qui semble avoir eu l'état d'âme approprié au sujet, obligatoire dans l'espèce. Il a, sinon la foi, du moins la piété, la suavité, la naïveté. Et le doux évangélisme, avec les vers coulants et purs, — çà et là peut-être trop faciles, — défluait de son cœur dans le cœur de son auditoire. Où est né le néo-christianisme dont on a tant parlé ces dix



dernières années? Un peu partout, sans doute, mais surtout au *Petit Théâtre* de la Galerie Vivienne.

Ainsi l'apôtre reparaissait ou persistait sous le poète. Et voici maintenant qu'il persiste chez le conférencier, le fondateur et directeur des *Lectures populaires*. En les créant à Paris et en province, quel était, en effet, le but de Bouchor? C'est de servir au peuple une manne littéraire, mais surtout morale, c'est de l'arracher au cabaret où il ne boit que de l'alcool et de la haine, c'est-à-dire de la mort, pour le préau d'école où il boirait de la vérité et de la justice, c'est-à-dire de la vie.

L'instruction n'est point du tout un mal, quoi qu'en pensent les esprits malveillants et les esprits superficiels — ce sont d'ailleurs les mêmes — qui s'en prennent du développement des vices au développement du savoir. Ce qui est un mal, ce n'est pas d'avoir commencé une œuvre bonne comme l'enseignement populaire, c'est d'avoir laissé cette œuvre inachevée. Ce n'est pas d'avoir offert au peuple un instrument merveilleux, la lecture, c'est de l'avoir laissé lire tous les mauvais journaux et ignorer les beaux livres, toute la grande poésie, toute la haute et noble musique, tout ce qui pourrait lui épurer et lui élargir l'âme. La musique qu'on sert au peuple dans les cafés-concerts ou en

plein air est-elle assez idiote, du moins par les paroles, idiote ou cynique ? Et voilà pourquoi Bouchor a écrit les *Chants populaires*, ou la Famille, l'Ecole, la Nature, la Patrie, l'Humanité sont tour à tour célébrées, non plus avec emphase ou avec niaiserie, mais avec une simplicité éloquente, une émotion contagieuse; les *Chants populaires*, dont il a composé les paroles sur de vieux airs recueillis par son ami Julien Tiersot à travers toutes les provinces de France.

Et c'est ainsi que son œuvre poétique se complète et s'achève en œuvre populaire et nationale. Faut-il s'étonner après cela qu'il ait eu d'idée de traduire en vers modernes la *Chanson de Roland* ? Et maintenant, pour terminer, et parlant en toute sincérité à Maurice Bouchor, et lui adressant, non un conseil, mais un vœu, je lui dirai : « Faites de tout, mais faites des vers, et soignez-les. C'est là votre vrai rôle, votre vraie mission. Ne laissez point péricliter en vous la fonction divine. Sous le citoyen, le conférencier, le traducteur, l'apôtre, ne laissez point fléchir le poète, d'autant que le meilleur apostolat pour vous c'est de présenter des images fidèles et splendides du Bien, où, comme en un transparent miroir, se verra votre âme toute de sympathie et de générosité. Quand Tolstoï, sous prétexte de se rapprocher des ouvriers et de prêcher d'exemple, fait de la cordonnerie ou de la me-

nuiserie, il se trompe et trahit la consigne qu'il a reçue des dieux. Tolstoï n'a qu'un moyen de prêcher, c'est d'écrire des œuvres géniales pour l'Europe et la postérité. Et de même pour Maurice Bouchor, la meilleure façon de servir l'Idéal, c'est d'écrire de beaux vers. »

FRANÇOIS FABIÉ[1]

Dans son *Art poétique*, Boileau donne d'excellents préceptes aux faiseurs d'églogues. Mais le meilleur conseil eût été certainement celui-ci ; « Tuez-moi le mouton, ce fléau de la littérature. Assez de fausses brebis, de faux bergers, de faux chalumeaux. La poésie pastorale étrangle et étouffe la poésie rustique. Tranchez-moi cette plante artificielle et parasite qui ronge la grasse luzerne ou dévore le pur froment. Ce n'est plus Théocrite ou Virgile qu'il faut pratiquer : c'est le paysan, le vrai. »

Despréaux ne donna pas ce conseil, et ne pouvait le donner, lui qui n'avait regardé la nature qu'à Versailles ou à Auteuil. Aussi le mouton continua de sévir. On subit alors successivement les fadeurs de Mme Deshoulières, les froideurs de

---

(1) Œuvres poétiques publiées chez Lemerre
La Poésie des Bêtes ; Le Clocher : La Bonne Terre ; Voix Rustiques ; Vers la Maison, 5 volumes, édition in-18 ; 2 vol. édition elzévirienne.

Monsieur Fontenelle, et les candeurs de Monsieur Florian ou Berquin... toute la houlette. Mais heureusement la Terreur approchait. Elle prit le mouton, ce favori enrubanné de Trianon, et coupa le cou à ce monstre. De toutes les victimes qui tombèrent alors sur l'échafaud, il fut sans contredit la moins innocente.

Les pâtres de salon ayant disparu, le vrai pâtre put faire son apparition dans la poésie française :

Large chapeau, long sarreau gris,
Des sabots à ses pieds meurtris,
Le fouet comme un sceptre en sa droite,
Sa miche ronde sous le bras,
Et son grand chien jaune à poil ras,
Suffisaient à son âme étroite.

Tel est son aspect.

Par la pluie et par le soleil,
Que le mont fût sombre ou vermeil
Et la plaine fleurie ou morne,
Il fut berger, toujours berger,
Sans même un désir de changer,
Immuable comme la borne.

Telle est sa destinée.

Religieux à sa façon
— Par le cœur, non par la raison —
Se figurant une autre vie
Où, par des pâturages verts
Que ne flétriraient nuls hivers,

Il errerait l'âme ravie,
Snivi de longs troupeaux bêlants,
Qu'il promènerait à pas lents,
Sans craindre ni loup ni vipère,
Et ramènerait au bercail
En passant sous un beau portail
Où les compterait Dieu le père.

Tels sont ses rêves, rêves de chrétien naïf, et non de païen virtuose. Ce n'est pas le laurier de Daphnis qu'il ambitionne, et s'il rivalise de chansons, ce n'est pas avec un beau flûtiste, mais avec l'âpre vent des gorges désertes. Et quand il meurt, il est pleuré, non par les nymphes, mais par toute la lande natale.

Mais son esprit habite encor
La lande aux fleurs de pourpre et d'or
Où s'écoula sa vie entière.

(LA BONNE TERRE. *Le Pâtre.*)

Et voilà un vrai berger, chanté par un vrai rustique. Le berger, c'était Jean le Pâtre, de Ginestous ; et le poète, c'est François Fabié, du Rouergue.

Et ce Fabié n'imite personne, sinon la nature. Et comment s'inspirerait-il de Théocrite et de Virgile? Il ne les a jamais lus, tout au moins dans le texte. Et lui qui n'a jamais fait de grec ou de latin — soyez content, ô Jules Lemaître ! —



fait pourtant des vers écrits en bon français. Je crois même qu'il est en train de nous donner les meilleures géorgiques que nous ayons jusqu'ici dans notre littérature, des géorgiques d'ailleurs fort peu virgiliennes — il manquera toujours à Fabié le « *molle atque facetum* » — mais sincèrement, authentiquement, profondément terriennes. De tous les vers agrestes, ceux de Fabié semblent le plus directement sortis des entrailles même du sol ; et le sol d'où ils jaillissaient étant abrupt et rocailleux, ils gardèrent de lui je ne sais quelle robuste et rauque harmonie qui leur convient ; et c'est avec une grande justesse — justesse d'intention et d'expression — qu'il les dédie ainsi à son père :

C'est à toi que je veux offrir mes premiers vers,
Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes
Là-haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes,
Parmi les bois touffus et les genêts amers...

J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs,
Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses,
De tes genêts dorés et de tes houx moroses,
Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs...

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche,
De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
Que ma plume rustique est fille de ta hache.

(La Poésie des Bêtes. *Prologue*.

Il s'en souviendra si bien que toujours il aura le regret de son vieux pays paternel, et de son vieux père paysan ; et partout où l'entraînera et le retiendra le sort, dans le Midi, en face de la Méditerranée, dans le Nord, en face de l'océan parisien, il apercevra toujours, par-dessus les Alpines ou par-dessus le bois de Vincennes, la colline ou la forêt où son père travaille. Il fait à Mlle Bartet, de la Comédie Française, la lecture d'un drame inédit : vous vous imaginez qu'il va risquer de temps en temps un coup d'œil sur son auditrice. Pas du tout : même alors, il songe, lui, le manieur de lyre, au manieur de charrue.

Et j'évoquais, là-bas, là-bas, à deux cents lieues,
Sur des coteaux bénis revêtus de soleil,
Mon père contemplant son blé déjà vermeil
Et ses avoines encor bleues.

Il traçait des sillons dans la plaine muette ;
J'alignais des mots creux en longs alexandrins ;
Et tous deux nous jetions notre cœur et nos grains,
Lui laboureur et moi poète.

(LA BONNE TERRE. *Lecture*.)

On voit d'où est née l'inspiration rustique chez François Fabié, quel est le caractère premier et essentiel de sa poésie : avant tout elle est locale, elle est familiale. Par suite, elle se développera, non en étendue, mais en profondeur.



Le premier chant de ces géorgiques languedociennes fut la *Poésie des Bêtes*, où la muse de Fabié, encore jeunette et alerte, vole du logis à la basse-cour, aux champs, aux bois, et même à la ville, effleurant de son aile sympathique toutes les bêtes du bon Dieu, inspectant d'un regard ami tous nos frères cadets à poil ou à plume, depuis la chatte noire de Roupérac, cette épicurienne au « nez rose » et aux « yeux d'or », jusqu'au rouge-gorge des Tuileries, cet exilé au poitrail sanglant ; et si le poète est ici moins philosophe qu'un La Fontaine, et moins somptueux qu'un Buffon, plus que le fabuliste ou le naturaliste, il est ému, il est humain, et par suite pitoyable à ceux qui sont en arrière ou en marge de l'humanité.

Le second chant fut le *Clocher*. La muse de Fabié, hirondelle en voyage, ramène et resserre son vol autour de la flèche de granit et de foi, sentinelle et symbole de tout le pays, et son chant devient plus intime, plus personnel, plus moderne, plus d'*aujourd'hui*. Dans toute la poésie du XVIIe siècle, qui passe pour si religieuse, cherchez un clocher : vous ne le trouverez pas. Et voilà qu'en notre XIXe siècle qu'on croit athée, il pointe de toutes parts sur les horizons du rêve, et inspire tour à tour un François Millet ou un François Fabié.

Le troisième chant fut la *Bonne terre*. Le poète

descend dans les profondeurs et les richesses de la glèbe maternelle. Il montre qu'elle est saine autant que féconde, qu'elle purifie et nourrit ceux qui la travaillent et qui l'aiment, ces paysans qu'un grand romancier des villes calomnie parce qu'il les ignore, mais qu'un poète des champs défendra parce qu'il les connaît.

Un brutal écrivain t'outrage dans ton livre
Et soutient que tes fils sont lâches et pervers,
Terre ! — Moi qui t'adore et que ton soufle enivre,
Je viens te faire amende honorable en mes vers...

Car ce n'est plus qu'en toi, Terre calomniée,
Que placent aujourd'hui leur espoir de demain
Tous ceux qui — te fuyant, — ne t'ont pas reniée,
Et qui rêvent du soc, une plume à la main.

Pardonne à qui te hait, dédaigne qui t'outrage,
Souris au déserteur qui retourne vers toi,
Donne à tous tes enfants patience et courage,
La joie à qui récolte, à qui sème la foi;

Et tu nous sauveras des abîmes où tombe
Tout peuple qui t'oublie ou rit de tes leçons,
Car tu ne voudras point n'être plus qu'une tombe,
O mère des soldats et mère des moissons.

Dans son quatrième chant, les *Voix rustiques*, il atteignit, entendit et traduisit les notes sourdes de la musique universelle, les voix latentes des sources, des brises, des feuilles mortes, des aïeux



morts, des croix immortelles, car, devenue plus profonde, son inspiration devenait par suite plus religieuse et aussi plus triste. Et si, à mesure qu'il avance dans la vie et la production poétique, il paraît s'enfoncer dans la mélancolie, c'est qu'il cède ou revient à sa vraie nature. Quelques traces de verdeur satirique et savoureuse dans son premier livre (voir par exemple les *Dindons* et les *Escargots*) ; mais, dans les derniers, on n'entend plus guère que l'écho des plaintes secrètes et des nostalgies insatisfaites. Fabié est un triste ; et non pas un triste aux effusions attendries et aux larmes faciles, mais un triste plutôt sombre et concentré. Il y a au moins deux ou trois âmes méridionales. L'âme de la Provence est souriante, l'âme de la Gascogne et de la Guyenne est éloquente, l'âme du Languedoc et du Rouergue est austère. Les puritains cévenols ont passé par là.

On voit le chemin parcouru par François Fabié ; il a vu du dehors au dedans. S'il ajoute un cinquième chant à ses géorgiques, soyez sûrs qu'il s'appellera le *Foyer*, la *Maison* ou quelque chose d'approchant.(1) — « Elargissez et variez le champ de votre inspiration », lui crie-t-on ; et lui, que

(1) Il vient de paraître, ce cinquième chant, et il est intitulé *Vers la Maison*, C'est toujours la même note, mais de plus en plus atavique, religieuse, et d'une auguste sincérité.

fait-il ? Il la rétrécit de plus en plus. Je crois qu'il a raison, puisque ainsi il obéit à la logique de son tempérament, et puisque, en la rétrécissant, il l'enrichit, sinon de notes pittoresques, du moins de notes touchantes. Le premier mérite d'un poète, c'est d'être fidèle à sa vocation ; or, la vraie vocation de Fabié n'est pas d'être en poésie un descriptif, mais un sentimental.

Ce n'est point qu'il décrive vaguement et improprement. Au contraire, ses paysages sont exacts, ses portraits sont ressemblants. Peu de détails, mais du choix. Pas trop de couleurs, mais bien placées et se faisant ressortir mutuellement par l'opposition :

Mêlez à ces bois durs et lourds votre bois fin ;
Caressez sa marmite en gerbes d'étincelles...

Et les champs de bleuets sur qui le blé s'incline
Comme sur des yeux bleus tombent les cheveux blonds.

Il y a plusieurs façons de peindre en poésie : celle des hommes de génie, qui est la grande manière large et coulante d'un Lamartine, ou précise et éclatante d'un Hugo ; celle des novices ou des maladroits, qui est la manière diffuse et pâteuse. Fabié ne possède pas la première, mais évite la seconde.

Donc, un descriptif égal à sa tâche, et de moyen



ordre ; mais, comme sentimental, il est d'ordre rare ; il ne se compare plus, il se sépare. S'il était surtout un descriptif, son regard et son pinceau iraient de préférence aux plus beaux sites ; mais, étant surtout un sentimental, ils reviennent éternellement et fatalement à l'horizon natal, car lui aussi pourrait dire : « Et c'est là qu'est mon cœur. » Et cet horizon est fruste, aride, désolé : des landes, des genêts, des rochers ; mais justement, ce n'est pas la végétation qui provoque le sentiment et le rêve, c'est le désert, pourvu toutefois qu'il y ait au bord de ce désert un peu d'eau où ce rêve puisse tremper son aile et un peu de forêt où il puisse accrocher ses mélodies. Mais précisément Fabié avait sous les yeux l'étang de Roupeyrac, et à deux pas les hêtres et les châtaigniers du Ségala.

Et c'est parce qu'il est surtout sensible qu'il anime et personnifie ces arbres. Ce sont ses premiers personnages. Dans un petit drame, la *Mort du Chêne*, joué et applaudi au « Théâtre des Poètes », c'est un arbre qui tient le rôle principal. Il en fait un être humain. Et quelles vies humaines en retour décrira-t-il avec le plus de complaisance et de succès ? celles qui sont plongées en pleine nature, et qui tiennent au sol par des racines mystérieuses, par la sève des joies et la source des larmes. C'est Jean le Pâtre, déjà nom-

mé ; c'est Buscaillette-Buscaillou ; c'est la Gardeuse d'Oies ; c'est le *Sabotier ;* c'est — dans *Idylle,* pièce moins connue que les précédentes, mais aussi digne de l'être — la veuve, la riche fermière, fidèle au mari et gardienne du patrimoine :

Mais la terre appartient à cette jeune femme
Que vous voyez là-haut assise sur le seuil,
Veuve depuis deux ans et toujours en grand deuil,
A qui le valet dit : « Madame ! »

Fière et douce, elle aussi, mère de trois garçons,
Dont l'aîné n'a pas plus de cinq ou six années,
Plus noble que beaucoup de veuves couronnées,
Riche en troupeaux, riche en moissons ;

Elle pourrait demain, sage, fine et jolie,
Epouser le plus gros terrien des alentours,
Porter encore de beaux bijoux, de frais atours,
Et bannir sa mélancolie.

Mais elle garde pour son fils tout ce qu'elle a.
Leur père était brutal, infidèle, n'importe !
Jamais un autre époux ne franchira la porte
Par où le défunt s'en alla.

(LA BONNE TERRE. *Idylle*).

Quel village de France n'a connu de ces veuves-là, qui maintiennent ou refont les bonnes maisons ? Et c'est par ce caractère de vérité, c'est par

ces agrestes existences, médiocres pour la plupart, mais si belles dans leur simplicité et leur résignation, c'est par la poésie de l'humanité unie à la poésie des champs, que valent surtout les livres de Fabié, et qu'il pourrait bien quelque jour remporter, même au théâtre, un beau triomphe. Et si ses géorgiques n'ont pas le vieillard de Tarente, elles ont son père, le vieillard de l'Aveyron.

Mais le propre de la sensibilité, c'est — le plus souvent — d'être exclusive. Fabié s'intéresse tant à ses émotions personnelles qu'il s'intéresse peu aux affaires de la cité, aux affaires du monde. Le sentiment tient chez lui tant de place qu'il exclut en partie les idées, je ne dis pas les idées généreuses (voir son discours prononcé en Sorbonne et ses à-propos sur Corneille, Molière et Racine), mais les idées générales. Il habite si jalousement la maison de ses ancêtres qu'il ne tient pas à fréquenter la maison de Platon. Quelle est sa philosophie ? Quelle est sa conception de la vie, de la mort ? Quel est son idéal de justice ? On n'en sait rien. — Mais cet idéal avait-il sa place en des œuvres rustiques ? Pourquoi pas ? Théocrite n'a-t-il pas écrit les *Syracusaines*, peinture sociale, et célébré Hercule, le justicier universel ? Virgile, même avant de faire l'*Enéide*, compose l'églogue à Pollion ; et, nourri des anciens, Chénier, après les Idylles, fait des Iambes ! Et c'est peut-être

bien dans cette absence de préoccupations générales que se trahit chez Fabié l'absence de l'enseignement gréco-latin. L'antiquité n'apprend nullement à sentir et à écrire, mais quelle admirable maîtresse de vie publique, de civisme et aussi de libéralisme! Aimait-il la liberté, cet écrivain de race d'ailleurs, cet aigle de la « mutuelle », ce Louis Veuillot, toujours cité comme un exemple victorieux contre les anciens? et a-t-il sainement jugé les grands idéalistes du siècle, même les idéalistes religieux, comme Lacordaire ou Montalembert? L'antiquité ne donne pas une « bonne syntaxe », mais elle peut contribuer au bon jugement. Les philologues et les métriciens nous l'avait rendue broussailleuse; Jules Lemaître a cent fois raison de vouloir nous débarrasser d'eux; mais qu'on nous laisse ses penseurs et ses poètes.

A les fréquenter de plus près, un poète moderne comme François Fabié fût devenu, je crois, plus philosophe ou plus civique, mais peut-être qu'alors il aurait perdu en partie ou traduit avec moins d'originalité ce provincialisme intense qui est sa marque distinctive, son signalement, son succès.

Pour la moisson, mieux vaut creuser un sol unique que d'engager sa charrue hésitante en de multiples terrains; pour la gloire, mieux vaut être le premier dans la poésie rustique que de tenir en plusieurs genres un rang quelconque; et par ce



temps de célébrités factices et menteuses, c'est une joie de relire les beaux vers d'un poète qui est au niveau. — et je crois même au-dessus — de sa réputation.

ANATOLE LE BRAZ[1]

Un seul volume de vers — jusqu'à présent tout au moins — une seule inspiration, une seule chanson, et, dans la chanson, presque une seule note : tel est tout le bagage rimé d'Anatole Le Braz, et cela ne l'empêche pas d'être un des plus riches pèlerins du Rêve que notre génération ait vus passer, ait entendus chanter. Mais, de ses richesses, il n'a voulu montrer que les plus authentiques, celles qui seules étaient puisées au plus pur trésor populaire. On devine, que dans une œuvre abondante, une main sûre a fait un triage de choix. Parmi les milliers de coquillages ramassés par sa jeunesse rêveuse sur les grèves natales, le poète n'a recueilli que les perles, ou plutôt même les diamants, car, dans l'écrin ou manuscrit primitif, j'ai pu jeter un coup d'œil, et de véritables perles y étaient

(1) Œuvres poétiques : *La Chanson de la Bretagne.* — Calmann-Lévy éditeur.



restées, gemmes d'amour et d'intimité que laissait inédites encore — le seront-elles toujours ? — une délicatesse pudique et effarouchée, ou peut-être aussi une farouche et jalouse piété filiale.

C'est, en effet, d'une passion jalouse que ce Breton aime sa Bretagne. Toute autre tendresse exprimée lui semblerait une dissonance dans le chant d'amour qu'il veut lui consacrer tout entier, ou plutôt qu'il ne veut emprunter qu'à elle seule, qu'à elle, sa vieille et chantante nourrice.

Pour l'entendre, j'ai fait taire
Toute voix qui vient d'ailleurs ;
Et, dans mon cœur solitaire,
Se sont tus jusqu'à mes pleurs.

Cette mystérieuse chanson, qui monte des profondeurs du sol et des entrailles du pays, n'est-elle pas assez sacrée pour être écoutée religieusement ?

N'est-ce pas le sens du texte celtique, traduit par le poète au seuil de son livre ? « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, celle-ci est une chanson *levée* en Basse-Bretagne,— Levée par un humble au pays des Bois, au pays de la Mer, — Chantez-la, mendiants, et les portes s'ouvriront devant vous. » N'est-elle pas assez naïve, assez séculaire, assez lointaine pour emplir tout un volume d'ineffables et interminables mélopées ? Voilà si longtemps qu'elle fredonne sur les vagues de l'Océan ou sur

les rouets des fileuses! Et si dans le livre elle paraît monotone, tant mieux : le livre ainsi sera un écho plus fidèle.

J'ai laissé l'âme bretonne
Chanter en moi son doux chant;
Il est vieux et monotone,
Il n'en est que plus touchant.

Ah! oui, « l'âme bretonne » ! Si jamais quelque Breton nous la livra dans sa pureté et aussi son intégralité, sans alliage comme sans lacune, sans exagération comme sans amputation, c'est, je crois bien, Anatole Le Braz. Ne semble-t-il pas que Chateaubriand est trop éloquent pour ne nous donner que l'image de la Bretagne, et que Brizeux est trop grêle pour nous la donner tout entière? Et l'on peut penser aussi que la figure traditionnelle et typique a été non moins transformée, soit dans l'œuvre d'un Lamennais, où la violence exclut trop la résignation, soit dans l'œuvre d'un Renan, où la gravité se masque ou se pare de trop d'ironie. Au contraire, dans ses contes ou romans en prose, *Vieilles Histoires du pays Breton*, *Au pays des Pardons*, *Pâques d'Islande*, — ouvrages que je tiens ici à citer tout au moins, car cette prose est encore poésie, — mais aussi dans son volume de vers : *La Chanson de Bretagne*, Anatole Le Braz s'est montré un Breton



tout entier, et rien qu'un Breton, un Breton par son austère et âpre mélancolie, par son mysticisme local et singulier, par son idéalisme plus particulier et plus étrange encore,

Mélancolie : tel est le premier caractère de cette « chanson de Bretagne ». C'est qu'elle n'est pas gaie non plus, l'Armorique. Elle est la terre triste, la « cité dolente ». Un dol éternel est en elle, un deuil perpétuel est sur elle. Si peu souvent elle voit le soleil, et si souvent elle entend les tempêtes ! Tant de ses fils lui ont été dévorés par la mer sa voisine, et tant de ses femmes attendent vainement, vêtues de noir dans les blanches maisonnettes de la plage !

Ne questionnez pas les flux,
N'interrogez pas les marées,
Mères ; ils ne frapperont plus
A vos lucarnes éclairées...

(*Les Epaves*.)

La grève est peuplée d'épaves, et le pays est peuplé de revenants. Dans la brume se lève sans cesse la procession des morts.

Car les Celtes défunts revivent dans l'espace ;
Dieu pour eux, chaque soir, rouvre l'azur clément,
Et par les bleus sentiers, leur procession passe,
Leur procession passe interminablement...

Ainsi vont cheminant au pays de mystère,
Dans les brumes du soir les Celtes d'autrefois ;

Et les petits Bretons qui cheminent sur terre
S'étonnent de s'entendre appeler par des voix.

Quelqu'un leur a-t-il dit qu'il fallait être sages?
Leurs sabots dans les mains, une tristesse aux yeux,
Ils traversent, muets, la paix des paysages,
Et ce sont des enfants qui semblent des aïeux.

(*A la sortie de l'école.*)

Oui, là-bas, dans cette Bretagne qui vit avec les défunts, qui par la fenêtre de ses yeux bleus regarde sans cesse vers le passé, dans cette Bretagne, pays des vieilles croyances, refuge des vieilles légendes, vieille et moribonde elle-même, rongée à l'Ouest par l'Océan, à l'Est par la civilisation, dans cette Bretagne par les morts visitée et à la mort promise, l'Enfance, image de la gaieté, est grave, et l'Amour, source de joie, est triste. Les Bretons vont à un rendez-vous d'amour comme à une cérémonie tragique.

La fille avait l'air fixe et dur d'une prêtresse,
L'homme allait à l'amour comme on marche à la mort.

(*Nuit insulaire.*)

En Bretagne, l'Amour est bien le frère de la Mort, lui qui en Grèce ou en Provence est un messager de volupté et de sérénité. Sur les lèvres des amants, Eros mettait du rire et du miel; le vent de l'Atlantique y met du sel et je ne sais quelle ivresse fatale et silencieuse. Les Sapho composent

des hymnes, les Isaure font des madrigaux ; les Aude et les Iseult tombent sans une plainte. Elles ne crient ni leur douleur, ni leur joie : elles meurent. Digne sœur de ces muettes et septentrionales amantes, Jeanne Larvor, dans la *Chanson de Bretagne*, laisse, sans rien dire à personne, pleurer ses yeux et saigner son cœur, et quand elle sera morte de son immense amour, l'immense univers n'en saura rien... Ah si ! quelqu'un saura ; c'est une étoile :

Et seule, sur la jeune fille
Qui fut jadis Jeanne Larvor,
Scintille au ciel, dans l'eau scintille,
Une étoile, un large pleur d'or.
(*Jeanne Larvor.*)

Incomprise des hommes, Jeanne est comprise par la Nature. En exil dans l'humanité, elle est en communion avec le mystère.

Mysticisme : c'est le second caractère de cette « chanson ». La Bretagne baigne dans le surnaturel. Elle est la terre qui prie :

Chez nous, le mois de mai, c'est le mois de Marie,
La cloche tinte... On aime ailleurs ; chez nous on prie.
(*En mai.*)

Et on prie autrement qu'ailleurs. On prie en dedans. La Bretagne est moins religieuse qu'elle n'est pieuse. Un Lamennais, un Renan brise avec

la religion ; mais avec l'état d'âme pieux et atavique, jamais. Au fond, la Bretagne n'est pas si catholique qu'elle le paraît : elle est surtout mythique, symbolique. Elle adore ses Christs en croix, ses hauts et lamentables calvaires, parce qu'ils symbolisent sa longue douleur. Elle adore ses saints et ses saintes parce qu'ils symbolisent son culte du passé et aussi son rêve de futur Eden.

Au temps où les Saintes vivaient,
O ma sœurette, elles avaient
Ton pauvre petit corps plein d'âme ;
Et dans leurs yeux comme en tes yeux,
Rayonnaient d'une double flamme
Toutes les étoiles des cieux...

Et tant que tes yeux pleureront,
Tant que tes lèvres souriront,
Je croirai que, dans les cieux calmes,
S'ouvre un magique Paradis
Où circulent avec des palmes
Les belles Saintes de jadis.

(*Le Temps des Saintes*.)

Magique Paradis ! Il bleuit toujours à l'horizon de la Bretagne ; toujours sa crépusculaire et lunaire atmosphère de purgatoire est éclairée d'en haut par je ne sais quelle échelle de lumière et d'espérance.

L'âme de la lumière au firmament surnage,
Comme si, dans la nuit, la douce nuit d'été,

Le pays de prière et de pèlerinage
Devait rester vêtu de candide claité.

L'ombre, comme une mer, s'élargit et s'épanche ;
Elle a déjà noyé les hauteurs d'alentour ;
Mais la colline sainte est comme une île blanche
Que baigne un jour d'ailleurs, un indicible jour.

(*Rumengol.*)

Et c'est pourquoi le Celte a toujours les yeux levés vers l'au-delà, vers l'au-dessus. Il n'est pas seulement ami du Rêve et de l'Idéal : il en est ivre.

Idéalisme : c'est le troisième caractère de cette « chanson ».

Mais quel idéalisme ? Non pas celui des grands spiritualistes, des Socrate, des Descartes et des Lamartine, celui qui, étant fait de raison sereine et harmonieuse, peut se réaliser de siècle en siècle, pour le bonheur de l'humanité, mais celui qui, étant fait surtout d'imagination et de contemplation, reste à jamais irréalisable, inaccessible, inassouvi. Ce n'est pas, à vrai dire, de l'idéalisme : c'est de l'enchantement, du sortilège. La Bretagne n'est-elle pas le pays de Merlin l'enchanteur et de la magicienne Viviane ?

Et je suis, depuis lors, indifférent aux choses
Qui font les hommes gais ou qui les font moroses
La source fée en moi luit sous les arbres verts.

Je suis le prisonnier de son eau diaphane
Et je ne sais plus rien de l'immense univers
Que le reflet changeant des yeux de Viviane.

(*La Source enchantée.*)

Ah! que le Celte Le Braz est loin de l'état d'esprit bourgeois du Bourguignon Soulary, qui disait dans un vers célèbre :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve

Pour Le Braz, au contraire, c'est le bonheur atteint qui est le bonheur médiocre ; et le seul qui compte est précisément celui qu'on ne touchera jamais. Et c'est là sans doute une conception plus esthétique que pratique, plus éthérée qu'humaine. Les Bretons sont des rêveurs passionnés bien plus que des guides sûrs et précis. C'est la claire Méditerranée qui jusqu'ici a fourni au monde ses lucides apôtres. Les Celtes, fils de l'aventureux Océan et toujours enveloppés de nuages voyageurs, sont moins des apôtres que des pèlerins.

Cœurs changeants, épris de voyages,
Les Bretons, ce peuple banni,
Se sont faits, comme leurs nuages,
Les pèlerins de l'Infini.

Ainsi, cette « chanson », qui traduisait tout le passé mélancolique et mystique, traduit aussi tout l'inconnu, tout le futur. Mais, des abîmes du passé

et des abîmes de l'avenir, comment ce contemporain a-t-il fait sortir la poésie ? Par un don remarquable, le don de l'évocation, qui est chez lui tout à fait caractéristique et, à vrai dire, prestigieux. C'est en quelque sorte la baguette merveilleuse de ce chanteur qui, Breton en tout, est un autre enchanteur à sa façon. Aperçoit-il une vieille maison, un vieux lit, un vieux livre, un débris de vaisseau qui affleure sur la plage, une aile de mouette qui effleure la vague, soudain se lève en son cœur tout un monde de souvenance et de désirance. D'autres sont descriptifs, opulents, magnifiques : lui est un perpétuel et intense évocateur. C'est là surtout ce qui l'a créé poète et le sacre vraiment chef de chœur des Charles Le Goffic, des Louis Tiercelin, des Eugène Le Mouël, des Quellien, des Olivier de Gourcuff, et autres chantres actuels de la Bretagne.

Et c'est aussi la faculté d'écrire des vers à la fois populaires et savants, clairs et symboliques, naïfs et forts. Unir le sens de la simplicité au sens de la beauté, c'est encore le secret des poètes d'élection. Il n'échappe pas à Anatole Le Braz. Il parle une langue un peu courte, éprise du vers de huit pieds plutôt que du grand vers, mais aussi, éprise de l'achevé ! Jusqu'à quel point il aime le mieux, toujours le mieux, ses manuscrits successifs nous l'apprennent. Et puisque rien n'est plus

intéressant que de saisir chez un artiste le passage de l'ébauché au définitif, et puisque rien n'est plus flatteur pour lui que cette enquête qui montre sa conquête, j'espère n'être pas indiscret en disant qu'une des plus poétiques élégies du volume : *Le Chant de ma Mère*, dans sa première variante, commençait ainsi, plutôt faiblement et improprement :

Ceci, c'est le chant de ma mère,
Le chant divin qui m'a bercé,
La voix douce et pourtant amère
Qui parle au fond de mon passé.

Elle en remonte aux heures chastes,
Quand les nocturnes cieux d'été
Encouragent, tant ils sont vastes,
Notre rêve d'éternité.

C'était déjà de l'émotion, ce n'était pas encore de la poésie. Mais la voici, exquise créatrice de rêve et de sensibilité :

Le chant que me chantait naguère
Ma mère douce, au long des nuits,
A dû mourir avec ma mère...
Nul ne me l'a chanté depuis.

Et c'est en vain qu'au seuil des portes
Obstinément je l'ai quêté.
O ma mère, tes lèvres mortes,
Dans la tombe l'ont emporté.



En vain, sous les lampes huileuses,
J'ai fait, dans l'âtre des maisons,
Sourdre au cœur des vieilles fileuses
L'eau vive des vieilles chansons;

La berceuse qui me fut chère,
Le doux chant naguère entendu,
Le chant que me chantait ma mère,
Avec ma mère s'est perdu.

Non! il n'est point perdu, le chant maternel : un fils pieux, un poète inspiré le sauve et l'éternise ; et voici que, grâce à Anatole Le Braz, la « chanson de Bretagne » pourra désormais murmurer à la fois sur les lèvres du peuple et sur les lèvres des artistes.

Georges RODENBACH (1)

Il s'en est allé rapidement, facilement. Il s'est détaché de la terre, être fluide et léger que n'avait jamais appesanti la prose, et pas encore alourdi la vieillesse. Pèlerin en voyage, il est soudainement retourné au pays natal, c'est-à-dire au pays du mystère, car si la Belgique était le berceau de cet écrivain, le mystère est toujours la première patrie des poètes. Et de cette double patrie — la brumeuse et la lumineuse, la ville morte assise au bord des canaux flamands et la cité immortelle sise quelque part dans un repli du firmament — il eut l'incessante nostalgie. Avec ses yeux fins, d'un bleu vague et énigmatique, avec la fine envolée de sa moustache blonde, avec son visage aristocratique et pur à la Van Dyck, ne semblait-

---

(1) Principales œuvres : *La Jeunesse blanche*, Lemerre Editeur. — *Le Règne du Silence ; Les Vies Encloses ; Le Miroir du Ciel Natal ; Le Voile*, Bibliothèque Charpentier



il pas dépaysé dans la bourgeoisie et la médiocratie, et comme égaré sur une terre étrangère ? N'était-il pas l'artiste exilé, lui l'auteur de l'*Art en exil ?* Et chacun de ses livres ne fut-il pas comme une protestation contre le séjour passager et imposé, comme un appel vers le séjour regretté ou rêvé ?

Il erra d'abord au milieu de jeunes hommes, compagnons de sa vingtième année, séduits par d'impures voluptés ou d'imbéciles mondanités, et pris de dégoût, il se sentit seul, et se réfugiant alors dans son adolescence chaste et pieuse, il écrivit la *Jeunesse blanche* :

Jeunesse ! Enfance ! attrait des choses disparues !
Astres du ciel plus clairs dans l'étang bleu du cœur !...

Je veux recomposer la maison paternelle,
Avant l'absence, avant la mort, avant les deuils.
Les sœurs, jeunes encor, dormant dans les fauteuils,
Et le jardin en fleurs, et la vigne en tonnelle.

Je veux vous reporter à ces calmes années :
Je suis resté le même après bien des douleurs ;
Le manteau de mon Ame a toutes ses couleurs,
Mais mes yeux sont plus las que des roses fanées.

Prologue (LA JEUNESSE BLANCHE).

Puis il erra sur les boulevards parisiens et dans les chapelles littéraires où tout est vain fracas, vaines réclames, vaines idoles, et pris d'un nou-

veau dégoût, et de nouveau se sentant seul, il se réfugia dans l'œuvre taciturne et écrivit le *Règne du silence* Et sans doute quelque chose est préférable à la vie silencieuse, c'est la vie dévouée et bienfaisante. Il vaut mieux travailler au règne de la justice que de se plonger dans le règne de la quiétude. Gloire surtout aux apôtres qui descendent de leur « tour d'ivoire » pour guider les foules ; mais gloire encore à l'artiste pur et fier, vierge de toute banalité et de toute platitude !

Puis, se promenant de théâtre en théâtre, de la scène où l'on rit à la scène où on larmoye ; et devant ces rires stupides et ces larmes grossières, se sentant triste, il médita un drame où rien ne s'étalerait, où tout serait en profondeur, en suggestion enveloppante, en émotion insinuante et pénétrante, d'où le *Voile*, un petit chef-d'œuvre porté par cet enfant de la Belgique à la Comédie-Française, et bien accueilli par le public français, car en dépit de tout, en dépit des murailles de Chine que des affolés voudraient autour d'elle dresser, la France demeure et demeurera hospitalière, et je défie qu'au ciel de notre Gaule, les nuages de l'intolérance tiennent longtemps. Paris sera toujours l'asile des « rois en exil », rois de la terre ou rois de l'idéal.

Et cependant Rodenbach poursuivait sa route ; il avançait à travers la vie littéraire, trop souvent

factice, brillante à la surface, et au fond si vide et si creuse ; et se sentant plus isolé et plus mélancolique que jamais, il rêva de peindre une vie intense, quoique invisible, d'où une nouvelle série de poèmes réunis sous ce titre significatif : *Les Vies encloses*. Sous la minuscule cloche d'une goutte d'eau, qui semble morte ou endormie, des milliers d'êtres vivent dans la joie ou la douleur, dans le triomphe ou l'agonie. Et de même, sous la cloche angoissée des paupières, au fond de cette goutte ou étincelle qu'on appelle le regard, le tendre regard humain, quelle infinité de vie amassée et fondue ! La nacelle subtile de Georges Rodenbach n'a pas craint de descendre et de plonger dans l'océan des yeux, pour en rapporter des perles ou des larmes :

Tels yeux parfois ont l'air plus vieux que leurs visages,
Et même s'ils sont clairs, même s'ils sont rieurs,
A leur fatigue on les soupçonne antérieurs,
Et venir là s'ancrer après de longs voyages,
Regards âgés dans un ensemble puéril :
Les yeux sont un octobre et la bouche un avril.

Le Voyage dans les yeux (LES VIES ENCLOSES).

Elle est partout, la vie latente de l'âme, partout, sur le visage ou sur le corps humain. Elle est par exemple dans les lignes et la forme des mains, pour le commun des mortels, servantes muettes,

mais pour les poètes, ces mystérieux graphologues, ouvrières toujours parlantes :

Toutes ces mains ; les mains des morts enfin inertes
Ou tiennent droit un vieux crucifix comme une arme,
Ou bien parfois quelques violettes de Parme ;
Et d'autres mains, les mains d'amant qui sont expertes
A manier la chevelure d'une amante,
A la bien partager en deux sur chaque épaule ;
Et les mains des couvents en qui le chapelet
Est un silencieux écheveau de prières,
Toutes les mains s'évertuant vers les bonheurs,
Mains mystiques, mains guerrières, si variées ;
Les mains, couleur de la lune, des mariées,
Les mains, couleur de grand soleil, des moissonneurs...

(LES VIES ENCLOSES.)

« Couleur de la lune, » c'est peut-être imaginé plutôt qu'observé, pour le besoin de l'antithèse. Mais il est fort rare que chez ce poète l'image ne réponde pas à la réalité. Ses métaphores charment, au contraire, par leur savante adaptation à l'idée, trop savante même. L'art est toujours visible chez Rodenbach, toujours en éveil et aux aguets. On aimerait quelque moment de détente. Son travail poétique ressemble trop à un minutieux travail de mosaïque, avec l'image ingénieuse, toujours plaquée aux endroits voulus. Du moins elle est esthétiquement plaquée, et dans la teinte attendue. Dans ces poèmes qui décrivent sans cesse



quelque canal urbain ou quelque aquarium mental, il a su mettre des images non précisément éclatantes mais adoucies, mauves, glauques ? La flore favorite de Rodenbach a germé sous l'eau plutôt que sous le soleil : ce qui la rend originale après la flamboyante flore des romantiques, ou la reluisante flore des parnassiens, et ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'être extrêmement riche et suffisamment claire. Cette clarté dans la métaphore et l'allégorie a sauvé Rodenbach du mauvais symbolisme qui le guettait. Plus ses impressions étaient ténues, plus il risquait d'être incompréhensible. Ce n'était point assez pour lui de voir tous ses désirs ou rêves souterrains affleurer à la surface de son âme sous le rayon de son regard : il fallait les faire voir à d'autres, les faire émerger au ras de la page blanche, sous les yeux des lecteurs. Il avait su les découvrir par sa sensibilité d'ordre rare ; il sut aussi les peindre par sa neuve imagination.

Et tout cela est d'un charme délicieux, mais d'un charme dangereux. A force de s'enfoncer dans la vie sous-marine, ce poète perdait pied peu à peu sur notre terre. A force de refléter dans ses vers la double patrie signalée plus haut, le ciel déserté ou le ciel inconnu — son récent et dernier livre de vers n'est-il pas intitulé *Miroir du ciel natal* ? — il a fini par suivre son rêve, et

s'en est allé vers les choses lointaines, mais qui sont après tout les choses éternelles. Et n'est-ce pas comme un désir ou un pressentiment qui lui dictait ces vers ?

Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les choses éternelles ?...

ou ceux-ci :

Las ! le rose de moi je le sens défleurir !
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille !
Mon sang ne coule pas ; on dirait qu'il s'effeuille,
Et je défaille et j'ai sommeil d'un peu mourir.

Oui ! je crois bien que ce poète est mort vraiment de son art morbide, mais si exquis ! si exquis qu'il pourrait bien se survivre par ces poésies mêmes qui l'ont tué peu à peu, de telle sorte qu'en lui donnant la mort, elles lui donnaient aussi l'immortalité. Je ne pense pas que jamais les vers de Rodenbach deviennent populaires, ou même classiques ; mais longtemps, les exilés, tous les exilés de quelqu'un ou de quelque chose — il en est encore beaucoup dans cette « vallée de larmes » — iront se parfumer l'âme à leur grâce et à leur tristesse.

Et puis, s'il est mort jeune encore — il dépassait à peine la quarantaine — tant pis, hélas ! pour

ceux qui l'aimaient, mais en somme tant mieux pour lui, car il laisse ainsi de lui une image plus unifiée et plus harmonieuse. Elégant d'allure et joli de visage, il n'aura pas été touché et enlaidi par l'hiver de la vie. Et puis, son âme, éprise des béguinages mystiques et des cloches catholiques — voir *Bruges-la-Morte* et le *Carillonneur*, romans en prose, mais qui sont la poésie même — eut la suprême consolation de partir la nuit de Noël, au bruit du carillon chrétien, du carillon natal, et les sonneries de la messe de minuit ont dû lui parler à ce dernier moment, non de fin et de deuil, mais de réveil et de nativité.

JACQUES NORMAND (1)

Qui ne connaît les *Ecrevisses?* vous savez bien les *Écrevisses* « en cabinet particulier ». Qui ne les a, sinon lues, du moins entendues, et souvent? Du temps où les monologues sévissaient en France, lequel d'entre-eux a plus fait fureur que les *Ecrevisses?* Elles tournaient même à la scie,

Il me fallait des écrevisses
En cabinet particulier...

Seul présidant aux sacrifices,
Le menu restait régulier...
C'étaient toujours des écrevisses
En cabinet particulier.

---

(1) Principales œuvres : Poésies. *A tire-d'aile; Les Moineaux francs; La Muse qui trotte; Paravents et tréteaux* (Calmann-Lévy, éditeur) ; *Soleils d'hiver,* (Lemerre éditeur).

Théâtre. *L'Amiral,* en trois actes, en vers (Gymnase); *Les Vieux amis,* en trois actes, en vers (Odéon); *Douceur de croire*; en trois actes en vers (Comédie-Française).

Je revins à Pont-à-Mousson.
Pour expier mes anciens vices,
Je suis devenu marguillier...
Ne mangez jamais d'écrevisses
En cabinet particulier ..

d'autant que savoureusement détaillées par Coquelin aîné, elles étaient généralement mal servies par toutes les doublures parisiennes ou provinciales de l'amphitryonesque comédien, et d'autant qu'avec de l'esprit, de la drôlerie, elles étaient, en somme, sans poésie. Sur cent monologues, elles ne valaient guère mieux que les quatre-vingt-dix-neuf autres, car la lyre des monologues n'était le plus souvent, on le sait, qu'un mirliton. Et ce sont les *Ecrevisses* pourtant qui ont fait ou du moins commencé la célébrité de Jacques Normand. Mais, en le faisant connaître, elles donnaient de lui une idée plutôt fausse. Lui du moins vaut mieux que les cent monologues, y compris le sien.

Les *Écrevisses* mettent en scène un provincial, naïf et niais, et l'auteur est un Parisien, d'habitudes d'esprit, et même de naissance ; elles sont plutôt gauloises, et l'auteur a plutôt la finesse et la sveltesse françaises. Elles ne sont point, il est vrai, cyniques, — le marguillier de la fin absout le soupeur — mais elles ne sont point sans épices, çà et là ; et l'auteur est plutôt un sentimental. Ces

« écrevisses », excitantes et ruineuses, font voir la vie en rouge ou en noir; et l'auteur la voit plutôt en rose. Enfin, elles n'ont rien de commun avec la littérature pour jeunes filles, et M. Jacques Normand est un des poètes qui ont écrit pour elles avec le plus de fidélité et de bonheur, ne fût-ce que l'ingénieuse et charmante fantaisie précisément intitulée *Pour les jeunes filles.*

Une d'entre elles porte plainte au nom de toutes les autres.

Paraît-il quelque livre à clé
Dont le public affriolé
Se nourrit et se passionne?
Voit-on, au Théâtre-Français,
Une pièce dont le succès
Chaque jour grandit et rayonne?
« Je lirais bien ce livre-là...
« Cette pièce est des plus gentilles...,
— Tout beau, mademoiselle... Holà!
« Ce n'est pas pour les jeunes filles! »

Et après la plainte, voici le vœu :

A tous les auteurs je dirai :
Il faut, messieurs, bon gré malgré,
Vous réformer, sans plus attendre;
Evitez ces sujets corsés,
Qui sont trop... ou bien pas assez...
Enfin, vous devez me comprendre!



Par des moyens simples et doux,
Du théâtre ouvrez-nous les grilles...
Messieurs, messieurs, pensez à nous :
Travaillez pour les jeunes filles.

(La Muse qui trotte.)

Elle a raison, tout à fait raison, la jeune avocate des jeunes lectrices. La littérature française est une des plus pauvres en productions pour jeunes filles. Ces gracieuses convives sont trop oubliées dans le prodigue festin servi par nos poètes, nos romanciers, nos dramatistes. Chez nous trop souvent, ou les mets sont fades et ce n'est plus du style; ou c'est du style, et ce n'est pas de la pureté, de la chasteté, de la candeur. N'y a-t-il pas là une lacune à combler, une ingratitude à réparer? C'est du moins l'opinion de Jacques Normand qui ayant donné ce conseil :

« Travaillez pour les jeunes filles !»

l'a mis le premier en pratique.

Dans ses vers, comme dans son théâtre, il songe à elles. Il sait les faire parler, nous venons de le voir, et sait bien leur parler. — Soyez vous mêmes, leur dit-il sans cesse ; restez la simplicité, restez la gracilité, restez la grâce.

Nos âmes, pressentant vos âmes embaumées,
Comme des papillons, en désirent le miel...

Oui! pour nous inspirer un amour éternel,
Telles que Dieu vous fit, naïves et gentilles,
Jeunes filles, sachez demeurer jeunes filles.

(Paravents et tréteaux. *On dansera.*)

Et sans doute, il n'écrit pas ses vers spécialement pour elles, mais il pense qu'elles sont là. Et cette pensée l'incline vers l'optimisme délicat et les chimères touchantes. Ce mondain, ce boulevardier, ne craint point le ridicule d'aimer le « bleu », d'adorer l' « azur », et n'est point du tout persuadé que l'universel scepticisme soit la suprême vérité. Pour lui, les années n'emportent pas les illusions ; elles en rapportent plutôt. Un de ses personnages ne dit-il pas :

Enfant, j'étais sceptique et je doutais sans cesse ;
Vieux, je ne doute plus, — et bénis la vieillesse
Qui, comme un vent léger de l'arrière-saison,
De ce nuage obscur lave mon horizon.
Le bonheur des humains n'est qu'un tissu de songes.
L'homme doit, jeune ou vieux, croire à ces doux men-
[songes
Qui font la vie aimable et les chagrins moins lourds.
O beaux princes charmants en habits de velours,
O princesses, d'azur et d'étoiles coiffées,
O peuple exquis et pur de nos contes de fées,
Je crois à vous !.....

(La Muse qui trotte. *Dialogues de Noël.*)

« Douceur de croire », c'était déjà le sujet de



beaucoup de ses vers ou dialogues anciens : c'est le sujet et c'est le titre de sa comédie d'aujourd'hui. Douceur de croire, douleur de savoir : toute la pièce est dans cette antithèse ; et la croyance l'emporte sur la science. Un savant, un érudit, un déchiffreur de textes a trouvé un vieux manuscrit qui prouve que Hilda, la patronne de la Hongrie, Hilda, vénérée par tout le peuple pour avoir sauvé le pays de l'envahisseur étranger, Hilda la sainte, Hilda la vierge, a trahi en réalité sa patrie, et l'a vendue, et s'est vendue elle-même à l'ennemi. Malgré cela, le chartiste de l'endroit ne peut arracher la légende de l'âme populaire. Il ne peut la proscrire ni de la cité, ni même de son foyer. Elle y est défendue, entretenue par la présence d'une vivante, sa fille, par l'apparition d'une morte, sa femme. Cédant à ces deux êtres de foi et d'amour, le savant brûle le manuscrit révélateur. L'histoire est vaincue par la légende.

Je trouve même qu'elle l'est un peu vite. La vérité, s'il y avait vérité, devait lutter davantage. Il faut respecter le songe, mais non le mensonge, la croyance, mais non la crédulité, l'idéal, mais non l'erreur. « Douceur de croire », mais cette douceur-là, lorsqu'elle est superstition, finit par être malfaisante ; douleurs de savoir, mais ces douleurs-là finissent par être fécondes et salutaires.

Dans le ciel et sur la terre y a-t-il rien de plus sacré que la vérité ?

Tel était le problème posé par la comédie de Jacques Normand. Grave problème. Il semble qu'il l'ait discuté et résolu trop superficiellement. Il l'a tranché au dénouement par un *Deus ex machina*. *Dea* plutôt que *deus*, puisque c'est une femme, l'épouse aimée qui descend tout exprès du ciel pour lui dire : « Sois croyant. » Or le miracle, au théâtre même, sous les traits de Mlle Moreno, me laisse défiant. Le poète de *Douceur de croire* — et je l'ai regretté — s'achève en prestidigitateur.

Je l'ai regretté sans en être trop surpris. C'est qu'il y eu toujours un peu trop d'habileté dans Jacques Normand. Sa dextérité prête à son œuvre, théâtrale ou poétique, comme un soupçon d'artifice. Ce n'est peut-être pas impunément qu'il a trop cultivé le monologue de salon, et qu'il a soufflé trop de cabotins ou de cabotines derrière trop de « paravents ». Il manque à son inspiration je ne sais quoi de profond, de large et de grand. Ce Parisien est toujours trop parisien, même loin de Paris, au bord de l'Océan ou au pied des monts. Il semble aimer les bains de mer plutôt que la mer, et les villes d'eaux plutôt que la montagne. Et s'il y a un lac qu'il chante, c'est le lac de Genève, parce qu'il est comme un rendez-vous de mondanité et de parisianisme, et parce qu'il est bien plus



rapproché du parc Monceaux... que le lac Saint-Fargeau. Dans son livre SOLEILS D'HIVER, qui nous transporte sur la « côte d'azur », il célèbre la corniche et ses villes élégantes plutôt que la Méditerranée même, comme si, par discrétion, il craignait de rivaliser avec ce poète méditerranéen trop oublié aujourd'hui, Joseph Autran. Enfin, Jacques Normand, malgré ce titre d'un de ses volumes : A TIRE-D'AILE, ne paraît être ni la blanche mouette au vol d'infini, ni l'aigle sombre au vol de sublimité, mais plutôt — prenons un autre de ses titres — le « moineau franc », très souple, très agile, et aussi — point important — très sympathique.

En effet, il n'a pas — avec ce « moineau franc », ayons de la franchise — de merveilleux dons de conception, car sa dernière œuvre, comme les précédentes, est d'une imagination facile ; il n'a pas non plus les dons créateurs et pittoresques du style — j'ai relu à dessein dans l' « Illustration », où elle a paru, sa comédie *Douceur de croire ;* les vers en sont gracieux et simples, mais sans originalité et sans éclat ; — mais outre cette grâce et cette simplicité, qualités déjà exquises ; outre l'esprit, le goût, la mesure, qualités de notre race, Jacques Normand possède en plus un don extrêmement précieux au théâtre comme en poésie — le don de sympathie. C'est par là qu'il a souvent

trouvé, sur la scène et dans ses livres, le chemin de l'émotion, lequel se dérobe toujours à ceux qui ne cherchent que virtuosité, sonorité et carambolage de rimes. Bref, ce n'est pas un poète sublime, mais c'est un charmant poète, et si français !

EDMOND ROSTAND[1]

Ah! oui, il a fait un chef-d'œuvre ! — CYRANO ? — Non pas : la PRINCESSE LOINTAINE. La pièce jouée triomphalement à la Porte Saint-Martin, et promenée victorieusement à travers toute la France, et même à travers l'Europe, est une œuvre brillante, extrêmement scénique, touchante par endroits, merveilleuse en d'autres, mais ce n'est pas un chef-d'œuvre. C'est mieux ou pis, mais ce n'en est pas un. L'auteur ne s'y est pas assez contenu, possédé. Il a trop appuyé, poussé, chargé — et je ne fais pas allusion à la charge fameuse et, quoi qu'on en ait dit, très émouvante, des Cadets de Gascogne au 4e acte — ; il s'est livré trop complaisamment dans tous les sens. Il a trop versé tour

[1] Œuvres : Les MUSARDISES, poésies [épuisé]. — Les ROMANESQUES, comédie en trois actes, en vers. — La PRINCESSE LOINTAINE, pièce en 4 actes, en vers. — La SAMARITAINE, évangile en trois tableaux, en vers. — CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en 5 actes, en vers. — Librairie Charpentier et Fasquelle.

à tour ou dans la préciosité ou dans la bouffonnerie. Et la pièce, qui semble aller trop vite au début, va trop lentement vers la fin. Et de cette fin toutefois j'ai beaucoup aimé la pénétrante mélancolie. Mais une certaine disproportion persiste. CYRANO DE BERGERAC est étourdissant, éblouissant, étincelant, mais l'impression d'ensemble qu'il laisse ne peut pas se résumer en ce mot divin : Harmonie, souveraine harmonie.

LA PRINCESSE LOINTAINE, au contraire, est d'un bout à l'autre dans la note juste. C'est la perfection dans l'exquis ; et c'est aussi, je ne sais comment, la simplicité dans le subtil, l'émotion dans le romanesque, la vérité dans l'idéal. Enfin, c'est le vrai miroir où transparaît Edmond Rostand, comme BÉRÉNICE est le vrai miroir où transparaît Racine. Et pour saisir tout ce qu'apporte d'original et d'imprévu ce poète de trente ans, qui est actuellement l'espoir des Muses françaises, il faut aller droit d'abord, non aux MUSARDISES, non aux ROMANESQUES, non à la SAMARITAINE, non même à CYRANO, mais à la PRINCESSE LOINTAINE, qui ne nous donne ni trop peu ni trop, mais l'essentiel et le génial.

Avec les MUSARDISES, œuvre de jeunesse, ou plutôt d'adolescence, nous n'avions encore que *trop peu*. C'est le dessin ou la manière du talent futur, plutôt que le talent lui-même. On y devine pourtant déjà le goût du rêve et de la fantaisie ; et

déjà on y constate l'absence de toute médiocrité, de tout prosaïsme, et je ne sais quoi de souple dans le style et la versification.

Mais cette souplesse apparut surtout dans les Romanesques, qui furent une première révélation. Quand je les vis jouer, j'ignorais encore le nom de l'auteur. Aussi la pièce fut-elle pour moi une ravissante surprise : dans un compte-rendu fait alors, je traduisais ainsi mon enchantement, en même temps que mes appréhensions :

« Pas une expression, pas une image, pas un vers qui ne réjouisse comme un éclat de rire, et qui ne flambe comme un déjeuner de soleil. Jeune est, dit-on, M. Edmond Rostand ; mais surtout il écrit jeune. Depuis longtemps les grelots du rire et de la fantaisie n'avaient sonné sur le théâtre avec tant de verve et d'entrain. Toutefois, qu'il n'abuse pas de sa facilité à danser sur la corde du vers ou à faire tintinnabuler les rimes, qu'il se garde lui aussi de trop imiter un Banville ou un Bergerat ; qu'il se gare en poésie du calembour... ou du Caliban. »

C'est qu'en effet, l'imitation semblait percer encore, même sous l'invention. Et l'on se demandait à toute scène des Romanesques : « Est-ce une suite ou un commencement ? est-ce encore un virtuose — et des virtuoses nous en avions déjà trop — ou est-ce enfin un poète ? Est-ce encore de l'ingéniosité,



ou est-ce enfin du génie ? » Et l'on penchait plutôt pour l'ingéniosité, car on sortait de l'œuvre, enchanté, il est vrai, mais non touché, ému, conquis. C'était encore *trop peu*.

Vint la PRINCESSE LOINTAINE, et le poète éclatait. Mais, chose curieuse, la pièce, quoique jouée par Sarah, passa presque inaperçue du grand public. Et moi-même, je le dis à ma confusion, je ne l'ai lue que tout récemment. Et je croyais connaître Edmond Rostand ! C'est absolument comme si on pensait connaître l'Italie, sans avoir vu Venise.

Et sans doute j'avais lu la SAMARITAINE, et j'avais vu CYRANO DE BERGERAC, lors de l'apparition de ces deux pièces. Mais si, dans ces deux-là, il n'y a plus lacune, je crois qu'il y a excès. Certes, la SAMARITAINE a des parties fort belles... et si suggestives ! Nous la lûmes à deux, je m'en souviens, en pleine nature, au bord d'une rivière ; et plus d'un vers évoquait devant nos yeux la figure du sublime vagabond de Galilée ; et plus d'une fois sur la berge, comme autrefois sur les plages du lac de Tibériade, nous crûmes voir se lever la silhouette du divin chemineau. Mais, tout évangélique que fût la nouvelle pièce d'Edmond Rostand, elle avait dans notre mémoire, et dans celle de tous les lecteurs ou spectateurs, un rival invincible... et c'était précisément l'Evangile. Il est toujours imprudent de se mesurer avec lui, et de faire entrer de force dans

le cadre des vers le texte inaltérable de telle parabole et surtout du *Pater Noster.* On risque en pareil cas non seulement la défaite, mais quelque profanation. Et si l'on s'appelle Armand Silvestre, il y a tripatouillage ; et même si l'on s'appelle Edmond Rostand, il y a encore contaminage.

Et certes aussi, CYRANO DE BERGERAC, comme je l'ai dit plus haut, est une œuvre digne d'admiration. Et j'ai moins que tout autre le droit de dire le contraire. Je n'en ai d'ailleurs nulle envie, car les vers que j'ai composés sur elle, étaient, si l'on veut, de *circonstance*, mais non de *commande !* Ce n'est pas à un ordre, ni même à un désir que je les ai accrochés, mais à l'éclatant panache de Cyrano. Si je n'ai pas été inspiré, tant pis pour moi ; ce n'était pas la faute du panache qui était vraiment inspirateur.

Mais si la pièce acclamée des foules avait le panache, la PRINCESSE LOINTAINE, goûtée de l'élite, a le nimbe de l'idéal. Il y avait aussi de l'idéal dans les autres œuvres, mais avec je ne sais quel alliage de mensonge dans les ROMANESQUES, de sacrilège dans la SAMARITAINE, de grotesque et de fanfaronnade dans CYRANO DE BERGERAC. Dans la PRINCESSE, c'est l'idéal très sincère, très pur et très intact. Et là, il n'est pas seulement l'accessoire, l'accident, mais le fond même du sujet.

Vous connaissez la conception de l'œuvre. Jof-



froy Rudel, troubadour d'Aquitaine, ayant entendu exalter une princesse de Tripoli, merveilleuse de beauté, s'est énamouré d'elle à distance, et un beau jour — quoique malade et presque mourant — s'est embarqué pour la voir.

Ils en parlèrent tant que soudain, se levant,
Le prince, ce poète épris d'ombre et de vent,
La proclama sa Dame, et, depuis lors, fidèle,
Ne rêva plus que d'Elle, et ne rima que d'Elle,
Et s'exalta si bien pendant deux ans qu'enfin
De plus en plus malade et pressentant sa fin,
Vers sa chère inconnue il tenta ce voyage,
Ne voulant pas ne pas avoir vu ce visage.

Comme Cyrano, Joffroy est donc, lui aussi, tenté par un sourire de femme, non plus seulement hautain, mais lointain. Mais celui de la « princesse », outre qu'il est plus suave, est surtout plus franc que celui de la « précieuse ». Mélissinde est supérieure à Roxane ; elle l'est de toute la distance, de tous les degrés qui — poétiquement — séparent l'hôtel de Rambouillet des Cours d'amour, et les Julie d'Angenne des Aude et des Ermangarde. Et si Joffroy la désire, elle devine Joffroy. Après une heure de méprise et de défaillance, qui au reste rend son rôle plus naturel et laisse apercevoir la femme sous la fée, elle vient au-devant de son poète, en rade de Tripoli, et voici comment elle l'accueille :

Je savais votre amour et sa longue constance,
Oui, depuis bien longtemps et par plus d'une stance
Des pèlerins qui vont en chantant, et des jongleurs !
Vous étiez donc pareil à nos palmiers en fleurs
Dont les fleurs sont, au loin, à d'autres fiancées...
Vers les miennes venaient, dans le vent, vos pensées !
Quand vous pleuriez, le soir, des pleurs qu'on croyait
[vains,
Mon âme les sentait ruisseler sur mes mains !...

Et quand il meurt dans ses bras, en face du soleil couchant de la mer empourprée, voici leur adieu splendide et doux :

Vois, tu meurs d'une mort de prince et de poète,
Entre les bras rêvés ayant posé ta tête,
Dans l'amour, dans la grâce et dans la majesté;
Tu meurs, béni de Dieu, sans l'importunité
Des sinistres objets, des cires et des fioles,
Dans des odeurs de fleurs, dans des bruits de violes,
D'une mort qui n'a rien ni de laid, ni d'amer,
Et devant un coucher de soleil sur la mer.

C'est l'amour de l'idéal, et c'est aussi l'idéal de l'amour.

JOFFROY

Ah ! je m'en vais, — n'ayant à souhaiter plus rien ! —
Merci, Seigneur ! Merci, Mélissinde ! — Combien,
Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur princesse lointaine.

MÉLISSINDE

Combien, aussi, l'ont trop tôt vue, et trop longtemps,





Et ne meurent qu'après les jours désenchantants!
Ah! mieux vaut repartir aussitôt qu'on arrive
Que de te voir faner, nouveauté de la rive!
Mon étreinte est pour toi d'une telle douceur
Parce que l'Etrangère est encor dans la Sœur!
Tu n'auras pas connu cette tristesse grise
De l'idole avec qui l'on se familiarise.

Oui, l'idéal de l'amour! mais aussi l'idéal du dévouement et de l'amitié. Oreste avait Pylade; Roland avait Olivier; Cyrano avait Lebret — Lebret trop sermonneur et un peu pâle; — Joffroy a Bertrand, cœur faible, mais tendre et héroïque.

Un héros passe, il me séduit, je l'accompagne!
Serais-je Provençal, serais-je troubadour
Si je n'avais pas pris parti pour cet amour?

Mieux encore : l'idéal du désintéressement et de la chevalerie. Chevaliers aujourd'hui, les pirates d'hier. La contagion d'amour qui émane de Joffroy les a gagnés. Ils vont eux aussi, non plus pour le gain et le pillage, mais pour le plaisir de Joffroy et pour les beaux yeux de la « princesse lointaine ». Pour Elle et pour Lui, ils affrontent les batailles, les tempêtes, la famine. Cyrano avait ses cadets de Gascogne : Joffroy a ses mariniers d'Aquitaine.

La dame du poète, ils en ont fait leur dame;
On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame!
Ils voudraient que le prince atteignît aux chers yeux!

Son amour leur a plu, vague, mystérieux,
Parce que les petits aiment les grandes choses
Et sentent les beautés poétiques sans gloses!
Cette noble folie et que nul ne comprit
Apparaît toute claire à ces simples d'esprit.

Admirables vers prononcés par ce personnage admirable, le frère Trophime, un moine comme il y en eut peu, un prêtre comme il en faudrait beaucoup, car c'est lui qui dit encore :

Elle est lyriquement épique, cette nef
Qui vole au bruit des vers, un poète pour chef,
Pleine d'anciens bandits dont nul ne se rebelle,
Vers une douce femme étrange, pure et belle,
Sans aucun autre espoir que d'arriver à temps
Pour qu'un mourant la voie encor quelques instants!
Ah! l'inertie est le seul vice, maître Erasme!
Et la seule vertu, c'est.....

ERASME

Quoi?

FRÈRE TROPHIME

L'enthousiasme!

Comme c'est beau, n'est-ce pas? et comme c'est vrai! La conception est d'ordre rare chez Rostand, trop parfois ; mais comme cette recherche des sujets subtils est heureusement compensée par cette large simplicité et universalité des sentiments! L'enthousiasme, la générosité, l'héroïsme, l'amour, tout ce qui est le fond de l'humanité est



aussi le fond de toute son œuvre, mais encore magnifié et purifié dans la PRINCESSE LOINTAINE. Et c'est là ce qui assure la supériorité d'Edmond Rostand sur tant d'autres poètes de théâtre, si charmants et si ingénieux qu'ils puissent être, sur un Théodore de Banville, sur un Catulle Mendès, sur un Jean Lorrain, sur un Ernest d'Hervilly, et sur d'autres qui font profession d'idéalisme, mais ne sont que des beaux esprits, car leur prétendu idéal est vide d'humanité et de simplicité, et jamais ils n'ont des vers qui font éclater nos larmes, des vers comme ceux-ci :

BERTRAND, *debout au milieu des mariniers à genoux*

Si vous saviez, sous ces peaux rudes et tannées,
Quelles âmes d'enfants, ouvertes, spontanées !
Aimez-les, ces obscurs à la simple ferveur,
Ces dévouements actifs qui portaient le rêveur !
Comme les chardons bleus qui poussent sur les plages,
Ils ont des cœurs d'azur dans des piquants sauvages.

Et lui aussi, Edmond Rostand, avec un esprit raffiné et un cerveau subtil, a gardé une « âme d'enfant » ; et c'est pourquoi il entre si facilement dans le royaume du ciel, je veux dire le royaume des Muses.

Et pourtant, malgré tous ces dons, s'il n'avait encore celui qui les fait valoir tous, serait-il un grand poète ? Peut-on l'être sans un style poétique ?

Et ne faut-il pas, pour mériter ce titre, qu'on soit capable de créer la forme en même temps que le fond? Or, Edmond Rostand, on l'a pu voir par les nombreux fragments que j'ai cités et cités à dessein, parle une langue personnelle, sinon absolument nouvelle. Ce langage à la fois familier et chantant, terrestre et ailé, est bien à lui. Elle est bien sienne, cette poésie précieuse et facile, qui sans cesse côtoie la prose — et par là même convient au théâtre — et sans cesse y échappe par l'envol des pensées et l'exquisité des images.

Et voilà comment son succès est justifié — si trop de chance échut à CYRANO, la PRINCESSE en eut trop peu et par suite la bonne mesure existe en définitive -- et comment son nom, déjà populaire, est destiné à le devenir davantage. Qu'il se défie un peu plus des sujets fantaisistes, et qu'il aborde maintenant les grands sujets historiques — on annonce de lui une pièce sur le Roi de Rome — et je crois que l'avenir, l'avenir est à lui, pour me servir d'un terme impérial. L'auteur de l'*Aiglon* pourrait bien être demain l'aigle de la poésie française.

PAUL DÉROULÈDE[1]

Je ne dirai pas un mot de l'homme politique. Ce n'est pas le boulangiste, le nationaliste qui à cette place m'appartient et me retient ; c'est l'auteur des CHANTS DU SOLDAT et des CHANTS DU PAYSAN. A d'autres de peser les paroles du « ligueur », d'éplucher les actes du « conspirateur » : je n'ai, Dieu merci ! d'autre mandat que celui de feuilleter les vers du poète.

D'ailleurs, c'est un poète avant tout. Il l'est en politique ; mais il l'est même en vers, quoi qu'en puisse dire l'école névrosée et raffinée, et quoi qu'en ait pu penser un secrétaire d'Etat, probablement spirituel, qui, dans un entretien avec Dérou-

---

(1) **Œuvres** : toutes publiées chez Calmann-Lévy.

Poésies : *Chants du Soldat ; Nouveaux chants du Soldat ; Marches et Sonneries ; Refrains militaires ; Chants du Paysan.*

Théâtre : *Juan Strenner*, 1 acte, en vers ; *L'Hetman*, 5 actes, en vers ; *La Moabite*, 5 actes, en vers ; *Messire du Guesclin* 3 actes, avec prologue et épilogue, en vers. *La Mort de Hoche*, 5 actes, en prose.



lède à propos de l'interdiction de la MOABITE, félicita chaudement l'auteur sur sa pièce puis, le reconduisant, lui glissa cette question : « Est-elle en vers ? » — « En deux mille vers, Monsieur le Ministre, en deux mille vers », répondit Déroulède, qui lui-même nous conte la chose dans sa préface. Qui sait ? Monsieur le Ministre était peut-être, non un gaffeur, mais un pince-sans-rire.

Quoi qu'il en soit, Déroulède fût-il médiocre en tant que versificateur — je reviendrai là-dessus — ne l'est point du tout comme poète. Il est poète, puisqu'il est patriote, puisqu'il est éloquent, puisqu'il est généreux. Et sans doute le patriotisme, l'éloquence, la générosité, ne fournissent pas l'image, le rythme, la rime, l'ornement ou le vêtement des vers, mais constituent une substance poétique de premier choix.

Oui, je sais bien que depuis trois siècles les poètes de France tiennent généralement le genre patriotique pour un genre inférieur. Non seulement les Parnassiens, mais les classiques, ont préféré l'inspiration archaïque ou antique à l'inspiration nationale. Celle-ci paraissait un aliment trop gros et presque trop grossier à ces bouches de psychologues et d'artistes. Mais je le dis, et l'on ne saurait trop le redire, c'était de leur part un préjugé, une erreur qui, à partir de Malherbe, n'a pas peu contribué à refroidir et à dénationaliser

la poésie française. Le patriotisme semblait-il un thème anti-poétique à Eschyle, à Dante, à Shakspeare... ou même à l'auteur inconnu de la CHANSON DE ROLAND? Donc, en reprenant la lyre patriotique, Paul Déroulède ne sortait pas de la poésie, mais y rentrait au contraire, et s'il rompait avec les traditions aristocratiques de notre dix-septième siècle, il renouait avec la tradition nationale de nos trouvères ; et si ses volumes de vers eurent tant de succès, — les CHANTS DU SOLDAT ont jusqu'à 150 éditions, — ce n'est point seulement à cause de leur petit format portatif, c'est parce qu'ils portaient en eux une âme vraiment populaire et française, et que le poète y avait épinglé la cocarde de la patrie.

Ma cocarde a les trois couleurs,
Les trois couleurs de ma Patrie.
Le sang l'a bien un peu rougie,
La poudre bien un peu noircie ;
Mais elle est encor bien jolie,
Ma cocarde des jours meilleurs.

Cocarde vaillante, héroïque, et volontiers sentimentale, car le troupier de France, même dans la défaite, songe à faire des conquêtes.

Et maintenant d'où je la tiens ?
C'est presqu'un roman, son histoire !
Dieu me garde d'en faire gloire !



Mais elle était, on peut m'en croire,
Elle était sous sa tresse noire.

Et par moments, c'est une cocarde irritée :

Tout à coup, sur notre prière,
Elle chanta nos chants de guerre,
Et c'était la gloire en colère
Qui nous grondait par cette voix !

Et aussi, c'est une cocarde obstinée, qui ne se décroche pas facilement, qui tient aux CHANTS DU SOLDAT, mais même aux CHANTS DU PAYSAN, car, dans ce volume terrien, Déroulède ne chante pas une terre quelconque, mais la terre de France ; et le livre rustique s'ouvre d'abord par un cri patriotique :

O ma France, ma vie est mêlée à ta vie.

Et enfin, c'est une cocarde oratoire. J'arrive ainsi à l'éloquence, seconde faculté caractéristique chez Paul Déroulède.

Il est éloquent dans ses discours, mais aussi dans ses vers ; et là encore, il est bien dans la tendance des poètes français. De toutes les poésies du monde, la plus oratoire est peut-être la poésie française. Le Cid est éloquent dans Guilhen de Castro, mais il l'est encore plus dans Corneille ; Agrippine est éloquente dans Tacite, mais elle l'est plus encore dans Racine ; éloquentes les

Satires de Juvénal, mais combien plus les Chatiments de Victor Hugo ! — éloquent le Chemineau ; éloquent Cyrano ; mais Paul Déroulède l'est encore plus constamment — je ne dis pas plus brillamment — que tous les autres.

Et cela parce qu'étant moins préoccupé qu'eux tous de la forme poétique, il est tout à l'idée, au sentiment. Ce qui surabonde dans ses vers, ce n'est point la fantaisie, la rêverie, la psychologie, c'est le cœur, le « *pect s* ». Et les anciens disaient vrai : « *pectus est quod disertos facit* ». Le cœur est chaleureux chez Déroulède quand l'imagination est paresseuse. L'éloquence en ses strophes ne crée pas, si l'on veut, la poésie, mais elle la supplée. Ce poète intermittent est un tribun permanent.

Il est tribun dans ses vers et surtout dans son théâtre. Par l'invention, la construction, la logique des situations, la vérité des caractères, le naturel des dialogues, ses drames ne sont point merveilleux. Mais ils ont plus d'une fois forcé l'admiration et emporté le succès par le grand souffle d'éloquence dont ils étaient traversés et soulevés. On y trouve des discours tout faits qu'on pourrait transporter de la scène à la tribune, sans retrancher autre chose que la mesure des vers. Et ces discours sont admirables, non point du tout par l'éclat de la tirade ou la sonorité de la phrase, mais par la



justesse du ton, et souvent même la justesse de l'observation, non par des virtuosités mais par des réalités, non par des mots mais par des idées. Idées contestables, je l'accorde; idées dangereuses, je le crois : mais idées. Ainsi, dans MESSIRE DU GUESCLIN, se trouvent des peintures historiques et des aperçus politiques, remarquables de netteté et de précision : tel ce portrait d'Edouard III d'Angleterre (acte I, scène IV).

Edouard III se tient au texte du traité.
Et plût à Dieu qu'il l'eût hautement rejeté,
Que, drapeaux déployés, il nous fît guerre ouverte !
La Nation saurait qui conjure sa perte.
Et l'instinct populaire, ardent à s'émouvoir,
Connaissant l'ennemi, comprendrait le devoir.
Mais ses habiletés sont pires et plus grandes :
Licenciés par lui, ses Anglais vont par bandes,
Changeant de nom selon l'endroit et les milieux,
Grossir partout les rangs de tous les factieux ;
Et conspirations, émeutes, jacquerie,
Tout ce qui fait verser du sang à la Patrie,
Tout ce qui peut l'atteindre et la frapper au cœur,
A pour complice obscur l'implacable vainqueur.
Puis, lorsque accomplissant sa farouche espérance,
Nous aurons fait meurtrir la France par la France,
Il viendra, comme un loup, à travers les halliers, ...

La peinture se poursuit, toujours aussi ressemblante que véhémente. Telle, cette autre-là, sur l'affolement d'un pays au lendemain d'une défaite (acte II, scène VII).



L'horrible écrasement de la France à Poitiers !
Moi, j'étais à Paris quand parvint la nouvelle.
Quelle journée, hélas ! longue, folle, cruelle,
Où les récits toujours succédant aux récits,
Tout était affirmé sans que rien fût précis.
On flottait tour à tour de la honte à la gloire ;
Tantôt c'est la défaite et tantôt la victoire ;
Enfin le fait éclate impossible à nier :
Dix mille Français morts, le roi Jean prisonnier.

Dans ce désastre surgit Etienne Marcel, qui fait luire aux vaincus un espoir de relèvement, aux sujets un espoir d'indépendance.

Puis, venait tout un plan de grande politique,
L'admission de tous à la chose publique ;
La justice enfin juste et — suprême fierté ! —
Pour tout homme sachant vouloir : la liberté !
Heureux et courts moments où tout semble propice,
Où l'âme de la foule aspire au sacrifice,
Où tous les cœurs sont prêts à tous les dévouements !...
Je vous dis tout cela, seigneur, parce qu'en somme,
C'est la confession d'un peuple par un homme,
Et vous comprendrez mieux bientôt comment Paris,
S'égarant avec moi, comme moi s'est repris.

« La confession d'un peuple par un homme », telle est bien la force de Paul Déroulède, et aussi sa faiblesse, car de ce peuple il emprunte et interprète tout, même les égarements. Entraîné par l'élan des foules, il dépasse alors, en actes et en paroles, sa pensée, son programme, son idéal.



Mais si à ces moments-là l'homme politique m'inspire de la défiance, combien l'orateur gagne en séduction et en puissance! Toutes les voix trouvent alors un écho dans sa voix. Paul Déroulède n'est pas toujours une âme-lumière, mais c'est toujours une âme-écho.

Et c'est une âme noble. La générosité: tel est son troisième signalement. Il est tricolore, ainsi que sa cocarde. Et si le rouge marque la couleur de son sang toujours prêt à se répandre pour la patrie, si le bleu marque ses éloquentes envolées dans l'utopie possible, le blanc marque la pureté de ses intentions qui restent droites même lorsqu'il s'égare, hautes même lorsqu'elles semblent éclaboussées par la boue ambiante, J'ai dit que des foules il traduisait tout... tout, sauf pourtant les mensonges et les bassesses. Même lorqu'il partage les passions violentes ou démentes du peuple, il ne participe point à ses passions mesquines et cupides. L'or ou le désir de l'or n'a jamais dû effleurer ses mains. Il a toujours, par probité et rectitude, désapprouvé et réprouvé ouvertement l'antisémitisme, qui repose ou sur des convoitises d'argent ou sur des sophismes bysantins. « Je fais campagne avec vous, crie-t-il aux antisémites ; mais je ne prends point vos doctrines à mon compte. Nous nous unissons pour détruire : nous devrons nous séparer pour reconstruire. »

Périlleuse méthode du reste ; et l'on est tenté de dire à Déroulède ce que, dans son drame la *Mort de Hoche*, Déla dit à Hoche : « Tu n'es pas né, tu n'as, Dieu merci ! pas vécu dans ces milieux d'intrigues et de bassesses. Ton désintéressement, ta bonne foi, ton enthousiasme seront ton danger. Tu te tromperas, tu seras trompé. » Déla voyait juste ; et Hoche, engagé malgré lui dans une conspiration, fut acculé au suicide. Ce n'était là pour Déroulède, nous en sommes sûr, qu'un dénouement d'auteur, et non un pressentiment d'homme et de citoyen ; ou plutôt c'était une allusion à des faits récents, un rapprochement voulu, et d'ailleurs forcé, entre le général Hoche et le général Boulanger.

Et moi, qui ne devais point faire ici de la politique, voilà que j'en fais tout le temps. Et comment l'éviter, puisqu'elle est la matière même des poésies de Déroulède? Et si je n'avais en rien parlé d'elle, n'étais-je point condamné à ne dire que des riens sur lui ? Et puisque l'originalité de cette poésie est de ne point exister en dehors de l'idée, de l'idée patriotique et civique, ne devais-je point dire en quoi consistent son civisme et son patriotisme ? Et si par hasard ces lignes tombent sous ses yeux, l'auteur ne me saura-t-il pas gré de l'avoir discuté avec franchise, plutôt que de lui avoir adressé des compliments superficiels et indifférents ? Et



alors même que je redoute sa république, il sent bien que je l'estime et l'admire encore pour son républicanisme sincère, pour sa loyauté, sa vaillance, sa chevalerie, son don quichottisme. Il y a, en effet, du Don Quichotte en lui, un peu dans son physique, beaucoup dans son moral; et de son ample et longue redingote elle-même, les pans agités ressemblent à des moulins à vent. Le geste de Don Quichotte, mais aussi son âme : voilà Paul Déroulède. Ce geste a pu se tromper, et a poursuivi l'iniquité dans le camp ennemi, alors qu'elle était plutôt dans le sien, parmi ses amis d'un jour; mais cette âme ne se trompe pas, puisque c'est bien l'iniquité qu'elle hait, et puisqu'elle aime d'un même amour la justice et la patrie, et qu'à vrai dire, dans la France, elle aime surtout la patrie de la Justice.

Car je t'aime dans tes succès, dans tes revers,
Dans ton ardent besoin de justice idéale,
O martyre du Droit, soutien de l'Univers.

Et devant cette patrie-là, comme le roi David jouait de la harpe devant l'arche, Paul Déroulède sonne éternellement du clairon; car sa lyre est surtout un clairon. Sa poésie est, en effet, rude et rauque plutôt que vibrante et variée. Elle est monotone ou monocuivre, plutôt qu'heptacorde. Elle a la force sans la souplesse, l'émotion sans la

grâce. Et certes, puisque ces vers sont pleins d'âme, ils ont la beauté, mais la beauté sans la vénusté. Ils sont martelés plutôt que ciselés.

Ils fourmillent d'antithèses, et non seulement d'antithèses d'idées, ce qui est bien, et non seulement d'antithèses de mots, ce qui passe encore, mais d'antithèses de locutions adverbiales et conjonctives, ce qui est ou très pénible, ou très puéril, et souvent les deux.

Enfin, c'est là surtout le vœu de ma jeunesse,
C'est *seul pour quoi* je vis, c'est *à quoi seul* je tiens ...

Ou ailleurs :

Est *bienvenu* qui vient au nom du Dauphin Charle,
Et pour la France aussi *bien écouté* qui parle.

Les vers de cette sorte ne sont point rares chez Déroulède. Ils ont fait grand tort à sa réputation poétique, tout au moins chez les poètes. Mais la lourdeur de sa syntaxe n'empêche point la robustesse éloquente de sa poésie. Elle n'est pas musicale, soit, mais elle est ardente et entraînante. A d'autres les vocalises, les diversités, les subtilités, les nuances, les demi-teintes : Déroulède est un simple de sentiment et un simpliste en versification. A d'autres la flûte savante ou la cithare éclatante : Déroulède n'est qu'un « sonneur de clairon ».

Je veux tout droit suivre la droite ligne,
Penser tout haut et vivre à cœur ouvert ;
Si je flétris un acte qui m'indigne,
Ou si j'exalte un grand nom qui m'est cher,
Je veux pouvoir répondre à qui peut croire
Que l'intérêt m'entraîne ou me corrompt :
Mon intérêt c'est la France et sa gloire,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

UN GROUPE DE SPIRITUALISTES

J'assemble ici quelques poètes qui, sans avoir un égal talent ni une égale notoriété, se rangent pourtant sous la même bannière, celle du spiritualisme. Spiritualistes, tous les poètes sans doute le sont plus ou moins, le propre de la poésie étant d'atteindre l'esprit sous la lettre, et l'âme sous les choses. Parmi eux, toutefois, les uns sont plus frappés par la vie pittoresque et brillante, les autres par la vie morale et méditative, les premiers ayant pour maître Victor Hugo, et les seconds pour chef de chœur Lamartine.

STEPHEN LIEGEARD (1)

C'est dans ces derniers certainement que figure Stephen Liégeard. Lamartinien, il l'est non seulement par les deux beaux poèmes qu'il consacre au

(1) Œuvres poétiques : Le *Verger d'Isaure ; Rêves et Combats ;* Les *Grands Cœurs.* — Hachette, éditeur.



chantre de Jocelyn, mais plus encore par l'inspiration haute et pure de toute son œuvre. Lisez ses volumes de vers d'un bout à l'autre, vous ne trouverez rien de vulgaire dans ses sentiments, rien de bas dans ses sensations. Le glaive qu'il porte, — car ce poète, le poète des *Grands Cœurs* a dans ses vers une allure de soldat, — est fait d'un acier probe et chaste ; la fleur qu'il aime est une fleur des sommets, toute pareille à cette edelweiss qu'il salue dans une ode dont voici la dernière strophe :

Salut à toi, corolle blanche,
Pâle fille de l'avalanche,
Fidèle amante du glacier !
Salut, edelweiss que l'on aime,
Plus pure que la neige même,
Plus éternelle que l'acier.

Fleur sublime, certes, mais glaciale ! Et de même, les poésies de Stephen Liégeard sont plus élevées qu'émues. Ce qui fait défaut aux Grands Cœurs, c'est trop souvent le battement de cœur. Ainsi, dans les diverses poésies qu'il a dédiées à l'Impératrice tombée et au Prince impérial mort, et qui sont de si louable intention, — Stephen Liégeard est un courtisan du malheur, et je lui en fais mon compliment, — je n'ai pas trouvé le je ne sais quoi qui met un frisson dans la voix et une larme



sous la paupière. *Le Petit Prince*, c'était un bon titre promettant quelque chose de tendre dans la thrène héroïque; mais c'est en vain et à juste titre qu'il l'appelle Marcellus, et qu'il aurait pu aussi l'appeler Lausus, ce jeune Napoléon frappé si loin de sa mère et peut-être aussi sous la tunique brodée par elle, il n'a pas su comme Virgile, sur cette tombe prématurée, à côté des palmes et des lauriers, semer la suavité des lys et l'humanité des roses.

Et c'est pourquoi ce Lamartinien, Stephen Liégeard, est en somme moins près de Lamartine ou de Virgile que d'un Victor de Laprade par exemple. Pas assez de sensibilité, et d'autre part, pas assez de sérénité. Les Grands Cœurs sont dédiés à un publiciste plus vaillant qu'équitable ; et l'œuvre se ressent çà et là de la dédicace. Et j'ajoute : pas assez de personnalité. Trop de pièces, non de *commande* bien entendu, mais de *circonstance*. Trop de toasts portés dans les banquets et de poèmes rapportés de l'Institut ou des Jeux floraux. Il est bien démodé, le « verger d'Isaure » !

Mais, après tout, c'est peut-être notre faute si nos préférences ne vont plus au genre académique et aux poètes-lauréats. Poète-lauréat, Pindare en était un; Malherbe en était un ; et Tennyson en était un autre. Stephen Liégeard a donc de qui tenir, et d'illustres garants. Et, en défini-

tive, qu'importe l'occasion des vers, pourvu qu'ils soient bons? Et ceux de Stephen Liégeard, sans être toujours assez frémissants, sont toujours de bons vers, et souvent des vers fortifiants, cueillis sur l'âpre coteau des vertus, ou des vers splendides, cueillis sur la « côte d'azur », pour rappeler l'expression qui sert de titre à l'un de ses volumes en prose, qu'il a créée, je crois, et qui a fait fortune.

CHARLES DE POMAIROLS (1).

Moins académique, quoique lui aussi couronné par l'Académie, est le poète des REGARDS INTIMES. On voit tout de suite que celui-là habite loin de la vie mondaine, et en plein dans la vie rustique et simple. C'est un simple et c'est un primitif. Il en a le charme pénétrant et la profondeur exquise.

Fidèle au toit et au domaine paternels, Charles de Pomairols, qui a chanté la « Nature et l'Ame », sait quelle âme divine habite dans la nature.

Quis deus ? Incertum est : habitat deus...

Il sait que l'horizon natal n'est pas seulement

1) Œuvres potiques : La *Vie meilleure; Rêves et Pensées ;* La *Nature et l'Ame ; Regards intimes.* — Lemerre, éditeur.



beau, mais bienfaisant, et que le foyer atavique n'est pas seulement doux, mais sacré. Il a entendu le bon conseil qui chaque matin et chaque soir se lève des champs pacifiques, et la voix mystérieuse qui révèle au jeune homme le nom, encore inconnu, de la jeune épouse, sa compagne prédestinée.

J'habitais la hauteur, planant sur l'horizon,
Et toi, tu te cachais dans l'obscure maison
Qui s'abrite des vents au pied de la colline ;
J'ignorais tout de toi, vierge, ô blanche voisine,
Mais notre pays même, avec grâce et douceur,
M'a conduit vers le bien qui manquait à mon cœur.

La nature est son guide vers le bonheur, mais aussi vers la réflexion, vers la sérénité. De ce gentilhomme campagnard, elle fait un sage. D'autres sont les peintres de la nature, Charles de Pomairols en est le philosophe. Sans s'arrêter à sa surface voyante et changeante, il atteint sa substance immuable, son idéalisme éternel, de telle sorte que ses vers de nature sont aussi des vers de conscience.

Sois très fier dans ton âme et prise assez ton cœur
Pour ne pas le courber devant le fait vainqueur.
Respecte uniquement les forces idéales
Dont les autres ne sont que de pauvres rivales.
Loin des profits grossiers, il est doux, tu le sais,
De vivre pour son rêve en bravant le succès.



Laisse les gens courir vers la plaine fertile :
Qu'ils sont beaux les sommets où fleurit l'inutile !

On voit la qualité de ce moralisme et de cette poésie. Les vers de Pomairols sont quelque peu monotones et très peu oratoires. Ecrits dans la solitude, ils sont faits pour des lecteurs solitaires. Ils sont riches d'intimité, plus riches encore de spiritualité. Pomairols a écrit sur Lamartine une remarquable étude critique : mais s'il est peut-être celui qui, en prose, a le mieux pénétré le spiritualisme lamartinien, il est, je crois, celui qui, en vers, l'a le mieux reproduit. Nous avions déjà les PETITES ORIENTALES, Charles de Pomairols nous a donné à sa façon de « Petites Méditations ».

AUGUSTE DORCHAIN (1)

Un autre méditatif, et d'une rare séduction, c'est Auguste Dorchain. N'est-il pas l'auteur de la JEUNESSE PENSIVE ? N'a-t-il pas toujours cherché le regard plus beau que les yeux, le sourire plus tendre que la bouche, et l'âme plus attirante encore que

(1) Œuvres poétiques : *La Jeunesse pensive ; Vers la lumière ; Conte d'Avril*, comédie en vers. — Lemerre, éditeur.

la chair ? Et quand l'âme sous la beauté lui semblait morte, ne l'a-t-il pas dit en tristes vers immortels ? Qu'on se rappelle les *Etoiles éteintes*.

Vois-tu vers le zénith cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans bornes ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Pourtant elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain,
Personne ne sait qu'elle est morte...

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé, songes-tu pas encor
A d'autres clartés disparues ?

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse,
Ne suis-tu pas, d'un chaste et douloureux désir,
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères.



Parfois, dans leurs regards clairs et mystérieux,
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi, le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

O bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas, ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

Il suffisait de cette poésie pour assurer la fortune d'un livre, car ici le poète avait trouvé le symbole qu'il fallait à son idée. Il était créateur dans la forme autant que dans le fond. Cette inspiration sidérale annonçait d'autre part qu'il était en marche « vers la lumière ». Le titre de son deuxième volume de vers ne surprit donc pas, à première vue, et ne déçut pas, d'ailleurs, après lecture. Aujourd'hui, la plupart des volumes de poésies ont de beaux noms de baptême : mais ouvrez-les et vous reconnaissez le plus souvent que leurs auteurs, ces magnifiques parrains, sont des pères indigents. Il n'y a de la richesse et de la poésie que sur la couverture. Au contraire, l'œuvre de Dorchain tient, sinon complètement — elle est un peu grêle çà et là et d'un souffle court — du moins en grande partie, ce qu'elle promet.

Les premières notes du livre sont mi-passionnelles et mi-idéales, inspirées plutôt par l'ombre ou le parfum d'un amour que par l'amour même,

et même si l'amour était défendu, le parfum est chaste.

Comme dans un missel un lys enseveli,
Cet amour embauma leurs tristes destinées.

Car sachant trop que rien ne pouvait les unir,
Tous deux avaient voulu garder leur âme haute,
Préférant à la courte ivresse de la faute
Le parfum immortel d'un chaste souvenir.

Viennent ensuite des notes aussi pures et encore plus tendres et plus pleines. Le clavier d'Auguste Dorchain devient alors l'écho d'une âme qui a trouvé l'amour rêvé, c'est-à-dire l'amour-communion, l'amour-éternité.

Mais nous!... Te souvient-il comment nous établîmes
En un rapide instant notre accord éternel ?
Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
En quels flots de lumière, à quels accents de miel ?
Et comment la Pudeur, et gardienne et complice,
Purifiant l'attente et sacrant le délice,
Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel ?

Ce sont là d'admirables vers, sinon par la nouveauté de l'inspiration ou de l'expression, du moins par le fini du travail et l'infini du sentiment.

Toutefois, le chant d'amour, si mystique qu'il soit déjà, va se prolonger en un chant encore plus sacré. A la voix même de l'Amie, le poète magnifie et purifie encore sa mélodie :



Tu m'as dit : « Ce n'est point assez que dans ce jour
Tes chants, mon bien-aimé, me fassent immortelle...
Montre-leur que tes yeux vont au divin modèle,
Apprends-leur que l'amour contient plus que l'amour.

Très beau, ce dernier vers, parce que très belle idée. Toujours l'amour vrai est riche de lumière. Et c'est ainsi que ce livre, VERS LA LUMIÈRE, pourrait être aussi intitulé : PAR L'AMOUR, d'autant plus que Dorchain, ne l'oublions pas, est encore plus racinien que lamartinien, et a écrit *Conte d'Avril*, tout fleuri de tendresse. Le poète s'engage donc dans sa dernière étape, abordant les problèmes religieux, qui sont l'attirance des âmes nobles comme l'attrait des nobles livres, car la suprême beauté d'une œuvre, c'est d'aller des syllabes aimantes aux syllabes éternelles. Auguste Dorchain fait cette ascension, surtout dans l'épilogue final où les vers, soutenus d'une grande pensée, vont s'échelonnant trois par trois vers les cimes :

Car c'est là ta noblesse et ta gloire assurée
De servir par tes chants à la marche sacrée
De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
Et les temps à venir les retrouveront tels
Roulant de cœur en cœur en échos immortels.

Et si pourtant la gloire absente à leur baptême

Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
Ne t'inquiète pas — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras ces cris, ces chants, ces vers,
Avec tes actions et tes pensers divers,
Associé dans l'ombre aux fins de l'Univers.

CHARLES FUSTER (1)

De celui qui a fait la JEUNESSE PENSIVE, rapprocher celui qui a débuté par l'AME PENSIVE, c'était tout indiqué. Dans Charles Fuster, il y a en effet un poète spiritualiste persistant sous le poète passionnel. Passionnel, il a écrit les TENDRESSES, le CŒUR, DU FOND DE L'AME, LOUISE ; spiritualiste, il a composé l'AME PENSIVE, les ENTHOUSIASMES, les SONNETS,— dont quelques-uns sont très beaux, un entr'autres intitulé : *La Bonne souffrance*, que je n'ai point oublié ; — l'AME DES CHOSES, où palpite encore et surtout l'âme des hommes :

Où que j'aille, quoi qu'on me montre,
Quoi que je tienne dans la main,
C'est toujours toi que je rencontre,
Pauvre infini du cœur humain !

---

(1) Œuvres poétiques : *L'Ame pensive ; Les Tendresses ; Les Enthousiasmes ; Les Sonnets ; Le Cœur ; Du fond de l'âme ; L'Ame des choses ; Louise ; Les Pèlerinages.* — Fischbacher, éditeur.

L'AME DES CHOSES, son meilleur livre de vers si les PÈLERINAGES n'existaient pas. Ils viennent de paraître, et ce qui frappe d'abord dans cette œuvre, ce qui constitue sa supériorité sur les précédentes du même auteur, c'est précisément qu'elle associe et concilie cette fois les deux hommes cohabitant dans le même poète, l'homme de sentiment et l'homme de pensée. L'impression qu'elle donne de page à page est multiple, et l'impression qu'elle laisse à la page suprême est une pourtant. La diversité aboutit à l'unité.

La diversité, la fécondité, la facilité, c'était jusque-là le don de Charles Fuster, mais aussi pour lui le danger. Il publiait trop. Il produisait encore même lorsqu'il n'avait plus rien à dire, ou plus que les mêmes choses à redire. Il s'excitait, et c'était du surchauffé, ou il se répétait, et c'était du réchauffé. Partout des traces de talent, mais d'un talent trop souvent épars et éparpillé.

Il le ramasse enfin dans une œuvre courte mais pleine, d'une vie plus intense et d'un art plus parfait. La première moitié du livre est plus brûlante, la seconde plus spéculative, mais dès le début, il y avait de la philosophie, et vers la fin encore il y a de la flamme.

Voici une des premières pièces ; elle est déjà tout imprégnée de gravité :

Viens sur ce cœur : il est à toi !
Mais de l'amour il a l'effroi,
Car il en connaît les alarmes ;
Il a souffert presque à mourir,
Et n'aurait osé refleurir
Sans le baume pur de tes larmes.

Viens sur ce cœur pris en pitié,
Il a des trésors d'amitié,
Pour ton âme compatissante ;
Il va te donner, ô ma sœur,
Une exquise et chaste douceur :
La tendresse reconnaissante !

Viens sur ce cœur, — et puis, un jour,
Si l'amitié tourne à l'amour,
Nous céderons au dieu qui tremble...
En attendant, viens sur ce cœur ;
Le tien bat juste à la hauteur ;
Ces deux nids vont chanter ensemble.

Voici une des dernières pièces : elle est encore tout imprégnée d'ivresse :

Les anniversaires d'amour
Emplissent ma mémoire émue ;
C'est tout un passé qui remue,
Ce sont vingt âmes de retour,
Car, pèlerin grave et sincère,
Je fête chaque anniversaire.

Il en est d'exquis, de troublants,
Sous leurs voiles mélancoliques ;
En baisant toutes ces reliques,

Je crois baiser tous ces doigts blancs :
Il est riche encore en ivresses,
L'anniversaire des caresses.

Je t'en dois pourtant un meilleur :
Grâce à toi, cruelle adorée,
Tu m'appris la douleur sacrée
Et fis sangloter ce railleur.
Je fête, avec des larmes pures,
L'anniversaire des tortures.

Avant, plus de passion ; après, plus de résignation ; mais de part et d'autre, on le sent, égale humanité, constante sincérité.

Et pourtant çà et là, et même dans les deux pièces que j'ai citées, on reconnaît un système de composition, ingénieux mais un peu usé. Il consiste à répéter, dans le premiers vers ou dans le dernier vers de chaque strophe, un mot ou deux, toujours les mêmes. Cette sorte de refrain donne il est vrai à la pièce plus de mélodie, mais aussi plus de monotonie, surtout lorsque le procédé se reproduit quinze ou vingt fois dans un volume, ce qui se voit dans les *Pèlerinages*. Notez que chaque fois, dès que le lecteur connaît le vers refrain d'un morceau, il connaît tout le morceau. Il le récite en pensée, même avant de l'avoir lu, tellement le refrain tourne dans ce cas-là à la ritournelle.

Mais si l'air est encore un peu conventionnel,

les paroles ne le sont plus du tout. Jamais, au contraire, Charles Fuster ne fut plus personnel. Jamais dans ses vers on ne sentit davantage palpiter une âme frissonnante, pélerine de douceur et de beauté. Jamais il n'a mieux compris et mieux fait comprendre que la poésie est par excellence l'art idéaliste.

Sculpteur, aime le marbre, en qui chante ou sanglote,
Impérissablement, ta joie ou ta douleur!
Musicien, frémis d'amour pour une note!
Peintre, entonne un cantique ardent à la couleur!

L'artiste doit son culte à la forme choisie;
Mais le poète est plus heureux qu'eux tous... Pourquoi?
Il marche, il cause, il vit avec la poésie,
L'art intime et sacré que l'on porte avec soi.

Ni toile, ni pinceau, ni ciseau, ni palette,
Aucun apprêt! Mais l'œuvre, après avoir mûri,
Jaillit du cœur...

C'est qu'en effet la composition poétique est la seule qui ne demande rien, absolument rien de matériel, pas même le papier, l'encre ou la plume, car, pour traduire et éditer les vers, il suffit en somme de la voix, de ce souffle d'âme qui jusqu'à la fin passe sur les lèvres, comme dit encore très heureusement Charles Fuster :

L'artiste vieillissant, et que trahit sa force,
Laisse tomber, un jour, ou palette ou ciseau :



Poète, cœur brûlant sous la plus froide écorce,
Tu peux chanter jusqu'à la fin, comme un oiseau.

ACHILLE PAYSANT (1)

Jeune homme au cœur changeant, je connais ta souf-
[france :
Cet amour, qui te naît quand l'autre n'est pas mort,
Fait ton dernier regret doux comme une espérance,
Et ton nouvel espoir amer comme un remord.

Ainsi, le jeune Avril, qui fait éclore aux branches
Tant de parfums naissants et tant de bourgeons verts,
Sent sur le frêle éclat de toutes ses fleurs blanches,
Passer comme un adieu le frisson des hivers.

Quand le soleil a bien épanoui leur sève,
Soudain dans les rameaux un vent glacé s'élève ;
Et des bois souriants, du ciel qui fond en pleurs,

Se mêlent à la fois les pleurs et le sourire,
Et la neige et les fleurs ; et l'œil ne saurait dire
S'il fleurit de la neige ou s'il neige des fleurs.

Ce joli sonnet — ma transition en quatorze vers — est adressé à Charles Fuster, et il est d'Achille Paysant, un autre spiritualiste, le plus candide du groupe. Paysant n'a publié jusqu'ici qu'un

(1) *En Famille.* — Lemerre, éditeur.

seul volume de vers ; mais il fut très remarqué, vu qu'il partait non seulement d'une main exercée — le sonnet cité le prouve suffisamment, — mais aussi d'un cœur naïf et tendre, et d'une âme très religieuse parce que très humaine. Paysant est en effet de ceux qui ne séparent pas l'humanité de la religion, et la pitié de la piété ; il est un de ceux qui savent mettre au foyer nuptial et familial beaucoup de tendresse et un peu de divinité.

Vers Dieu par la famille : voilà tout Achille Paysant. Son premier livre était intitulé *En famille*; le second obligatoirement doit s'appeler *Vers Dieu.* D'autres vont à Dieu par la grande route métaphysique et lyrique. Paysant, dont l'élan manque un peu d'envergure et la strophe un peu d'ampleur, y va par tous les petits sentiers du sentiment, sentiers jonchés d'ailleurs de toutes les petites fleurs des champs. O les fleurettes, les mille fleurettes des prés, des eaux et des bois, elles embaumaient son premier volume, elles embaumeront le deuxième. Écoutez plutôt ces vers inédits que je dérobe à l'herbier futur :

Je n'ai point oublié vos grâces endormies,
O petites amies,
O fleurs,
Qui de parfums si doux enveloppiez vos charmes,
Et mêliez à mes larmes
Vos pleurs.



Aux jardins du passé je vous aspire encore
Fleurs d'amour, fleurs d'aurore,
Hélas!
Fleurs qui n'égarez plus mes jeunes rêveries,
Sous vos ombres fleuries,
Lilas.

Je vous revois, iris, au fond de ma mémoire,
Refléter dans la moire
Des eaux,
Et sous le frôlement des vertes demoiselles,
Tremblant comme des ailes
D'oiseaux.

Et vous qui sur les lacs, ô larges fleurs vermeilles,
O nacelles d'abeilles
Voguez;
Et vous là-bas, encens des solitudes saintes,
Violettes, jacinthes,
Muguets.

Haleine des sureaux, âme des chèvrefeuilles,
Qui flottez sous les feuilles
Des bois,
A l'heure où le passant s'arrête sur la route,
Et du silence écoute
La voix.....

Dites-moi, dites-moi comment vos longs outrages,
Rameaux par tant d'orages,
Battus,
Comment votre agonie, ô mes sœurs expirantes,
S'achève en odorantes
Vertus?

C'est que pour vous, ô fleurs la mort toujours suivie
D'un retour à la vie,
N'est pas,
Et qu'éternellement la fleur à l'astre utile,
Renaît par son fertile
Trépas.

L'homme aussi, l'homme aspire à la vie éternelle!
Il n'a point dit à l'aile
Adieu;
Et du fardeau du corps cet espoir le console.
Qu'un jour l'âme s'envole
A Dieu.

Quand je ne serai plus, vous qui serez encore,
Revenez à l'aurore
En pleurs,
Revenez éveiller mes cendres endormies,
O petites amies.
O fleurs!

Paysant est resté l'enfant de chœur qui sème les corolles devant le Saint-Sacrement. C'est un Remy Belleau par la grâce et la souplesse des rythmes, mais un Remy Belleau, non plus anacréontique, mais évangélique ou angélique. Il n'est pas la voix éloquente qui prèche et tonne du haut de la chaire; il n'est pas non plus l'hymne mélodique dont les larges nappes s'épandent dans les orgues sacrées, il est l'humble corbeille de fleurs qui exhale son arome et son âme devant le tabernacle. Sa prière est un parfum. Son spiritualisme est un parterre.



Mais ses qualités charmantes ne doivent pas faire oublier ses qualités fortes. Il a écrit des idylles ravissantes, mais aussi d'harmonieux poèmes. *Le Chêne*, *La Mort de Philippe*, *Marsyas*, *Biblis*, autant d'ingénieuses et savantes compositions qui ouvrent son œuvre, de telle sorte que son livre surtout chrétien a pourtant une avenue classique; classique par la forme, chrétien par le sentiment : tel est ce poète dont la versification vient des maîtres, et dont l'inspiration vient de Dieu.

F.-E. ADAM [1]

Le 12 février de cette année, mourait à Paris un autre spiritualiste et un autre poète, l'auteur de *Par les Bois* et des *Heures calmes*. Qui a parlé de cette mort dans les gazettes? Personne. J'ai vu son nom sous quelques rubriques nécrologiques, mais sans un mot d'éloge et de regret. Seules à ma connaissance, deux Revues ont rendu un suprême hommage à ce poète disparu. C'est d'une part l'*Echo de la Semaine*, qui a publié sur lui un article ému de M. Gausseron, et c'est d'autre part la *Revue Idéaliste*, qui a publié de lui, le jour même de ses obsèques, une poésie d'autant plus touchante que l'auteur y parlait de la mort, lui si proche de la sienne. N'est-ce point surtout un pressentiment qui lui dictait cette élégie funéraire, et pourtant sereine, que nos lecteurs ont pu goûter? Et les vers suivants, faits pour un autre, ne semblent-ils pas d'abord s'appliquer à lui?

---

(1) Poésies ; *Par les Bois ; Les Heures calmes.* — Lemerre, édit.



Tes yeux, tes pauvres yeux, n'auront point de réveil,
Et ne s'ouvriront plus à notre froid soleil;
Tes jours furent des jours de douleur, mais qu'importe?
Puisqu'aujourd'hui du ciel tu peux franchir la porte.

Ce poète, qui racontait une mort, ou prévoyait la sienne, en sage et en chrétien, a lui aussi fermé ses yeux à notre lumière terrestre et brumeuse, mais pour les rouvrir à la lumière divine, vers laquelle il a marché toute sa vie, et qui est maintenant sa récompense après avoir été son espérance. C'est de Dieu seul, en effet, qu'il attendait son salaire, cet ouvrier du beau et du bien, qui travaillait en silence, et dès la première heure et dès longtemps — il touchait au seuil de la vieillesse, étant né en 1833 — et qui, sans être jamais découragé, était toutefois désenchanté, non de l'idéal, mais du monde. Un de ses beaux sonnets, *Orgueil*, se termine ainsi :

Qui je suis ? — Ici-bas je ne suis rien qu'un homme.
Mon nom ? — Je ne suis pas parmi ceux que l'on nomme
Savant ou philosophe, apôtre ou conquérant.

De plus heureux auront leur page dans l'histoire :
Moi, je suis le soldat qui combat dans le rang,
Et n'attends que de Dieu mon humble part de gloire.

Et cependant, il avait eu des succès, F.-E. Adam. Dans sa modestie, il les diminuait ou les ignorait : ils n'en étaient pas moins fort honorables. Les



Jeux Floraux de Toulouse lui avaient décerné l'Amarante d'or en 1885, le Lys d'argent en 1888, l'Eglantine d'argent en 1889 ; l'Académie française avait couronné ses *Heures calmes* en 1893. L'estime de ses confrères en poésie lui avait fait confier la direction de plusieurs Revues littéraires, entre autres du *Parnasse* et de l'*Ouest artistique et littéraire*. Malgré cela, il ne faudrait pas croire qu'il était spécialement un poète académique, un poète-lauréat. Il était surtout le contraire. C'était un isolé, un silencieux, un recueilli. Il recueillait en effet ses propres larmes, et aussi celles des autres, pour en faire, non de l'amertume, mais de la résignation et de la prière. Une des plus belles poésies que je connaisse est son « Action de grâces », dont voici quelques stances :

Non, je ne dirai pas que la vie est amère !
— Aux temps lointains et doux de l'enfance éphémère,
Seigneur, tu m'as donné les baisers de ma mère,
L'eau fraîche de la source et le pain du glaneur,
- Je te bénis, Seigneur !

Non, je ne dirai pas : La vie est morne et sombre !
— De mes déceptions Dieu seul connaît le nombre ;
Mais l'amour, cette étoile, a brillé dans mon ombre,
Mais avril a jeté des chansons plein les nids :
— Seigneur, je te bénis !

Non, je ne dirai pas : La vie est un martyre !
— Mon cœur qui sait pleurer ne sut jamais maudire,
Car j'ai senti passer sur mes pleurs un sourire,

Et sur mes maux d'un jour des espoirs infinis :
— Seigneur, je te bénis !

Non, je ne crierai pas sur la vie : Anathème !
— Je n'ai pas renié la foi de mon baptême :
Certain de retrouver là-haut tout ce que j'aime,
Dans l'éternel amour, dans l'éternel bonheur,
— Je te bénis, Seigneur !

Et ce résigné fut aussi un délicat, un délicieux souvent. Il a écrit des vers de tendresse charmants et profonds. Il a divinement chanté Eve, cet Adam !

Eve ! ô vivante fleur du céleste jardin,
Ta blanche éclosion transfigure l'Eden :
Le Paradis est né de ton premier sourire.

La douceur est même la note dominante de son œuvre, une « douceur angevine ». Il était d'ailleurs né dans l'Anjou ; et certainement Du Bellay, l'aimable ami de Ronsard, a dû bien accueillir, dans l'autre monde, l'aimable auteur des vers suivants :

Rien ne vaut ma terre angevine :
Sur ses côteaux, dans les ravines,
Partout des fleurs, partout des fruits.

*
* *

Son ciel est bleu, ses aubes roses,
Tous ses buissons portent des roses,
Tous ses ruisseaux ont de doux bruits.

*
* *

Ses blés sont d'or ; tous les automnes,
Cidre et vin remplissent ses tonnes
Pour égayer les froids hivers ;

*
* *

Et pour charmer, les alouettes
Et les grillons et les poètes
Ont de doux chants et de beaux vers.

A cet amour de la petite patrie, il alliait le culte de la grande ; et son *Ode à la France* est d'un lyrisme vibrant et généreux :

Pareille aux chevaliers errants, ces fous sublimes,
Contre les oppresseurs tu vengeais les victimes,
Recueillant pour tout prix la haine en ton chemin !
Qu'importe ! on te voyait parfois briser un trône,
Et de la Liberté jeter la sainte aumône
A tout peuple asservi qui te tendait la main.

Ce tendre, on le voit, tressaillait aussi des souffles héroïques. Rien de noble ne lui était étranger. Il n'ignora que les « fleurs du mal » ; et c'est pour cela peut-être qu'il meurt si ignoré du siècle.

Mais c'est une raison de plus pour que j'effeuille sur sa tombe la fleur de sympathie et de souvenance.

UN QUATUOR DE TRANSFUGES

Oui! transfuges, puisqu'ils ont délaissé tous les quatre la poésie pour la prose. Mais s'ils ont quitté la Muse, la Muse ne les a pas quittés. Ils lui firent si gentiment et si supérieurement la cour, qu'elle reste douce à ces déserteurs, fidèle à ces infidèles. Et c'est pourquoi la poésie a persisté dans les romans d'un Theuriet et d'un Bourget, dans les critiques d'un Jules Lemaître et d'un Anatole France, poésie plus agreste chez le premier, plus mondaine chez le second, plus normalienne chez le troisième, plus hellénique chez le quatrième, mais chez tous, poésie secrète et exquise; et à chacun d'eux pourraient s'appliquer les vers que Musset adressait à Sainte-Beuve :

Et souviens-toi qu'en nous il existe souvent
Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Et non seulement la poésie initiale se retrouve dans l'œuvre entière, mais cette œuvre était en puissance dans cette poésie. Voulez-vous savoir

le vrai tempérament et avoir le vrai signalement de cet ironiste, de cet analyste, de ce psychologue, de ce conteur, consultez les productions poétiques de leur début. Elles sont le commencement, mais aussi le fondement. Je comparerais volontiers tous leurs livres, assez nombreux et montant les uns sur les autres, à une pyramide renversée dont tous les volumes en prose reposent sur un petit volume de vers, — très bien édité d'ailleurs, puisque édité dans la jolie collection elzévirienne de chez Lemerre. — Il n'est pas sans doute tout l'édifice, mais il en est la base ; ou si vous aimez mieux, il n'est pas tout le chêne, mais il est le germe ; il n'est pas tout le parfum de la forêt, mais il est le calice, source du parfum.

ANDRÉ THEURIET (1)

Ces comparaisons nous mènent directement à André Theuriet par le chemin des bois. Mais justement, le *Chemin des Bois* c'est le titre de son premier livre de vers. Et quels seront les meilleurs tableaux de ses romans? des paysages forestiers; et quels seront ses meilleurs romans? des récits champêtres. Il aura le légitime désir de re-

(1) Œuvres poétiques : deux volumes, chez Lemerre. Ed. elzévirienne.

nouveler sa matière ou d'élargir sa manière; il demandera des sujets à la société, à la civilisation, aux misères et maladies humaines. Mais *Péché mortel* ne vaudra pas *Sauvageonne*. Et d'où venait *Sauvageonne* elle-même, le roman rustique, sinon de *Sylvine* le rustique poème.

C'est Sylvine. L'oiseau qui saute sur la mousse,
Et la feuille des bois qui tombe sans secousse,
Se posent sur le sol avec moins de douceur
Que ses deux pieds légers...
et Lazare pensif
L'admire et suit des yeux, de massif en massif
Sa marche harmonieuse entre les tombes blanches.

(LE CHEMIN DES BOIS. *Sylvine.*)

Très beau et très large ce dernier vers. Mais généralement ce n'est point l'ampleur qui caractérise la poésie d'André Theuriet; c'est plutôt le contraire, c'est l'intimité, et c'est aussi la ténuité, car ce charme soutenu est parfois un charme ténu. Ses vers, — et sa prose aussi, naturellement — manquent de couleurs vives et tranchées, rayonnantes et splendides. Il dit d'une de ses héroïnes :

Est-elle blonde ou brune?... on ne le sait pas bien.

J'appliquerais volontiers le vers à sa Muse qui a pour ainsi dire les cheveux châtains. Et cela sans rien enlever à sa grâce (je crois même que si l'on

comptait et classait les jolies femmes, ce ne seraient ni les tout-à-fait blondes, ni les tout-à-fait brunes qui auraient la majorité , mais les entre-deux) semble du moins amoindrir son expression, sa personnalité, et laisse sur elle je ne sais quoi de non saillant, de non éclatant. Sur elle semble planer la pénombre de la forêt natale.

Mais si cette forêt a mis un peu d'ombre grise sur le style du poète et du romancier, elle y a mis surtout sa fraîcheur et sa senteur.

Aux bois émus, aux bois baignés
De rosée et de lumière,
J'offre mes vers tout imprégnés
De la senteur forestière.

(Le Chemin des Bois. *Dédicace.*)

Les bois ont accepté les vers, et en retour, donné leur arome.

Elle y a mis d'autre part la musique de ses oiseaux, car le poète des oiseaux, c'est Theuriet. Sous ce titre *Les Oiseaux du pays*, il consacre quinze poésies à quinze espèces d'oiseaux; et quand il a fini, il recommence, et sous cet autre titre *Chansons d'oiseaux*, il traduit quinze mélodies aériennes. La plus touchante, sinon la plus jolie, est celle des hirondelles. Là-bas, sous l'éblouissant soleil d'Egypte, elles rêvent d'obscurité et de sous-bois, et aussi d'hospitalité bourgeoise et familiale.

Et nous attendons, lasses de lumière,
L'aube printanière
Où, loin des ardeurs d'un soleil brutal,
Nous irons revoir les forêts de hêtres,
Et les nids logés au coin des fenêtres.

(LE LIVRE DE LA PAYSE. *Les Hirondelles.*)

Enfin, elle y a mis sa simplicité et sa pureté. Theuriet n'est pas un fervent idéaliste. Sa conception de l'amour, de la douleur, de la pitié, de la justice ne dépasse pas l'opinion moyenne (Lisez son *Abbé Daniel* et comparez-le au *Jocelyn* de Lamartine : vous sentirez la différence). Mais c'est un réaliste de bon aloi et fleurant bon, sans névrose et sans crudité. Et cela explique pourquoi, dans les salons de villages ou de petites villes, la conversation venant à tomber sur les écrivains d'aujourd'hui, tout à-coup une voix charmante, sortie d'un chaste sourire, dit d'un ton engageant encore plus qu'interrogatif : « Et André Theuriet? »

PAUL BOURGET (1)

« Et Paul Bourget? » demandent aussi des voix féminines, mais en d'autres salons, en des milieux moins villageois, plus cosmopolites, plus exoti-

(1) Œuvres poétiques : deux volumes, chez Lemerre. Ed. elzévirienne.

20

ques. L'exotisme : telle fut la première tentation de Bourget. L'héroïne du poète de ses jeunes années, *Edel*, n'est-elle pas une étrangère, une septentrionale ?

Je sais qu'elle vivait au bord de la Baltique.

Et dans ce poème d'ailleurs, dans ce poème unique on pourrait trouver en raccourci tout l'écrivain futur. Que devait être, dans le roman, Paul Bourget ? Un analyste d'abord. Or, dans *Edel*, je lis ces vers :

Mais l'analyse, pâle et funèbre veilleuse,
Eclaire malgré tout ma tête curieuse.

Un féministe aussi. Or, dans la fille des brumes, ce qui l'attire c'est moins le baiser peut-être que le charme des yeux, le mystère des fourrures, l'énigme du cœur, douce ou « cruelle énigme ».

J'interroge le cœur mystérieux d'Edel...
Ame lointaine et si difficile à comprendre

Et que devait-il être encore? un tendre doublé d'un sceptique. Mais je lis précisément ces vers :

Je suis un homme né sur le tard d'une race,
Et mon âme, à la fois exaspérée et lasse,
Sur qui tons les aïeux pèsent étrangement,
Mêle le scepticisme à l'attendrissement.

Et que devait-il être enfin? Un sceptique finissant par faire le signe de la croix. Rappelez-vous la conclusion de tous ses derniers romans. Cosmopolis aboutissait à Christianopolis. Et l'on s'en étonnait bien à tort, car c'était déjà le dénouement d'*Edel*.

Et seul, abandonné par cette nuit d'hiver,
Le seul cri qui sortit de tout mon cœur ouvert
Et déchiré, c'était la prière chrétienne :
« Que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Ainsi, le talent subtil et frissonnant de Paul Bourget pourra se développer ou s'affiner de plus en plus, mais suivant un progrès logique déjà visible à travers ses poésies; et les diverses étapes de son évolution, l'amour, la tendresse, la résignation, la pitié finale, étaient déjà marquées par les quatre strophes de cette délicieuse mélopée nocturne :

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous,
Parmi les foins coupés, et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant, un souffle frais se pose !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons, et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir.
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches!



O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées !

O nuit ô douce nuit d'été, qui parles bas
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

JULES LEMAITRE (1)

Et de même l'on pourrait soutenir, sans paradoxe, que tout le talent de Jules Lemaître, si souple et si fin, mais en même temps si pénétré d'humanisme, et aussi d'humanité, et par moments même si vibrant de passion (les derniers événements l'ont assez montré) est déjà tout entier dans les *Médaillons* et les *Petites Orientales*. On y trouve sa critique, ses romans, son théâtre, et jusqu'à sa politique. Vous allez voir.

Dans les *Médaillons*, deux séries de sonnets, l'une consacrée aux jeunes filles, et l'autre à nos grands écrivains. D'une part, c'est comme un premier crayon de ces Nouvelles et pièces frissonnantes : *Mariage blanc*, l'*Aînée*, le *Pardon*, ou

(1) Œuvres poétiques : un volume, chez Lemerre. Ed. elzévirienne.

de ces savoureux *Billets du matin* qui, une quinzaine d'années plus tard, devaient réveiller et piquer l'attention des graves lecteurs du *Temps*. D'autre part, c'est une annonciation ou une condensation en quatorze vers des quatorze ou vingt volumes intitulés les *Contemporains* et les *Impressions de théâtre*. L'impressionniste est déjà né en effet, et déjà aigu et caressant, caressant pour ses modèles féminins, aigu pour ses modèles littéraires, à moins que ce ne soit le contraire. Lisez en effet son sonnet ayant pour titre : *Britanna* : il est presque cruel ; lisez son sonnet sur Racine : il est presque amoureux.

Mais aux sonnets des *Médaillons*, je préfère encore les odelettes des *Petites Orientales*. Ici Jules Lemaître est moins près des Normaliens et des Parnassiens. plus près de l'Amour et de la Douleur.

O ma chère désespérée,
Je t'ai tout de suite adorée
Pour la tristesse de tes yeux.

Il est aussi plus près du divin : lisez son admirable poème *Pater noster* :

O Force des martyrs et Pureté des vierges,
Idéal des songeurs — Dieu si près et si loin —
Devant qui nos vertus brûlent comme des cierges,
Dieu juste en qui je crois, puisque j'en ai besoin...

Enfin, quoique en Orient, il est plus près de la France. Sous l'azur africain, il a la nostalgie de la patrie française; et il en parle avec amour et éloquence, comme s'il avait le pressentiment qu'un jour il présiderait une société portant ce nom-là; et je reconnais d'autant plus volontiers la sincérité de ses rimes d'exil que je ne me crois pas une tendresse exagérée pour sa société et sa présidence.

Jardin de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale,
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois...

Mais là-bas, au pays la terre est maternelle,
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoiement....
Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux.

Et ces détails « lignes fuyantes », « grâce » et « ondoiement » est-ce la Touraine, ou est-ce Jules Lemaître? Ce qu'il regrette de son pays, c'est lui-même ; et ce qu'il porte en lui, c'est son pays. Et ce que nous, lecteurs, nous aimons le mieux dans les *Petites Orientales*, c'est encore l'Occidental.

ANATOLE FRANCE (1)

Et ce que nous savourons chez Anatole France, c'est l'Alexandrin. Vous vous figurez qu'il habite Paris : du tout; il est bibliothécaire quelque part, sous quelques Ptolémées. Les livres sont ses amours, l'intelligence est son signalement, le néant est sa philosophie.

Le néant ? pas tout à-fait. Par cela même qu'il est très intelligent, il ne pousse pas jusqu'au bout le scepticisme nihiliste. Il sait qne l'universelle négation est une autre sottise. Il croit à la Lumière.

Sois ma force, ô Lumière ! et puissent mes pensées
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées !

(A La Lumière).

Il croit à l'Harmonie. il croit à la Beauté ; et par suite il a le culte de la Grèce, patrie de la Beauté, de l'Harmonie, de la Lumière.

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre !
Toi dont la bouche aimait les baisers et le miel,

(1) Œuvres poétiques : un volume, chez Lemerre. Ed. elzévirienne.

Ingénieuse enfant qui mêlais ton sourire
Aux sourires légers de la mer et du ciel.

O fille de la mer, assise aux plages blondes !
Ton sein a contenu la belle volupté,
Et la sainte harmonie a de ses grandes ondes
Empli ton chant d'amour abondamment jeté.

(Prélude des *Noces Corinthiennes.)*

Et il a un autre culte encore, celui de la Justice. C'est qu'au fond, il n'est pas plus dilettante que Jules Lemaître, tout en étant encore plus ironiste et renaniste que l'auteur de *Sérénus*. Moi aussi, je l'ai pris d'abord pour un pur virtuose, et un périlleux sophiste, mais à le lire de plus près, je me suis aperçu que ce sophiste préférait Socrate à Callimaque ou à Lucien, et que cet Alexandrin venait d'Athènes encore plus que d'Alexandrie.

Enfin, il croit aux Muses, et non seulement à Clio, mais aux huit autres. Il fut souvent irrévévérencieux, mais jamais devant la Poésie. Il adore la Poésie, celui qui a été élu « Prince des prosateurs ». Et si sa prose est princesse, n'est-ce point surtout qu'elle garde en elle je ne sais quelle grâce poétique, — inimitable et souveraine ? Vous pouvez médire d'Anatole France : sa grâce plaide pour lui. Vous le trouvez inquiétant, irritant, impertinent, « sa grâce est la plus forte ». La grâce et France se sont épousés en je ne sais quelles « noces

corinthiennes » et mystiques, corinthiennes par l'eurythmie, mystiques par le parfum ; et celui qui devait raconter la courtisane Thaïs, avait écrit sur la pécheresse Madeleine les plus beaux vers qu'on ait composés — et Dieu sait si elle en a inspirés ! — sur l'adorante et odorante amie du Christ.

DEUX TROUBADOURS

CLOVIS HUGUES (1)

L'Académie, qui n'est pas infaillible, a pourtant fait preuve de lucidité et d'impartialité, lorsque, parmi les nombreux volumes de vers parus ces derniers mois et pour la plupart sans doute soumis à son appréciation, elle a choisi ces deux livres, LA CHANSON DE JEHANNE D'ARC et LE SONGE D'AMOUR, pour leur partager également et fraternellement le prix Archon-Despérouses, réservé annuellement, comme on le sait, aux ouvrages en en vers. Or, il est à remarquer que les deux auteurs couronnés sont deux vrais troubadours. Ce n'est point qu'ils écrivent dans l'idiome cher à quelque Geoffroy Rudel ou à quelque Roumanille, mais s'ils ne parlent pas le langage de la Provence, ils en ont l'âme légère et chantante.

(1) Œuvres poétiques : *Les Evocations ; La Chanson de Jehanne d'Arc.* — Bibliothèque-Charpentier.



Tous deux apparemment composent sur les bords de la Seine, mais tous deux sont nés sur les rives du Rhône, dont précisément Mistral, ce prince des troubadours contemporains, a dit le flot légendaire et inspirateur, dans le *Poème du Rhône* ; — et l'un est de Marseille et s'appelle Clovis Hugues, et l'autre qui se nomme André Rivoire est de Vienne en Dauphiné.

Clovis Hugues ! Qui n'a remarqué, et d'abord ce nom et ce prénom qui réunis rappellent les chefs de deux dynasties royales et sont portés – ironie charmante ! — par un démocrate à tous crins ? Qui n'a remarqué aussi le rôle original, et d'ailleurs inoffensif, joué dans la troisième République par ce député-poète, qui est une antithèse vivante, non seulement par son appellation, mais par ses diverses professions et ses diverses inspirations ? Donc, son métier est d'être un habitué du Palais-Bourbon, tandis que son vrai goût, je crois, est d'être un habitant du Parnasse. Il vote comme un socialiste, il pense comme un positiviste, et il rêve comme un mystique Il est savoureux par sa figure joviale et narquoise, et aventureux par ses cheveux en coups de vent, longtemps ébouriffés par le mistral. Il est de la Canebière par sa verve finaude, mais il est de la Méditerranée par son idéalisme ensoleillé. Il avait écrit les *Evocations*.

où il y a de tout, des vers candides sur les enfants, des vers limpides sur la nature, des vers splendides sur les héros. Jusqu'à sa dernière œuvre, il semblait réussir particulièrement dans l'apostrophe. Je me rappelle des vers de lui au tsar qui sont d'une allure magnifique, et des vers de lui sur le Christ qui sont d'une philosophie contestable, mais d'une admirable envolée. Il parlait ainsi à Nicolas II :

Or, puisque mon pays t'escorte
Sans peur du gouffre et du trépas,
Puisque la France jamais morte
S'est levée au bruit de tes pas ;
Puisque, grâce à toi, les épées
Se sont en un faisceau groupées,
Il ne sera pas dit, César,
Que je n'aurai point, comme un autre,
Salué de mon cri d'apôtre
La roue altière de ton char.

La vérité, toujours plus belle
Aux yeux du juste et du martyr,
Ne serait plus une immortelle
Si le poète osait mentir.
C'est elle seule qui me guide :
Je prends ton coursier par la bride,
Comme les bardes d'autrefois,
Et voici ce que je te crie,
Avec l'âme de ma Patrie
Dans la poitrine et dans la voix...



Sur Jésus, il s'exprimait ainsi :

Eh ! que nous parle-t-on encore
De la rayonnante Pitié
Que le vieux monde vit éclore
Dans le sang du Crucifié ?
A-t-il donc été le seul Juste ?
Croit-on que le Progrès auguste
Au pied du gibet s'arrêta
Et que l'esprit n'a d'autre règle
Que de balancer son vol d'aigle
Sur les hauteurs du Golgotha ?

Clovis Hugues semble oublier ici que s'il est quelqu'un dans l'histoire qui ait libéré l'*esprit* des mailles stupides et stériles de la *lettre*, et lui ait ainsi permis un vol infini et créateur, c'est précisément le Galiléen, le roi des idéalistes et aussi le premier des socialistes. Mais ce socialiste-là fondait la cité non seulement sur la solidarité, comme on dit aujourd'hui, mais aussi sur la charité, — *solidarité* est un beau mot, mais pourquoi bannir *charité* qui a de la grâce? Toujours la peur des mots ! — non sur une équation algébrique, mais sur un sentiment et un devoir, non sur une froide Justice mais sur le fraternel Amour, car la Justice et l'Amour ne s'opposent pas mais se complètent, ne font pas deux mais ne font qu'un. Laissez donc tomber, ô poète, les écailles du politicien.

A chaque siècle un Christ arrive,
Qui s'assied, immortel convive,

Au banquet de l'Humanitè ;
Et les uns écrivent : « Justice ! »
Où l'autre écrivait : « Sacrifice ! »

Vers illogiques en tant que pensée, comme si en effet la Justice était possible sans un perpétuel sacrifice, mais beaux vers par le souffle et la facture. Les strophes de ce Hugues rappellent sans trop de désavantage celles de Hugo.

Mais dans le romantique on devinait déjà le troubadour à je ne sais quelle facilité d'impressions et mobilité d'enthousiasme, car vous savez que la contradiction s'appelle enthousiasme chez les poètes, surtout chez les poètes du Midi. Ceux du Nord ont plus de gravité et de fixité. Mais aux félibres, ces Athéniens de Provence, s'applique à ravir la définition du poète donnée par Platon: « Le poète est un être léger, ailé, sacré, qui ne peut rien composer avant d'être inspiré, hors de lui, privé de sa raison. »

« Hors de lui » : et c'est ainsi que Clovis Hugues est sorti de son siècle et de lui-même pour se faire naïf et pieux avec Jeanne d'Arc. Il a quitté la peau du libre-penseur pour le tendre et frissonnant épiderme d'un page amoureux du divin, du merveilleux... et de la Pucelle :

Je la suivrai des chaumes au palais,
Dans la ferveur innocente et sereine
D'un petit page amoureux de sa reine.

Le premier mérite, en effet, de ce nouveau poème sur Jeanne d'Arc — elle en avait déjà inspiré tant d'autres! — c'est d'être simple sur un sujet simple. Au lieu d'aborder une héroïne populaire avec des procédés littéraires, au lieu d'écrire sur elle, comme ses devanciers, des épopées ou des tragédies à la façon classique, il la dira à la façon des vieux trouvères en une *Chanson* écrite en vers de dix pieds, et divisée en plusieurs *gestes*. Il se gardera bien d'embellir la matière, comprenant qu'ici tout enjolivement serait contresens ou non-sens, et que Jeanne à elle seule doit être toute la poésie.

Jehanne a plus de rêves que le Rêve ;
Elle est son chant, sa joie et son sanglot
Comme le flot a pour miroir le flot.
C'est elle qui, pure comme sa gloire,
Profil de songe apparu dans l'histoire,
Fière lionne ayant cœur d'agnelet,
Me dictera le poème qu'elle est.
Hardi ! sans coudre à son manteau de guerre
Fable héroïque ou fiction vulgaire
Qui lui seraient inutiles grelots,
J'évoquerai sa vie en des tableaux
Coloriés comme vitraux gothiques.

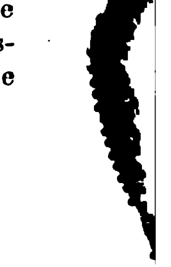
Il se gardera surtout de laisser se glisser dans l'œuvre une intrigue galante qui ne serait plus seulement incompréhension mais profanation. Il évitera bien entendu les inventions libertines d'un Voltaire, mais aussi les inventions romanesques

d'un Schiller. Tout poème sur la Pucelle doit être essentiellement et infiniment pudique. Aucun désir terrestre et sensuel ne doit rôder autour d'elle. De Vaucouleurs à Chinon, il y a loin, et cette jeune fille passe les jours et les nuits entre des soudards. Mais elle idéalise et angélise tout :

Les bras en croix, les deux jarrets liés
Au justaucorps qui lui serrait les hanches,
Elle a dormi sous les étoiles blanches
Entre Jehan de Mets et Poulengy,
Sans qu'un instant son bon ange ait rougi ;
Et l'un ou l'autre, oubliant qu'elle est belle,
A sommeillé près d'elle, tout près d'elle,
Très chastement et sans frisson charnel,
Comme s'il eût reposé dans le ciel
Tout à côté de la Vierge Marie.

Ne me parlez donc pas d'une Agnès Sorel sauvant un royaume et rouvrant chez un roi les sources du courage qu'elle a au contraire taries. Les héroïnes et les patronnes des patries furent toujours chastes. Tous les amours dans Jeanne d'Arc se fondirent dans cet unique et immense amour, celui de la France.

Et c'est là un autre attrait de ce beau poème de Clovis Hugues : il est tout imprégné d'un patriotisme aussi touchant que généreux, et aussi large que profond. Sa Jehanne est bien celle de l'histoire ; et sa vierge n'a rien de la virago. Elle aime



la France jusqu'à la mort, elle l'aime et la sauve, mais sans haïr l'étranger. Elle fait la guerre, mais avec une âme pacifique. Avant la bataille elle dit aux Anglais :

> Retirez-vous, je ne vous veux point mal.
> Alas! le cœur me saigne, quand je pense
> Qu'il nous faudra sous la pique et la lance
> Vous culbuter dans le large fossé...
> Vous êtes tous les fils du même père :
> C'est le divin Sauveur en qui j'espère.
> Ce père veut, étant le nôtre aussi,
> Que nous cessions de nous haïr ainsi,
> Et que la paix entre nous refleurisse
> Dans la bonté, l'amour et la justice.

Après la bataille, elle sauve les blessés :

> Elle s'élance, elle voit un soudard
> Terrible, ayant braise dans le regard,
> Lequel poursuit de sa rage impunie
> Un pauvre Anglais tout râlant d'agonie.
> Elle crie : — En nom Dieu, qui que tu sois,
> Je te déclare ici mauvais François.

Et le jour du sacre, à Reims, bienheureuse, elle glisse ce mot à l'oreille de son père :

> — Père, je n'ai jamais tué, jamais!

Tout cela est admirablement compris. Jeanne d'Arc n'est pas celle qui tue, elle est celle qui guide. Elle porte le glaive, mais surtout l'étendard. Aussi toute une *geste* du poète intitulée *la Bannière* est-

elle consacrée à l'oriflamme de la Pucelle, toute flottante dans l'azur et dans la gloire avec ces deux mots inscrits sur l'immortel tissu, ces deux mots qui depuis Jeanne d'Arc surtout ne peuvent plus se séparer dans le langage de France : Patrie et humanité.

J'insiste surtout sur l'esprit de l'œuvre, la valeur de l'ensemble, mais les détails du reste en sont charmants, riches de pittoresque et de couleur locale. « L'histoire est une résurrection », disait Michelet ; c'est vrai, mais c'est bien plus vrai encore de la poésie. Dans la CHANSON DE JEHANNE D'ARC, Jehanne d'abord, puis ses compagnons d'armes ou ses adversaires, Dunois, La Hire, Talbot, autant de portraits réussis ou de silhouettes ressemblantes. Comme les bons imagiers du temps, Clovis Hugues simplifie pour être plus expressif. En deux vers il peindra le Dauphin :

Mignon, fluet comme une damoiselle,
Le front pâlot, sans un poil au menton.

Ailleurs pourtant le poète est plutôt un virtuose qu'un primitif. Il est raffiné par excès de candeur voulue. Il aime trop les mièvreries, les mignardises, les diminutifs. Chez lui l'agneau s'appelle agnelet, l'oiseau, oiselet, la bergère, bergerette ; et par suite le joli y devient joliet. On n'est pas troubadour impunément. Et ce qu'il fallait à Jeanne,

c'est un trouvère plus qu'un troubadour. N'importe ! l'œuvre est inspirée ; et puisque ce premier volume s'arrête au sacre, à la journée triomphale, nous espérons que le second, consacré aux journées douloureuses et au martyre de l'héroïne aura moins de joliesse et plus encore de beauté.

ANDRÉ RIVOIRE (1)

André Rivoire ne ressemble que d'assez loin à Clovis Hugues. C'est aussi un troubadour par son âme impressionnable et sa poésie coulante, mais un troubadour tourné vers le rêve et la vie sentimentale, non plus vers l'histoire et la vie sociale. Clovis Hugues eût sonné des *sirventes* comme Bertrand de Born ou Guillaume Figueira, André Rivoire eût rimé des *canzones* comme Bernard de Ventadour ou Arnaud Daniel. L'un reste souvent un tribun ou un polémiste même en vers ; l'autre, bien que compatriote de Ponsard, n'est pas du tout oratoire ; le premier aurait excellé sur le forum ou dans les camps, dans le camp des Albigeois, par exemple, le second aurait brillé dans les cours d'amour, et sa « dame » est moins héroïque que la Pucelle.

(1) *Les Vierges ; Berthe aux grands pieds ; Le Songe de l'Amour.* — Lemerre, éditeur.

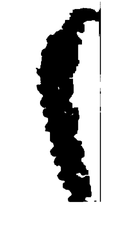
La grâce, une grâce molle et souple, la sinuosité, une sinuosité transparente et pure : telles sont en effet les qualités distinctives d'André Rivoire. Je ne voudrais pas fonder une appréciation sur un jeu de mots : pourtant je ne puis lire des vers de Rivoire sans qu'ils me donnent l'impression d'une rivière, d'une rivière limpide, sinon profonde. Cette poésie ne traduit pas, elle reflète ; elle n'est pas un signe, un langage, elle est un miroir. Elle baigne les idées, les sentiments et les choses d'une clarté fluide et douce.

C'est l'hiver : mais la chambre est tiède autour de nous.
Je regarde mourir un pâle chrysanthème.
Je suis triste. Je me demande si je t'aime.
Ma main, dans l'ombre, hésite au bord de tes genoux.

Je songe que la nuit, doucement, est venue ;
Pourtant le jour encor semble se prolonger,
Comme se survivant en un reflet léger
De lointaines blancheurs où l'ombre s'atténue.

Le ciel, depuis hier, s'émiette en flocons lents.
J'ai ce vague besoin qu'à mon front tu te penches :
Afin qu'il me soit doux comme la neige aux branches,
Pose ton baiser frêle à mes yeux nonchalants.

Et de même, pourrait-on dire, au front nonchalant du poète, la Muse pose un baiser frêle, trop frêle peut être, mais si charmant dans son indécision et son inachevé, car cette rivière, ayant la transparence, a aussi la nuance. Elle définit l'indé-



finissable. Elle reproduit ou réfléchit toutes les demi-teintes des paysages ou toutes les fugitives mélancolies des visages.

Nous sommes là tous deux, vagues. Nous nous aimons.
Je ne sais rien de plus, je ne puis rien te dire,
Sinon que j'entrevois un peu de ton sourire,
Et qu'une brume au loin tremble au contour des monts.

Et que c'est un décor de teinte monotone
Qui s'harmonise avec tes yeux irrésolus,
Et qui n'est pas encore, et qui pourtant n'est plus,
Ni tout à fait l'hiver, ni tout à fait l'automne.

L'heure même indécise autant que la saison,
Ou n'est pas encor claire, ou n'est pas encor sombre ;
Il peut sortir du jour, il peut sortir de l'ombre
Du crépuscule lent qui traîne à l'horizon.

Un peu de vent tressaille aux pentes du coteau...

Comme ce dernier vers est délicieux ! C'est de la poésie faite avec rien ; mais de ces riens suaves et songeurs je suis singulièrement épris. Je cite pour mon plaisir :

Prends ton visage triste, à peine douloureux,
Ton sourire immobile où rêve du silence...

Elle était devant moi dans sa robe légère
En qui tout l'été bleu semblait survivre encor...

Vous laissez en pitié tomber votre sourire,
Ou traîner la tendresse errante de vos doigts...

L'heure est mélancolique et j'ai pitié de nous.
Un besoin de tendresse a passé sur vos lèvres...

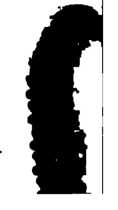
J'ai senti s'incliner nos âmes fraternelles
Au poids du même rêve et du même souci :
Une ombre intérieure emplissait vos prunelles ;
Mais tout votre visage était comme adouci.

Ces impressions sont fuyantes, mais enveloppantes et pénétrantes. L'écueil du *rien* en poésie, c'est la préciosité, la ténuité, la monotonie. Rivoire y échappe — en partie — par sa frissonnante et exquise sensibilité. Son inspiration était un peu mince dans son premier volume, *Les Vierges* [1], un peu nuageuse ou moyenâgeuse dans sa deuxième publication poétique, *Berthe aux grands pieds* [2], mais dans le *Songe de l'Amour*, tout en gardant suffisamment de pénombre et de mystère, elle est plus douloureuse et plus personnelle. Sans doute il nous redit une chanson très connue, un vieil air comme il le dit lui-même, mais il transpose avec un cœur qui est bien à lui les mélodies des maîtres. Il donne une heureuse variante tantôt à un vers de Lamartine :

Celle qui ne doit plus venir
M'a dépeuplé tout l'avenir ;

tantôt à un sonnet de Ronsard :

(1) Lemerre, éditeur.
(2) Lemerre, éditeur.



Parfois je t'imagine avec des cheveux blancs,
Avec un petit corps vieilli qui se dérobe,
Et qui s'indique à peine aux plis que fait la robe ;
Ta main sur moi se pose en gestes indolents.

Mais ton visage ancien transparaît sous tes rides ;
Tes yeux ont survécu, limpides et fleuris
Tu ne regrettes rien puisque tu me souris,
Sous ton petit bonnet de tulle à larges brides.

Nous aimons respirer de lointaines odeurs ;
Le temps nous a guéris du désir et des fièvres.
Toute parole est pure en passant par tes lèvres ;
Même nos souvenirs ont d'exquises pudeurs...

Le monde autour de nous s'apaise et s'atténue ;
Les couleurs et les bruits, tout se voile et s'éteint.
Chaque jour, notre corps nous semble plus lointain.
Je te vois telle enfin que je t'ai méconnue

Comme nous étions fous ! Que de baisers perdus !
Nos âmes d'autrefois étaient deux étrangères,
Et ne cherchaient dans les étreintes passagères
Qu'un égoïste espoir des frissons éperdus.

Dans le fauteuil où la vieillesse nous enchaîne,
Purs et libres de tout ce qui nous séparait,
Le meilleur de notre âme à présent s'apparaît,
Et nous nous comprenons devant la mort prochaine

« Limpide, sinon profonde », ai-je dit plus haut. Je retire *sinon*. Enfin je sais gré à ce jeune poète de nous exprimer toutes les subtilités des symbolistes, mais dans une langue et une versification

qui ne sont pas les leurs, de nous épargner les obscurités prétentieuses et les énigmes baroques aussi bien que les rimes insuffisantes et les coupes équivoques, et de préférer l'art de « faire difficilement des vers faciles » à la mode de faire facilement des vers difficiles.

Après cela, je sais bien que cette poésie ne dépasse guère les limites de l'impressionisme. Mais André Rivoire est jeune : il est encore à l'âge du sentimentalisme. Je crois qu'on peut lui faire crédit et qu'après les tendres élégies songeuses viendront les poèmes d'humanité.

PHILOSOPHE ET CHRÉTIEN

Si dans cette galerie des poètes, que j'ai voulu ouverte à toute école et à toute inspiration pourvu qu'elles fussent créatrices de beauté, il me plaît aujourd'hui d'introduire en même temps un raffiné comme Jean Lahor, et un simple comme Gustave Zidler, ce n'est point seulement que le premier vient d'obtenir une des plus hautes récompenses académiques (le prix Vitet) et que le second vient de publier un nouveau livre de poésies très digne d'attention; ce n'est point même à cause du contraste piquant qu'il peut y avoir entre un médaillon de philosophe et un médaillon de chrétien, rapprochés et juxtaposés, se faisant pendant et presque antithèse, mais c'est aussi et surtout parce que le penseur et le croyant gardent une secrète parenté ou parité jusque dans leurs dissemblances, et après des chemins très divers aboutissent à peu près au même but qui est un but moral et divin, tellement il y a du vrai dans le dicton populaire : « Les routes les plus diverses mènent à

Dieu », et surtout dans la parole sacrée : « Il n'est pas qu'une seule mension dans la maison de mon Père ». Les uns vont du côté du ciel par la foi, les autres y vont aussi par la beauté, la poésie, l'art, l'art qui est une autre prière, mais tous n'y entrent que par l'effort, la sincérité, la bonne volonté qui seule désigne et rassemble les élus.

JEAN LAHOR (1)

Et d'abord je pourrais vous apprendre, si vous l'ignorez, que Jean Lahor n'est qu'un pseudonyme comme Pierre Loti, un peu moins doux et un peu plus sonore, que Jean Lahor se nomme dans la vie civile Henri Cazalis, lequel est médecin, et fut parnassien, si l'on en croit du moins les triolets (2) célèbres sur « l'Entresol du Parnasse », dont voici le cinquième :

Sully Prudhomme et Cazalis
Se tiennent près de Lafenestre,
Theuriet compare à des lys
Sully Prudhomme et Cazalis.
Cazalis venant de Tiflis
Serre la main d'Armand Silvestre.

---

(1) *L'Illusion*, 1 vol. Collection Elzévirienne. -- Lemerre, éditeur.
(2) Ils sont du poète Gabriel Marc et sont cités par M. Catulle Mendès dans la *Légende du Parnasse contemporain*.

Sully Prudhomme et Cazalis
Se tiennent près de Lafenestre.

Et comment Cazalis vient-il de Tiflis ? et pourquoi serre-t-il la main d'Armand Silvestre ? Est-ce seulement par et pour la rime ? Je crois que c'est aussi parce que Tiflis est en Asie, du côté de la Perse et sur le chemin de l'Inde, et que ces deux poètes, Silvestre et Cazalis, ont débuté l'un et l'autre par des poèmes lumineux et charnels, c'est-à-dire plus ou moins persans ou hindous. Comme un fils de Zoroastre, Cazalis a dédié un hymne au soleil :

O Soleil, le premier et le dernier des Dieux,
Qui tiens sous ton amour la Terre frémissante,
Vêtu de pourpre et d'or, Roi toujours radieux,
O Soleil, je te chante...

Et comme un fils de Brahma, il s'est abîmé en des rêves contemplatifs et voluptueux :

Songe d'un soir d'été, de caresse infinie ;
— Se perdre dans le large océan de la vie,
Et dans ses flots noyé, bientôt ne plus sentir
Que la lente douceur de s'y fondre et mourir !
Rêver que l'on est fleur, plante, l'oiseau qui vole,
Ou le vent, ce vent chaud qui passe, et, pour parole,
Qu'on a son chant qui berce et son baiser qui fuit !...
Etre la mer qui bout toujours, crée et fermente !...
Devenir toute chose où tremble une âme aimante,
De l'herbe qui palpite à l'étoile de feu !
Sentir en soi s'ouvrir le cœur vague d'un Dieu !

(Rêverie panthéiste.)

Ainsi nous avons déjà une indication sur ce poète. Quoique né à Paris, il est Asiatique d'inspiration ; et quoique épris de la beauté, son rêve ne séjourne pas longtemps en Grèce, car la beauté qu'il aime est plus enivrante qu'intellectuelle, et le Soleil qu'il chante n'est pas Apollon, étant une source de désir plus encore que de lumière. Ce poète franchit par-dessus Hellas pour atteindre le paradis persan, pays des roses, et surtout le paradis hindou, pays du lotus :

Médite sur la fleur divine du lotus,
Cette image du monde.

Persan, Cazalis exhale quelques-unes de ses plus brûlantes élégies, brûlantes ou parfois très nobles — voir la *Bénédiction du Mariage persan*, — et se divertit à traduire les quatrains du vieux poète Alghazali, un de ses devanciers et peut-être de ses ancêtres, car un généalogiste superstitieux ne manquerait pas de faire ressortir la ressemblance entre Alghazali et Cazalis. Indou, Lahor s'occupe à écrire son *Histoire de la littérature hindoue*, et surtout s'occupe à jouir des formes, des splendeurs, des odeurs, des langueurs, de toutes les chères et vaines « apparences », universelle « illusion », mais si douce ! Il correspond, il communique avec toute la Nature; plus encore, il s'absorbe et se dissout en elle, en elle

qu'il salue et qu'il bénit comme une tombe autant que comme un berceau :

Pareille en ton caprice aux reines d'Orient,
Etrange déité, qui fais en souriant
Mourir ceux qui venaient de reposer leur tête
Sur ton corps adorable, étonnés de la fête
Offerte à tous leurs sens par ton bizarre amour ;
Reine, malgré la mort, quand se lève le jour,
Malgré ta cruauté tranquille, et les mensonges
De tes bras repliés pour enlacer nos songes,
De tes bras noirs faisant une aimante prison,
Avec tes grands regards d'azur pour horizon...
Pour tes regards d'azur, pour la chaude caresse
De ton sourire d'or, pour l'orgueil et l'ivresse
Qu'une heure j'aurais bus à tes lèvres de feu,
Pour les splendeurs de ton palais au plafond bleu,
Pour la claire musique et la pure lumière
De ta beauté, toujours en sa fraîcheur première,
Pour le son féminin et le chant de ta voix,
Pour tes baisers, le soir, dans la langueur des bois,
Je t'aime, et te bénis de m'avoir donné l'être,
D'avoir fait qu'un instant je te visse apparaître
Dans le rayonnement de ton corps adoré,
— Au risque du néant, dont tu m'avais tiré !

(A la Nature.)

Ce poète est donc un panthéiste, comme on disait hier, ou un *naturiste*, comme on dit plutôt aujourd'hui. La jeune école d'esthètes qui a, je crois, inventé le mot, se figurait avoir inventé la chose. Ils oubliaient sans doute les poésies de Jean



Lahor, et aussi le poème de Lucrèce qui bien avant le Parnasse et le Symbolisme avait magnifiquement invoqué la Nature, « volupté des hommes et des dieux ». Et lui-même, l'auteur du *De Rerum Natura*, n'avait-il point été précédé par les penseurs grecs qui avaient écrit des περὶ φύσεως ? Rien de plus vrai que la première pensée de La Bruyère, surtout si l'on transforme le dernier mot : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui *sentent*. » L'originalité de Jean Lahor en est-elle diminuée ? Point du tout, car rien n'est plus personnel qu'une sensation. Une idée s'emprunte, se transmet : une sensation jamais. Nous l'éprouvons, non parce que des milliers d'êtres l'ont connue avant nous, mais parce que nous sommes.

Et parmi nous, les uns sont sensibles, et les autres peu. Or, Jean Lahor est une des sensibilités contemporaines les plus frissonnantes et les plus vives. Il a les désirs d'un homme et les nerfs d'une femme. Il est un clavier toujours en murmures, en état de frémissement...

Et aussi en état de tristesse : c'était fatal. L'immense désir n'est que l'immense inassouvissement. Tous les prêtres de la Vénus naturiste furent de grands attristés. Attristés d'être irrassasiés, et surtout d'être intelligents. L'animal a la première tristesse, l'homme seul a la seconde.

L'homme seul, comprenant, comparant, peut condenser en lui toute la mélancolie de l'univers, en lui et en ces trois strophes :

La pierre était triste en songeant au chêne
Qui, libre et puissant, croît au grand soleil,
Lutte avec les vents que l'hiver déchaîne,
Et frissonne et rit quand l'air est vermeil.

Le chêne était triste en songeant aux bêtes
Qu'il voyait courir sous l'ombre des bois,
Aux cerfs bondissant, et dressant leurs têtes
Et jetant au ciel des éclats de voix.

La bête était triste en songeant aux ailes
De l'aigle qui monte à travers le bleu
Boire la lumière à pleines prunelles.
— Et l'homme était triste en songeant à Dieu.

(Tristesse des Choses.)

Ainsi, de toutes ces tristesses instinctives répandues par le monde, l'homme fait une tristesse intelligente, et par suite, une intelligente pitié. En effet, si tout souffre, tout par suite mérite la compassion. Etres éphémères, résignons-nous à l'inévitable, en songeant à nous ; mais ne nous résignons pas à la dureté, en songeant aux souffrances des autres. Sérénité, en regardant nos maux, douceur, en regardant ceux d'autrui : telle est la religion de Bouddha, et... de Jean Lahor, car cet Hindou ne pouvait manquer d'être un bouddhiste.



Son évolution est-elle achevée? Pas encore. Il finit par être un stoïcien. Il exalte l'énergie, l'héroïsme, la sainteté, dans le groupe ultime de ses poèmes, qui n'est pas le groupe le moins beau. Mais comment passer de Bouddha à Zénon ? En se contredisant? Ce n'est pas sûr; car le je ne sais quoi qui disait au poète : « Aime ceux qui souffrent » lui dit aussi : « Lutte contre la souffrance ». La résignation et la pitié sont des vertus charmantes, mais non suffisantes. Sans elles, un peuple se meurt dans la barbarie ; avec elles seules, il se meurt dans l'inertie. Il faut aux nations des charmeurs et des artistes : il leur faut surtout des héros :

Accomplis ton devoir, car la beauté suprême,
Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps !
La statue idéale elle dort en toi-même,
L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts.

L'humble héros qui lutte et qui se sacrifie,
S'offrant à la douleur, à la mort sans trembler,
Seul t'apprendra les fins augustes de la vie.
Et c'est à celui-là qu'il te faut ressembler.

(Vers dorés.)

Mais ce « je ne sais quoi » qui dicte au poète cette affirmation finale, qu'est-ce que c'est donc, sinon la conscience. Oui, l'homme n'est qu'une goutte d'eau qui se perd dans l'océan des choses,

une goutte éphémère, mais non « inconsciente », quoi qu'en dise Lahor. Ce rien, la conscience, met un abîme entre elles et toutes ses sœurs de l'abîme. Sur ce rien, vous rebâtissez toute la cité morale ; mais sans ce rien, demeure expliquée cette protestation suprême de ce poète naturiste contre la nature :

Tu peux donc mépriser notre poussière humaine,
J'aurai du moins l'orgueil que mon âme est sans haine,
Et que notre misère a su créer un jour,

Ce qui ne se voit point en tes mornes abîmes,
La vertu, la pitié, les tendresses sublimes,
Et l'absolu du beau, du juste et de l'amour.

(Créations humaines.)

Si l'homme n'était que matière, il ne protesterait pas contre la matière. C'est donc qu'il existe en lui une parcelle divine de spiritualité ; et cela, du moins, n'est pas l' « illusion ». Jean Lahor, ce naturiste, ce bouddhiste, est aussi, — qu'il le veuille ou non, — un spiritualiste. Et c'est là sa grandeur. Enfin, à travers toutes les étapes, il est toujours poète. Et c'est là son charme. Il n'est pas le premier que tente chez nous la poésie philosophique. Chénier, Vigny, Leconte de Lisle l'avaient abordée avant lui. Il n'est pas indigne de ces maîtres, sans leur ressembler d'ailleurs. Il porte en ces matières, si dif-

ficiles à mettre en vers, sa souplesse et sa grâce. Et sans doute après lui aussi, ni la difficulté n'est complètement vaincue, ni le sujet n'est épuisé, mais Jean Lahor peut dire à son tour :

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

GUSTAVE ZIDLER (1)

Poète-philosophe, regarde le poète que je te donne pour voisin. Il n'est pas célèbre, et son talent, inconnu du grand public, méconnu des grands critiques, n'est encore apprécié — mais vivement apprécié — que dans un cercle d'amis et de lettrés ; il n'est pas virtuose, bien qu'il sache au besoin manier le vers avec dextérité et qu'il ait dans ses deux premiers volumes des sonnets impeccables ou d'exquises ballades ; il n'est pas compliqué, et laissant à d'autres les sentiers inexplorés, difficiles, il prenait la grande route, bien unie, bien banale, mais blanche et droite, et tandis que tu demandais à de lointaines civilisations et à de hautaines métaphysiques la solution des grands problèmes de la destinée, il la cherchait tout simplement et la trouvait dans l'antique

(1) Œuvres poétiques : *Le Hochet d'Or*. — Armand Colin, éditeur ; *La Légende des Ecoliers de France*, Hetzel, éditeur ; *Le Livre de la douce vie*. — Société française de Librairie et d'Imprimerie.

prière qui commence par « Notre Père » et finit par « Ainsi soit-il ».

Aussi, ce soir, avant que ta mère t'embrasse,
Enfant, redis ces mots chers à la vieille race,
Qui savent mieux unir la terre avec le Ciel !
Que je sente s'ouvrir l'aile de l'Espérance,
Entendant s'égrener sur ta lèvre de miel,
La prière du Christ en syllabes de France !

(Antique prière.)

Donc, poète-philosophe, ce poète chrétien ne te ressemble point du tout au premier coup d'œil. Et pourtant, je devine que vous pourrez vous entendre et vous estimer, parce que tu aimes les beaux vers écrits en « syllabes de France » et qu'il en a de très beaux, parce que tu as l'âme hospitalière et charmante, et qu'il l'a déférente et fraternelle, et aussi parce que, séparés au point de départ et même tout le long de la route, vous vous rencontrez au point d'arrivée, sinon dans les croyances pieuses, du moins dans les certitudes morales. Et toi-même, à la fin de ton livre l'*Illusion*, n'as-tu pas çà et là quelques notes d'esprit chrétien ? Et lorsque dans *Paroles Evangéliques* tu écris :

Avec ta divine langueur,
O Jésus, il faudrait ton cœur,
Et pour tant d'êtres qu'on repousse,
Faire aussi son âme très douce,



ne sembles-tu pas sympathiser d'avance avec *Le Livre de la douce vie ?*

Toutefois, ce livre n'est pas un poème de « langueur », mais de foi robuste et de certitude active. Ce n'est pas non plus un poème de désenchantement ascétique. Rien ici de Renan ; rien non plus ou presque rien de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Gustave Zidler n'est pas un néo-chrétien ou le chrétien des cloîtres : c'est le chrétien du foyer.

Le Foyer : il y trouve l'image des ancêtres qui montre aux fils la table frugale où la famille communie de siècle en siècle.

J'ai pris place à la table obscure, où nos Anciens
A leur soif ont versé l'eau fraîche de l'argile,
Et, sans faste, rompant le pain de l'Evangile,
J'en ai fait le partage en toute joie aux miens...

(La Maison de l'Ancêtre.)

Il y introduit l'*épouse*, qui réjouit et qui sanctifie. Gustave Zidler ose chanter en vers l'amour conjugal. Il brave le préjugé qui n'attache de la poésie qu'aux passions aventureuses. Il le brave et vraiment peut le détruire par des vers mystérieux et graves comme ceux-ci :

Ici, chez mes parents, tu n'es pas l'étrangère
Qu'on n'admet au foyer qu'avec crainte et soupçons,

Mais sous ce toit modeste où nous les remplaçons,
Chaque chose un peu vieille, ainsi qu'à moi, t'est chère.

Du fauteuil qui souvent les a vus méditer,
Où la paix descendait dans leur âme meilleure,
Que notre cœur écoute, entre le chant des Heures,
Comme autrefois pour eux, l'horloge chuchoter !

Aimons surtout, aimons sous l'humble crucifix,
Le lit massif, gardien des justes hyménées,
Où devaient s'accomplir nos bonnes destinées,
Où, né moi-même, j'ai vu naître tous nos fils...

Et veillés par tous ces souvenirs de bonté,
Endormons-nous, priant, sous l'aile des Mystères,
Avec les mouvements de lèvres de nos mères,
Pour que le Seigneur nous garde en sa volonté !

(La Veillée des Souvenirs.)

Bientôt, il y voit entrer l'*enfant* qui sanctifie l'amour et éternise le bonheur, l'enfant à qui il avait consacré ses deux premiers volumes de vers, LE HOCHET D'OR, qui montrait les premiers sourires de l'enfant et ses premiers gestes dans la vie ; LA LÉGENDE DES ECOLIERS DE FRANCE — un beau livre déjà — qui devait guider ses premiers pas dans l'étude, l'histoire, le patriotisme. Puis, entre temps, au cher foyer, il reçoit la visite de l'*ami*. Oh ! les jolis vers d'amitié écrits par Gustave Zidler ! et bien heureux qui les a pensés, et aussi qui les a mérités. Et tout à côté, les beaux vers de gratitude écrits par le maître du foyer sur la *servante* ! sur



cette humble femme qui, donnant son cœur, n'est point payée suffisamment par le salaire d'argent, qui se dévoue à la famille des autres, aux enfants des autres, et d'où monte, du matin au soir, une leçon d'abnégation. Enfin, dans cette « closerie du bonheur » où il a logé la tendresse, le devoir, le travail,

Les goûts sobres et purs d'un modeste convive,
Le pain quotidien de la bonne santé,

un jour, il verra entrer la Mort, mais comme une amie, puisqu'elle mène à Dieu, c'est-à-dire au Père :

Me voici prêt, Seigneur ! Votre main paternelle,
Marquant mes membres las de son signe béni,
Puisque déjà m'arrive un souffle d'infini
J'appareille pour la traversée éternelle.

Mais pour vous mieux atteindre, il faut un viatique
A l'âme, pour ne point paraître devant vous
Les mains vides, pour vous honorer à genoux
J'ai pris les pauvres dons que mon cœur revendique.

J'ai pris avec moi mes sincères repentances,
Mes efforts pour dompter le vice combattu,
Des pitiés, des pardons, — moins que de la vertu,
Mes désirs purs souvent restés simples tendances.

Et puis encor ? Des pleurs, parfois trop tôt calmés,
Mes souffrances, mes deuils, de timides mérites,

Des choses dans l'oubli que vous aurez inscrites,
Des riens vus de vous seul, tels que vous en aimez.

Et puis encor ? D'obscurs travaux, quelque tendresse,
Une vie employée avec simplicité ;
C'est bien peu pour prétendre à votre Eternité,
Mais c'est tout ce que j'ai : Seigneur, je vous l'adresse.

De plus de biens j'aurais voulu vous faire honneur ;
Mais ce qui manque encor votre bonté le prête,
Et j'attends, confiant... Voici ma voile prête :
D'un souffle emportez-moi, quand vous voudrez, Sei-
[gneur !

(*L'Appareillage.*)

Et c'est tout. Le livre est fini ; l'étape chrétienne est achevée. Chrétienne en effet ; et c'est là qu'est la nouveauté, la beauté de cette poésie. Certes, l'Evangile fut à la mode chez nos rimeurs, ces dix dernières années; mais, visiblement, ils en avaient la nostalgie plutôt que la pratique. C'étaient des rêveurs plus que des croyants ; ou parfois c'étaient des croyants, mais sans être des poètes. D'une part, nous avions le désir sans la foi et les actes ; d'autre part, nous avions la *lettre* sans l'*esprit*, l'orthodoxie sans la douceur, la fleur desséchée sans la grâce et le parfum. Leurs lèvres étaient catholiques, et leurs âmes restaient inhumaines. Gustave Zidler est un chrétien d'affirmation, mais aussi de cœur. Par moments sans doute, je lui voudrais

moins de calme : il semble trop ignorer nos angoisses sociales. Mais n'a-t-on pas dit que la réforme sociale n'était possible que par la réforme morale ? Sauvez la famille, vous sauvez la société, et vous sauvegardez une des sources de poésie les plus pures, les plus profondes... et les plus ignorées.

UNE PLÉIADE D'HUMANISTES

Au firmament des poètes contemporains, j'aperçois comme une pléïade d'humanistes, étoiles de moyenne grandeur, mais à la clarté pure et sûre, directrice et civilisatrice. Ces poètes en effet laissent deviner dans tous leurs vers leur fine civilisation d'âme. Ils habitent souvent en pensée, par le regret ou le désir, l'Athènes de Phidias, la Rome de Marc-Aurèle, la Florence des Trécentistes et des Quatrocentistes. Leur cœur s'élargit de tous les grands cœurs du passé ; leur inspiration s'enrichit de tous leurs prédécesseurs inspirés. Elle y perd sans doute en nouveauté et en fraîcheur, mais elle y gagne en variété et en humanité. Ces poètes-là sont généralement peu créateurs ; mais ils sont exquis. On les voudrait plus naïfs, mais eux du moins ne ramènent pas tout à leur province et à leur clocher. Ils savent qu'avant eux il y eut d'autres foyers, d'autres villages et d'autres religions, que le monde ne date pas d'aujourd'hui, qu'il continuera demain, et qu'enfin un amour,

un culte, même le plus sacré, ne doit pas ressembler à une ignorance ou à un égoïsme. Il faut que la poésie se rapproche de la nature et des simples, et pour ma part je l'aime beaucoup mieux rustique que boulevardière et populaire que mondaine, mais avant tout il importe à ses destinées que derrière l'individu elle atteigne l'homme de tous les temps. Le cœur n'a qu'une patrie, mais l'imagination et l'intelligence peuvent en avoir plusieurs.

EMMANUEL DES ESSARTS (1)

Est-il plus sincère patriote que le poète Emmanuel des Essarts, lui qui à l'automne de sa vie vient de célébrer en vers éloquents, Desaix et La Tour d'Auvergne, ces héros d'hier à qui on élève une statue, ou Villebois-Mareuil, ce héros d'aujourd'hui qui demain aura la sienne ? Mais ce poète français en aime-t-il moins cette autre patrie de nos rêves : la divine Hellas ? N'a-t-il pas murmuré lui aussi sur l'Acropole une prière à Pallas-Athéné ? et si l'Académie a couronné ses beaux vers, n'était-ce point qu'ils semblaient venus tout droit du jardin d'Académus ? N'a-t-il point regretté et célébré

(1) *Les Elévations.* — Lemerre, éditeur ; *Les Poèmes de la Révolution.* — Charpentier, éditeur.

l'eurythmie athénienne, en d'admirables strophes justement intitulées *la Vie harmonieuse* ?

Mais voici les malheurs de 70. Ce n'est plus l'heure d'admirer Alcibiade ni même de rêver avec Platon. Emmanuel des Essarts se tourne alors vers les grands jours de notre histoire, et écrit les *Poèmes de la Révolution*. Cette œuvre n'échappe pas complètement à l'écueil du genre — mettre l'histoire en vers est toujours imprudent — mais elle se ressent aussi de la grandeur épique et tragique de l'époque. Tragédie à Paris ; épopée sur les champs de bataille. D'une part le poète est réaliste, d'autre part, il est héroïque. Son réalisme parfois tourne trop à l'admiration. Je le trouve indulgent pour tel ou tel lion révolutionnaire, Danton par exemple, qui n'avait les mains pures ni d'or ni de sang. Poètes, souvenons-nous du mot de Chateaubriand, et prenons garde avec nos rimes d'or, de « dorer la guillotine ». Mais Emmanuel des Essarts retrouve vite son jugement même au milieu de son lyrisme, car il s'écrie :

... Ton désir le plus cher
Paris, c'est de suspendre à des êtres de chair
Ta folle idolâtrie,
D'ouvrir des panthéons à ceux qu'attend l'égout,
Et de tout adorer, crime, erreur, vertu, tout,
Excepté la patrie !

La patrie : déchirée par les rhéteurs, trahie par

les émigrés, elle était sauvée à la frontière par ces jeunes et purs héros : Hoche et Marceau. Oh ! les beaux vers consacrés par Des Essarts à ces deux « imberbes entraîneurs de nos mâles armées. »

Lorsque vous dispersiez les pâles combattants,
On eût dit, à voir fuir des maréchaux séniles,
L'hiver qui se hâtait vers des plages stériles,
Vaincu par les archers lumineux du printemps.

Même, ô jeunes vaillants, dans votre tombe encore
Vous semblez retenir de l'âge adolescent
Je ne sais quoi de doux, d'aimable et d'innocent,
Et vous portez au front les grâces de l'aurore.

Espoirs trop tôt ravis du siècle à son berceau,
Cher couple immaculé, passagères merveilles,
O jumeaux dans la gloire et dans la mort pareilles,
Rayonnez à jamais sur nous, Hoche et Marceau !

On voit qu'Emmanuel des Essarts, qui abuse parfois des grands mots, a souvent aussi des strophes aussi poétiques qu'éloquentes. Néo-helléniste par éducation c'est un néo-romantique par le goût des hautes et enthousiastes pensées.

HENRI CHANTAVOINE(2)

Si Emmanuel des Essarts a par moments les fières ambitions de Ronsard, Henri Chantavoine

(1) *Poèmes sincères ; Satires contemporaires ; Ad memoriam.* — Calman-Lévy, éditeur ; *Au fil des Jours ;* Lemerre, éditeur.

serait plutôt le Du Bellay de notre Pléïade. Il écrit des articles qui sont parfois des poétiques. Il fait de la critique, du journalisme, des conférences, et entre temps, des vers. Multiplicité d'occupations, et de vocations, et — j'aime trop la poésie et aussi la franchise pour ne pas le dire — multiplicité fort regrettable. Du reste, mieux que personne Henri Chantavoine sait que la Muse fait payer à ses favoris leurs absences et leurs infidélités, et qu'un talent dispersé risque fort de n'être ni achevé ni puissant. On l'a dit depuis longtemps, et lui-même le redit en épigraphe d'un de ses sonnets « ars longa, vita brevis ». Mais avant d'être un artiste, et même un humaniste, on est un homme. Il faut d'abord vivre sa vie, il faut vivre sa poésie : puis, l'écrire, s'il reste du temps disponible. Temps délicieux pour Henri Chantavoine, j'en suis sûr ; ce qu'il aime le mieux faire lui aussi, je gagerai que c'est faire des vers, mais sommes-nous ici-bas pour le plaisir, ou pour le devoir, pour les devoirs ? Et puis, une vie ouverte à tout, hospitalière à tout, et tâchant de tout comprendre pour tout aimer, c'est déjà un poème.

Au surplus, l'harmonieuse variété de cette vie se retrouve dans les productions poétiques. Jeune homme, Henri Chantavoine commença par l'émotion et publia *Poèmes sincères* (1877) ; il continua par l'ironie, chère — trop chère — à tout Norma-

lien, et écrivit *Satires contemporaines* (1882) ; connut alors une grande douleur qui lui dicta ces élégies touchantes recueillies sous ce titre *Ad Memoriam* (1884) ; puis, adouci et mûri par la souffrance, l'agressif humoriste d'antan fit désormais place à l'observateur indulgent, qui prépara et composa à loisir *Au fil des jours* (1889) ; enfin, las souvent du fracas de Paris, lui aussi répète le cri « *O rus quandoque ego te adspiciam !* » Il soupire et aspire vers la nature, mais sans vouloir quitter d'ailleurs l'humanité ni les humanités, car dans sa « campagne » il y a des amis et des livres, si nous en croyons du moins les jolies chroniques en prose qu'il adresse de son « jardin » au *Journal des Débats*, ou les jolis sonnets qu'il nous offre çà et là dans quelques Revues (Revue bleue, Revue des poètes, etc.), savoureuses primeurs qui nous permettent d'attendre la corbeille entière, tout en nous la faisant désirer.

On voit la charmante évolution ou gradation de cette poésie, tendre et belliqueuse d'abord, comme il sied à la jeunesse, puis douloureuse et sereine, comme il convient après la souffrance.

Lenior et melior fis accedente senecta

dit encore Horace en un si beau vers ; et Chantavoine encore, même bien avant la vieillesse, réalise le précepte dans sa vie. A d'autres de l'en blâ-



mer, sous prétexte qu'ayant commencé par le sel, il finit par le sucre. Outre qu'il est toujours piquant à son heure, quand il le veut, et contre qui il le veut, et le doit, c'est encore un signe d'élection poétique, que de savoir et vouloir avec tout faire du miel,

Ils n'ont pas d'amertume et pas de jalousie
A voir les autres triomphants ;
Aller, sans croire au mal, sur la route choisie,
N'est-ce pas, grâce à Dieu, toute la fantaisie
Des poètes et des enfants ?

J'extrais ces vers d'Au Fil des Jours, le volume qui à tout prendre, donne le mieux la mesure de l'auteur, ainsi que sa manière, cette manière sans prétention, sans pédantisme « à la française ». On y trouve, en effet, successivement toutes les notes, vibrant sur le clavier du poète, au courant des heures et des saisons, la note intime (*Nocturne*, *Découragement*, *Sérénité*) ; la note patriotique (*Noël d'Alsace*, le *Bataillon scolaire*, la *Fin du siècle*, *Aux jeunes gens*) et aussi la note grœco-romaine (*Sonnets antiques*) qui ne pouvait manquer à un humaniste. Et dans tout cela, rien qui ressorte, de façon éclatante et excessive au profit d'une strophe et aux dépens des autres. Mais si les vers de Henri Chantavoine sont difficiles à citer, ils sont très agréables à lire. *Au fil des jours* :



on avance à travers ce livre, comme on descend en barque une jolie rivière, au fil de l'onde tranquille et pure, parfois avec le désir d'une tempête absente, pourtant avec sécurité et reconnaissance, car si, par moments, l'on voudrait être secoué davantage, on est en somme ravi de ce courant qui vous entraîne et vous berce, tandis que d'un doigt levé le pilote montre les étoiles du ciel :

Et la sérénité des choses éternelles
Donne au regard pensif de ses noires prunelles
La profondeur des nuits et la clarté des jours.

FRÉDÉRIC PLESSIS (1)

Si Henri Chantavoine tient quelque peu d'Horace, Frédéric Plessis — qui est moins éclectique et moins philosophe, mais qui en revanche a je ne sais quoi de plus original et de plus tranché — fait plutôt songer à Properce, à ce Properce qu'il a étudié dans une remarquable monographie critique. Et l'ayant fait revivre en prose, il semble aussi non par imitation, mais par tempérament et par aptitude, le recommencer en vers, sur beaucoup de points tout au moins. De même que Properce, jusque dans ses vers élégiaques et élégants,

(1) *La Lampe d'Argile* ; *Vesper*. — Lemerre, éditeur

sentait son Ombrie, de même Plessis, sous l'artiste décèle à chaque page le Breton. La Bretagne, son berceau, eut son premier sourire, elle provoque son dernier vœu :

Grèves de mon pays natal, ô solitude,
Où sur le sable ferme et sur les rochers rudes
Tout le jour, à six ans, je courais les pieds nus...
Bretagne ! donne-moi, puisque je me soumets,
Une place à côté d'un enfant et d'un père,
Tombe deux fois sacrée à mon cœur, où j'espère
Ne rien voir et ne rien entendre désormais,
Et croiser pour toujours, ayant fini ma tâche,
Ces bras, ces faibles bras, qui n'étaient point d'un lâche !

De tous les élégiaques romains, Properce n'est-il pas le plus viril, et par moments, le plus grandiose ? Il n'a qu'une nacelle et rêve d'un navire ; il ne fabrique qu'une chapelle à Cynthie, lui qui songeait à bâtir, comme l'auteur de l'Enéïde, un temple de marbre ou de granit à la patrie romaine. Et de même, dans ce groupe d'humanistes, Frédéric Plessis apparaît comme le plus militant. Un héroïsme latent est en lui qui ne trouve point de dérivatif, et sa main qui porte la plume a la nostalgie du glaive :

O République ! Empire ! ô souvenirs de Rome !
Poèmes qui chantiez dans mon cœur de jeune homme,
L'accord de l'avenir et de l'antiquité !
Patrimoine latin de la France, ma mère...

Comme l'inaction alors me semble amère.
Comme ma main voudrait un glaive à mon côté,

Une plume. . et c'est tout ! Au lieu de vivre, écrire !
Penser ! et sur soi-même amèrement sourire !

Enfin, Properce a la versification savante, condensée, d'un tissu serré, d'un effort opaque et dur. Et Plessis de même. Ces vers de *La Lampe d'Argile* sentent un peu trop l'huile, et ces poésies de *Vesper* ne laissent point assez filtrer la sérénité de l'étoile du soir.

Mais dans tout cela, rien de banal vraiment. Une couleur antique, mais une âme ardente, brûlée de toutes nos passions modernes ; une imagination de bucoliaste s'efforçant à la résignation et à l'apaisement :

Le silence se fait dans la plaine ; la brise
S'apaise ; le soir tombe, et sur la route grise,
Cette blancheur — là-bas — amis, c'est un tombeau.

Il est temps de revoir le foyer plein de cendre,
Et de me résigner, sans retard, à suspendre
Au tronc d'un pin sacré mon dernier chalumeau ;

mais un cœur de chevalier ou de justicier inoccupé, sentant sonner en lui la diane des purs et fiers combats :

Marche droit sur la force et la mêlée humaines
Et parmi les méchants ourdissant leurs complots,

Brandis et fais siffler tes divins javelots,
Et pousse à plein collier le char d'or que tu mènes.

PIERRE DE NOLHAC (1) *et PIERRE DE BOUCHAUD* (2)

Si j'ai la fantaisie de portraiturer ensemble ces deux poètes, ils ne m'en voudront point, j'en suis certain, de ce rapprochement qui leur permet de fraterniser même ici. Dans les photographies de famille ne voit-on pas souvent deux visages réunis dans le même cadre? Or, Pierre de Nolhac et Pierre de Bouchaud sont de la même famille. Ils ont entre eux non seulement des affinités de goûts, mais une réelle parenté d'âmes. Ils semblent plus frères que s'ils portaient le même nom, eux qui d'ailleurs ont le même prénom, frères par leurs inspirations, leurs admirations, leurs adorations.

Leurs inspirations : elles sont toutes pénétrées d'humanisme. J'ouvre leurs volumes, et je vois presque les mêmes titres, et des titres ou sous-titres artistiques. Pierre de Bouchaud intitule une de ses poésies : *Rêve d'humanisme* (RYTHMES ET NOMBRES)

---

(1) *Paysages d'Auvergne; Paysages de France et d'Italie.* Lemerre, éd.
(2) *Rythmes et Nombres ; les Mirages ; le Recueil des Souvenirs.* — Lemerre, éditeur.

et à qui la dédie-t-il? à Pierre de Nolhac. Et comme si une pièce de vers ne suffisait pas à marquer la sympathie d'un cadet pour son aîné, le même Pierre de Bouchaud consacre un livre entier, celui-là en prose, au même Pierre de Nolhac. Et de peur que cette œuvre, un peu écrasante pour un vivant encore très jeune, ne blessât la modestie de qui en était l'objet et le sujet, il la glisse ingénument ou ingénieusement sous les auspices de la *Société d'Etudes italiennes*, de telle sorte qu'elle parût tout ensemble un éloge de Nolhac et un hommage à l'Italie.

Italie! ce mot nous dit la principale admiration ou adoration des deux poètes. Certes, tous les rimeurs français du XIXe siècle ont chanté l'Italie (qui au contraire fut plutôt raillée par Régnier, du Bellay, et ceux du XVIe); mais personne ne parla d'elle avec plus de culte et de tendresse que Pierre de Nolhac et Pierre de Bouchaud. Ils l'aiment parce qu'ils la visitent, ou la visitent parce qu'ils l'aiment; et même lorsque en politique l'Italie cessait d'être notre sœur, elle ne cessait pas en poésie d'être leur amante. Et l'un dit :

Terre de grâce et de clarté
Un enfant t'est venu de France
Qui te demandait la science :
Tu lui révélas la beauté.

et l'autre dit :

L'adorateur fervent et pur de ta beauté
Te doit un culte saint, noble et docte Italie,
Où ta lumière blonde au bleu du ciel s'allie
Pour te diadèmer de grâce et de clarté.

Mais dans l'Italie, ils ont une terre de prédilection, et ce n'est ni la cité des papes, ni la cité des doges, ni la merveilleuse voisine du Vésuve, mais c'est Florence si bien nommée, fleur de sourire et de lumière où revolent sans cesse ces deux âmes de poètes, comme une double abeille fraternelle et gauloise. Et le premier s'écria :

Florence de Laurent, Florence de Marsile,
Qui goûtais le savoir comme une volupté.
Tes villas répétaient les échos du Pœcile,
Peuple chrétien ému de l'antique beauté;

De grands vieillards pareils à des rois qu'on exile,
Avaient porté la Grèce aux murs de la cité;
Athènes, qui par eux parlait en cet asile,
Instruisait et charmait une autre humanité.

et le second modula :

En carillons légers, en notes argentines
Résonnent dans le soir les cloches florentines..,
Des sites de Fiesole et de Vallombrosa,
Parmi l'odeur du lys et du pur mimosa,
On entend les douceurs de leurs voix se répondre
De village en village...



Et de même, dans leurs volumes, de page en page, on entend se répondre les hymnes des deux poètes carillonnant la gloire de l'unique cité, Florence.

Mais s'ils se répondent, se répètent-ils ? Pas entièrement. Ces deux chantres de l'Italie gardent leur originalité jusque dans leur fraternité. Pierre de Nolhac, qui habite souvent les musées et les bibliothèques, est plus érudit, plus savant, jusque dans sa versification. Il tente même des « essais métriques », et de notre « pléiade », il est l'Antoine du Baïf. Pierre de Bouchaud en serait plutôt le Ponthus de Tyard, né lui aussi sur les collines du Mâconnais, et ces deux poètes, Tyard et Bouchaud, Benjamins de deux Pléiades, ont je ne sais quoi d'aimable et d'accueillant. Ouvrez les volumes de Pierre de Bouchaud, ils sont remplis de sympathiques dédicaces, et tout recueil de ses poésies est aussi un recueil de ses amitiés. Hospitalier pour les sentiments, il l'est aussi pour les idées, et sur « *Les Chemins de la vie* », c'est le titre d'un de ses ouvrages en prose, cueille toutes les fleurs de l'esthétique et de la pensée. La sûre perfection de la forme ne répond pas toujours chez lui à l'intéressante somptuosité de ses rêves ; Pierre de Nolhac, venu de l'Auvergne, est plus solide, plus mâle, plus élevé (voir sa poésie *Ad Mortem*, qui est de toute beauté), mais Pierre de Bouchaud, venu des

coteaux lyonnais, reste charmant dans sa nonchalance inclinant vers la courtoisie et le mysticisme.

ANDRÉ BELLESSORT (1).

Nice, sous tes palmiers que la nuit est clémente,
Et comme je suis loin de nos tristes hivers !
Je me reprends à croire au charme des beaux vers
Et je respire en paix près de la mer dormante
L'ombre des orangers et des citronniers verts.

Je ne me souviens pas si j'ai mis une année
Ou l'espace d'un jour à descendre vers toi.
J'arrive, et je ne sais plus ni comment ni pourquoi ;
Mais je puis dire enfin « ma Méditerranée »
Au flot limpide et bleu qui roule jusqu'à moi

Ton ciel français dorant ta campagne romaine
Etait si beau ce soir dans son coucher vermeil
Que mes yeux de barbare en perdent le sommeil,
Et voudraient prolonger d'une existence humaine
Cette première nuit au pays du soleil.

Ces beaux vers harmonieux, d'un rythme si large et si plein, ne sont point du tout d'un « barbare », mais d'un autre humaniste. L'âme d'André Bellessort est tout embaumée elle aussi des villas

(1) *Styles et poèmes ; La Chanson du Sud.* — Lemerre, éditeur.

horatiennes ou cicéroniennes, pareille à cette rose qu'il décrit ainsi :

La rose que voici vient de Bordighera
Et garde encor, passant de mes mains dans les tiennes,
Le frisson parfumé des nuits italiennes.

Donc, Bellessort est tout imprégné d'italianisme, de latinisme, de littératurisme ; il en est même chargé. Ne s'accuse-t-il pas spirituellement quelque part d'avoir fait trop de « rhétoriques » ? Mais si elles lui ont donné du goût et du nombre, elles lui ont laissé tout de même sa sensibilité et son imagination.

Sa sensibilité. Ecoutez ces vers d'une mélancolie discrète et si pénétrante :

Elle naquit trop loin de moi
Sous un ciel chaud et triste
Là-bas au pays du grand Roi :
Les mers nous séparaient de leurs flots d'améthyste.

Il a fallu qu'elle pleurât
Bien des larmes amères,
Et que très longtemps elle errât
Dans le désert sacré des veuves et des mères.

Et quand nos pas se sont croisés,
Sur la pénible route où cheminent les âmes,
Ce fut dans nos premiers baisers
Nos blessures que nous baisâmes.



Je murmurai : « Tu viens bien tard. »
— « Hélas ! » répondit-elle,
Et je sentis à son regard
Qu'elle tremblait déjà pour sa beauté mortelle.

Son imagination. De tous ces poètes humanistes, Bellessort est certainement celui qui a la plus riche palette. Il a toujours de la couleur et souvent de la splendeur. Ses facultés descriptives, qui se révélaient dans son premier volume, *Mythes et Poèmes*, s'accusent au point de s'étaler dans le second : *La chanson du Sud*. Oui ! que son être frissonne au seuil du vieux paradis latin ou qu'il frémisse à l'entrée du jeune paradou américain, de part et d'autre il accueille et recueille toutes les formes belles et toutes les belles ivresses, car si le premier don de l'orateur est, comme on l'a dit, d'avoir une âme-écho, le premier don du poète est d'avoir une âme-calice.

JOSEPH CASTAIGNE (1).

Dans ma « Pléiade » je crois apercevoir encore une étoile, mais celle-là plus effacée, toute voilée de timidité. Joseph Castaigne n'a cru devoir

(1) *Le Coin vert.* — Lemerre, éditeur.

offrir au public — jusqu'ici tout au moins — qu'une seule œuvre poétique, mais il mérite pourtant d'être signalé ici, lui qui d'ailleurs a signalé les meilleurs de nos poètes humanistes dans son excellente étude intitulée *La Poésie dans l'Université* (Armand Colin, éditeur), lui qui a peuplé son « coin vert » non seulement de souvenirs intimes, mais d'ombres chères à tous les lettrés. Il y reçoit tour à tour le Thrace Orphée, l'Italien Pétrarque, le Gaulois La Fontaine. Il y fit même entrer Rudel et Mélissinde, le troubadour et « la princesse lointaine » bien avant que Edmond Rostand les eût fait monter sur la scène. Et cet enfant de la Charente y sourit à Marguerite d'Angoulême :

Rien qu'en fermant les yeux je puis nettement voir
Sur le soleil couchant se profiler en noir
Angoulême, et la tour où naquit Marguerite.

Ce qu'il aime dans son pays, ce n'est pas seulement son berceau, mais celui de la femme qui restaura les humanités. N'avais-je pas raison de ranger parmi les humanistes ce gracieux poète sentimental ?

Et près de lui — et après lui — j'aimerais à peindre ces poètes non moins réservés, mais non moins dignes d'attention, Ernest Dupuy, l'auteur des *Parques*, volume épuisé, mais inoublié ;

et, l'auteur masqué de *Cendres chaudes* et des *Poèmes irréels*, où sont projetés tant de beaux paysages psychologiques ; mais je respecte avec déférence la modestie ou l'incognito de ces délicats qui, ne voulant pas être des professionnels de la poésie, sont tout de même des poètes.

LE BATAILLON DES SYMBOLISTES

J'ai lu avec un grand intérêt le livre publié par MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud sur les représentants et les œuvres de la jeune école poétique, livre intitulé *Poètes d'Aujourd'hui* (1880-1900).

En dépit des promesses de l'introduction, l'esprit de ce recueil de biographies et de morceaux choisis est certainement trop exclusif. Quand on prétend donner un catalogue des poètes qui ont produit et compté ces vingt dernières années, il est enfantin d'ignorer des noms tels qu'Edmond Rostand, Edmond Haraucourt, Maurice Bouchor, Jean Aicard, Auguste Dorchain, François Fabié, Anatole Le Braz, etc. Mais si les Symbolistes ont tort d'enfermer toute la poésie contemporaine dans les bureaux du *Mercure de France* et toute la moisson dans l'étroit sillon des Verlaine et des Mallarmé, ils le font avec une naïveté si entière qu'elle en devient touchante et n'est plus déplaisante. Et puis, s'ils portent des œillères, ce n'est pas une raison pour en porter à notre tour. Si, dans l'armée poétique d'aujourd'hui,

ils ne voient que le bataillon qu'ils croient à l'avant-garde, ce bataillon toutefois mérite l'attention et le regard. Sans doute il n'a pas gagné et ne pouvait gagner complètement la victoire, étant assez mal armé (je vous prie de croire que je ne fais pas de jeux de mots) quant à sa prosodie et quant à son idéal. Les vers-libristes reculent déjà de toutes parts ; et ceux qui s'obstinent à composer des vers inogarniques et amorphes n'ont plus guère d'admirateurs que dans le sous-sol des cafés littéraires. La consonne d'appui des Parnassiens a cédé, il est vrai, mais dans la juste limite, et la rime ne s'amincit pas au point de redevenir l'assonance. D'ailleurs, l'idéal des Symbolistes était leur point faible plus encore que leur prosodie. Ils furent trop exceptionnels, trop excentriques, trop égoïstes surtout, et j'ajouterai trop rétrospectifs. Le prétendu bataillon « d'avant-garde » marchait surtout à reculons. Il rétrogradait vers Malherbe, vers Ronsard, vers Théocrite, vers tout l'olympe alexandrin et païen. Ils avaient l'imagination puérile et pédante, anti-humaine et anti-sociale. La poésie de demain sera évangélique et démocratique, et ils ne le voyaient pas ; ou plutôt si, les mieux doués d'entre eux l'ont vu, et se sont déjà évadés de leur prison vers le plein jour de la réalité vivante et fraternelle.

Tous au reste ont eu gain de cause en ceci, c'est

que la poésie doit fuir, comme peste, la vulgarité et la platitude si chères aux auteurs et diseurs de monologues, c'est qu'elle doit éviter aussi l'impassibilité et la rigidité si chères aux Parnassiens. L'excellent et incontestable résultat obtenu par eux, c'est qu'elle sera désormais moins sonore et plus suggestive, moins plastique et plus intérieure, moins intellectuelle et plus musicale, c'est qu'elle ne se bornera pas à peindre des objets ou à définir des idées, mais évoquera des rêveries, des sentiments, des états d'âmes, car si elle est analyse, elle est surtout synthèse, et, comme ils disent, symbole.

HENRI DE RÉGNIER (1)

Je ne sais si les Symbolistes ont un chef attitré, mais celui qui passe pour l'être, c'est bien, je crois, Henri de Régnier. Il doit ce prestige ou cette primauté, peut-être tout simplement à l'aristocratie de son nom, mais aussi à des dons poétiques qui sont vraiment de premier ordre.

Et d'abord il a plus que tout autre le sens des symboles. Il en invente et sait traduire en poèmes

(1) Œuvres poétiques : *Premiers poèmes* ; *Poèmes* (1887-92) ; les *Jeux rustiques et divins;* les *Médailles d'argile.* — Société du Mercure de France.



ceux qu'il invente. Telle de ses compositions, par exemple *L'Homme et la Sirène*, *Le Compagnon*, *La Couronne*, est un chef-d'œuvre du genre. Il excelle à nous conduire au seuil du mystère et du songe. Le tapage des hommes ne l'empêche pas d'entendre la mélodie secrète qui monte du fond de notre être. Les faits, les phénomènes, les mille accidents et broderies de l'existence ne lui voilent pas la trame souterraine, latente et persistante. La margelle du puits ne lui dérobe pas la profondeur de l'eau. Les murs de la cité ne lui masquent pas l'univers. Il communie avec l'espace, le temps, les saisons, le soleil, les forêts, les eaux, toutes les forces de la Nature. Bien plus, il semble être une de ces forces. L'auteur des *Roseaux de la flûte* est une sorte de roseau chantant et presque inconscient qui vibre à tous les souffles en voyage.

Je l'aime aussi pour sa distinction et sa discrétion. Il lui arrive de produire un grand effet avec des riens :

Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt,

dit-il quelque part, et c'est vrai Rien de commun dans ses confidences ; rien de trivial ou de libertin, même dans ses sensualités. Je goûte assez l'odelette suivante et l'assonance des vers m'y plaît

elle-même pour ce qu'elle laisse à l'aveu d'atténué et de chuchottant :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchotte entre les branches ;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent ;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche ;
Si j'ai aimé de grand amour
Ce furent ta chair tiède et tes mains fraîches
Et c'est ton ombre que je cherche.

(LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS, *Odelette*.)

Donc, le verger poétique de Henri de Régnier est riche en fleurs exquises, mais qu'il est étroit ! Ce « roseau de la flûte » est loin d'être la lyre, toute la lyre humaine. Il chante l'âme des choses plutôt que les choses de l'âme. Le royaume de l'inconscient et du songe a sans doute ses palais



somptueux et féeriques; mais une conscience lumineuse, un grand cœur épris de justice et de splendeur morale, c'est aussi de la poésie. Henri de Régnier donne parfois le frisson du beau, jamais celui du grand.

Et puis, il ne se renouvelle pas, il n'enrichit pas sa matière, il n'élargit pas son horizon. Dans les MÉDAILLES D'ARGILE, sa dernière production, il y a un peu moins du Mallarmé et un peu plus du José-Maria de Heredia, mais c'est toujours la même glaise, le même tour de main du même potier, c'est-à-dire les mêmes images et les mêmes procédés.

Les images ! Elles sont presque toutes mythologiques et archéologiques. Et voici le cortège des nymphes, des faunes, des satyres, des chimères ; et voici le mobilier des stèles, des cippes, des urnes. Et allez donc ! — Les procédés ! oh ! qu'ils sont usés depuis Hugo ! Et comme ce symboliste ressemble aux romantiques dans ce qu'ils ont de plus artificiel ! Pourquoi, en effet, cet étalage d'antithèses reluisantes dont l'une se range à la vitrine du premier hémistiche et l'autre en face à la vitrine du second :

Avec ses flûtes d'or et ses flûtes d'ébène...
Où l'if du deuil s'allie aux myrtes de l'espoir...
Le bruit d'une eau d'argent qui rit dans des fleurs d'or...
Le clair corail qui saigne et la perle qui luit...

A la lampe d'argent une lampe d'argile...
Des débris de cristal et des morceaux d'argile...

Ce sont là de jolis vers sans doute, mais répétés et multipliés par dizaine ou centaine dans tous les poèmes, tellement que si on en faisait la cueillette, on en pourrait remplir une double corbeille,

L'une tressée en or, l'autre faite d'argent.

C'est encore un vers de Henri de Régnier, séduisant mais agaçant virtuose, qui fait de la poésie un jeu, et encore plus savant et aristocratique que « divin et rustique », intéressant et inachevé poète qui habite, sinon une « tour d'ivoire », du moins un atelier de porcelaine, dont les fenêtres sont ouvertes sur le Rêve et la Nature, mais non sur la Vie et l'Humanité.

JEAN MORÉAS (1)

Si Henri de Régnier est le représentant le plus en vue de l'école symboliste prise dans son ensemble, Jean Moréas est le chef d'un groupe dissi-

(1) Œuvres poétiques : Les *Syrtes* (sans nom d'éditeur). Les *Cantilènes* (Vanier) ; le *Pèlerin passionné* (Vanier) ; *Autant en emporte le vent* (Vanier) ; *Eriphyle; Enone au clair visage*, et *Sylves* ; les *Stances* (Ier et IIe livres). — Bibliothèque artistique et littéraire.

dent, souvent dénommé l'« école romane ». Elle songeait, en effet, à remonter le cours de notre littérature jusqu'aux romans de chevalerie et à retrouver ainsi les sources initiales de notre poésie. Et cette école ou pléïade comptait, non sept étoiles, mais cinq : Jean Moréas, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, et le critique de la constellation, Charles Maurras. Aujourd'hui la pléïade est dispersée, réduite en fragments, mais les débris en sont peut-être bons.

Je dis peut-être, car Moréas lui-même nous a donné jusqu'ici plus de promesses que de vraies œuvres. Ses livres, assez nombreux, sont surtout des plaquettes, et parfois si minces qu'on est tenté de leur appliquer le titre de l'une d'entre elles : « Autant en emporte le vent ! » On annonce il est vrai, de lui, les derniers livres des STANCES, et la traduction en vers de l'*Iphigénie* d'Euripide, mais les volumes se font non moins attendre que les vents à la flotte grecque. Cette attente est d'ailleurs fort honorable pour Jean Moréas, mais qu'il prenne garde d'être seulement un nom, et que ses poésies ne deviennent le rêve d'une ombre ou l'ombre d'un rêve.

Et pourtant j'aime assez cette indolence détachée et hautaine :

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.

Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux,
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas Qu'importe l'aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon!
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure !

Moréas, on le voit, n'est pas modeste. Mais, en vers, cette fierté lyrique ne déplaît pas. On sait qu'en cela encore il imite Malherbe ou Ronsard, lui qui les imite en tout, et trop, et beaucoup trop. Savez-vous ce que j'aime le mieux de lui ? Les SYRTES, ses premières poésies publiées sans nom d'éditeur et composées sans intention arrêtée de pasticher quelqu'un. Dans ces poésies de jeunesse, je trouve je ne sais quoi de neuf et de passionné qui me touche :

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Dans les CANTILÈNES encore, des notes originales saisissent :

Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour.

Toc, toc, toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, le menuisier des trépassés !

Qu'il soit tendu de satin blanc,
Comme ses dents, comme ses dents ;
Et mets aussi des rubans bleus,
Comme ses yeux, comme ses yeux.

Puis vint le PÈLERIN PASSIONNÉ qui avait déjà, en dépit du titre, moins de personnalité et de passion. Et Moréas alors devint célèbre. On parla de sa naissance grecque, de son âme hellénique ; on le compara à Chénier, à Ronsard. Et, pour justifier la comparaison, il voulut faire du néo-classique et du néo-grec, et, comme il était bien doué, il en fit à merveille :

O Lune, je le sais, non tu n'as pas, vénale,
A Pan barbu livré ta couche virginale,
Mais les feux doux-amers te renflammant aussi,
Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre,
Sur le mont carien tu as voulu descendre.

Noms et souvenirs mythologiques, mots composés, hiatus, choix et place des épithètes, tout rappelle, en effet, la première Pléiade, mais recommencer Ronsard trois siècles et demi après Ronsard, quelle vaine entreprise !

Moréas l'a senti lui-même, car il semble entrer dans une étape nouvelle ; et s'il a encore des maîtres, il les choisit plus émus et plus profonds,

Euripide, Racine, Lamartine. Et tandis qu'il avance vers l'automne de la vie, il a des mélodies plus graves, plus pensives et plus pleines :

Sur les grands marronniers qui perdent leur courroux,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux,
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'automne ;

et tandis qu'il erre près de la Seine brumeuse, il rêve, accoudé sur le balcon des souvenirs, à la mer lumineuse qui baigne la plage athénienne, la rive natale.

ALBERT SAMAIN (1)

Oh ! le beau livre musical et songeur que AU JARDIN DE L'INFANTE d'Albert Samain ! C'est à mon sens le chef-d'œuvre de la production symboliste, jusqu'ici tout au moins. Et qu'il est doux de le reprendre et de le relire à l'heure du crépuscule, et de pénétrer avec lui dans un site élyséen et taciturne ! Tel génie poétique, c'est presque tel paysage à telle heure du jour. Lamartine, c'est un large fleuve pacifique sous un beau soir d'automne ; Vigny, c'est une colline aurorale et hautaine. d'où le penseur voit poindre sur l'humanité

(1) *Au Jardin de l'Infante* ; *Au flanc du vase*. — Société du Mercure de France.

« le règne de l'esprit » ; Leconte de Lisle, c'est, dans un ciel exotique, un soleil de midi implacablement lumineux. Ainsi de suite. Eh bien, Albert Samain, c'est un lac mystique sous une nuit lunaire. Voyez ou plutôt écoutez :

Comme de longs cheveux peignés au vent du soir,
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir.
Le grand lac parfumé brille comme un miroir,

La rame tombe et se relève,
Ma barque glisse dans le Rêve.

Ma barque glisse dans le ciel
Sur le lac immatériel.

Des deux rames que je balance,
L'une est Langueur, l'autre est Silence.

Las des poètes qui étaient dans leurs rimes des déclamateurs, des sculpteurs, des orfèvres, des joailliers, las des mots, des fanfares et des mosaïques, nous atteignons enfin, sous le signe poétique, la poésie pure. Mais écoutons encore :

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage,
Le signe essentiel, hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.

Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir ?...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs ;
Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous..

« Vagues », en effet, dans cette description, les sons, les couleurs et les lignes ; mais comme le « signe essentiel », non seulement du visage de l'amie, mais de tout le paysage, est nettement dégagé ! Et quelle vérité, quelle chasteté, quelle profondeur dans l'émotion ! Jamais peut-être la poésie n'avait pénétré, plus subtile et plus sûre, dans le monde du rêve et de la mélancolie. Il est impossible d'être plus précis... dans le domaine de l'imprécis. Et notons que Samain parvient à ce résultat sans rompre avec la poétique traditionnelle. Plus habile ou plus simple que ses compagnons d'école, il fait gémir, même au clavier classique, tout son cœur symboliste. C'est qu'à vrai dire, il ne fréquentait pas les cénacles. Il « se développa seul », nous dit sa notice littéraire. Son âme, divine infante, écoutait de loin et sans envie, le bruit des poètes forains. Et si son second volume AU FLANC DU VASE, est d'un travail si achevé, qu'il



nous ramène trop, par endroits, à la poésie *artiste*, pourtant Albert Samain continuait de fuir les chinoiseries ou pitreries raffinées, et de faire son pain, simplement, dans la paix du Seigneur. Nous comptions sur lui, comme sur un grand espoir. Mais, hélas ! nous apprenons au dernier moment qu'il vient de mourir. La poésie est en deuil.

FERNAND GREGH (1)

Fernand Gregh, lui aussi, a déserté les esthètes et les baladins. Il s'est « évadé ». Il est descendu vers les hommes et la vie. Qu'il soit loué pour cela ! Et certes, son premier livre, la MAISON DE L'ENFANCE, était délicieux, traduisant les regrets ineffables que laisse la maison où l'on naquit ! Douce apparaît cette demeure, et si lointaine, et si joyeuse !

Du seuil clair, des rosiers montaient jusqu'à son faîte
Les oiseaux y faisaient une rumeur de fête !

Et si songeuse !

Alentour un grand parc rêvait plein de statues,
Et des vasques dormaient dont les eaux s'étaient tues.

---

(1) La *Maison de l'Enfance ;* la *Beauté de vivre*. — Calmann-Lévy éditeur.

Et ce n'est pas seulement la maison, c'est l'enfance qui se vêt de poésie mystérieuse et blanche, l'enfance qui, lorsqu'on la vivait, était presque toute animale, et qui, maintenant qu'on l'a vécue, réapparaît toute séraphique.

O mon enfance ! ô grand souvenir ! Suis-je digne,
Ame aujourd'hui pleine de soir, pécheur méchant,
Pèlerin triste qui m'en vais le front penchant,
De chanter ta joie alme et ta blancheur insigne ?

L'âge d'innocence est si vite écoulé ! Un désir a passé sur l'âme, un baiser sur les lèvres, et l'âge de mélancolie est commencé.

Qu'avons-nous fait, ma triste enfant, ma pâle amie ?
Et rien n'est changé, l'heure est douce et le bois dort...
Mais tu pleures, je fuis tes grands yeux que j'aimais,
Et quelque chose en nous s'est brisé pour jamais ..
Et bientôt, et bientôt il faudra que je meure !

Le beau vers à prolongement que ce dernier vers ! Et de ces vers, aux longues résonnances attendries, le volume est plein. Mais le livre n'en était pas moins trop limité au rêve et à la sensation. Il était d'une inspiration monotone et trop constamment ténue et menue, même en dehors d'un menuet célèbre. Et d'autre part, si personnelle que fût l'émotion, la manière rappelait trop souvent



celle de Samain ou de Rodenbach, deux enchanteurs disparus. Et enfin, les quelques libertés prises avec la prosodie semblaient plus voulues qu'opportunes, et inquiétaient assez inutilement les bons académiciens qui avaient couronné le jeune poète.

Et donc, la « maison de l'enfance » était çà et là la maison de l'artifice. Avec la BEAUTÉ DE VIVRE, Fernand Gregh est entré dans la réalité et la forte simplicité. Il a compris que s'attendrir sur soi et son berceau, ce n'est au fond que de l'égoïsme. Tant d'autres souffrances sont plus intéressantes et plus réelles! Le poète, tout en rêvant à son passé, doit créer en lui et projeter hors de lui, pour l'avenir, un grand rêve de justice. Il doit s'apitoyer sur les malheureux, les miséreux, peiner pour eux, batailler pour eux.

Je rêvais aujourd'hui, pensif comme naguère,
Rêveur toujours, penchant mon front même rieur,
Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur,
Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre.

Car, ô Maison, pendant que tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vécu.

Comme on l'a dit, les travailleurs aussi ont droit à la « beauté ». Plus que les oisifs et que les bourgeois, ils tiennent au pain de l'idéal. Il leur faut donc des poètes. Soyez sûrs qu'un poète est

toujours plus compris des ouvriers que des snobs. Et je l'aime mieux chez les humbles qu'à la Bodinière. Et c'est pourquoi Fernand Gregh a bien fait d'ouvrir toutes larges les portes de la vie, et, laissant sommeiller pour un temps la « Maison de l'Enfance », d'entrer hardiment dans la « Maison du peuple ».

LE COIN DES RÊVEURS

Dans notre revue des poètes, qui touche à sa fin, j'allais oublier le coin des rêveurs. On pense aux dominateurs, aux triomphateurs, à tous les lauréats du théâtre, des cénacles ou des académies, et l'on ne songe pas aux songeurs, qui sont parfois aussi des inspirés. Mais voici que la mort prématurée de l'un d'entre eux nous fait souvenir que nous devons aimer aussi ces doux visionnaires, qui à notre âme ne disent rien de très précis et de très fortifiant — le Rêve est un moins haut inspirateur que l'Idéal, — mais savent pourtant distraire nos pensées et bercer nos douleurs par leurs fantaisies et leurs mélodies. Sans être des éducateurs, ils sont aussi et pourtant des enchanteurs. En nous murmurant leur plainte, ils endorment la nôtre ; en nous contant leur fantaisie ils nous arrachent pour une heure aux médiocrités et aux laideurs de la vie courante, de sorte que ces enchanteurs sont peut-être aussi des bienfaiteurs.

GABRIEL VICAIRE (1)

Tel fut précisément le poète de l'HEURE ENCHANTÉE, ce Gabriel Vicaire qui vient de mourir après Albert Samain, et qui habitait lui aussi, sinon le « jardin de l'infante », du moins « le clos des fées ». C'était avant tout un enfant du Rêve. Pour le public, qui, souvent superficiel et systématique, classe un auteur d'après ses premiers vers, Vicaire était surtout un épicurien et un malin. N'avait-il pas écrit dans EMAUX BRESSANS des vers gaillards sur les belles filles et sur les bonnes poulardes, dans les DÉLIQUESCENCES, des vers d'une piquante et subtile ironie ? Sans doute, mais il en a écrit bien d'autres, et supérieurs. Et si l'on goûte la saveur de cette peinture :

POULARDE DE BRESSE

Naïve enfant de la Bresse,
Etre honnête et succulent
Qui t'enveloppes d'un blanc
Justaucorps de fine graisse,

Cousine des hommes gras
Dont notre pays fourmille,

(1) Œuvres publiées chez Lemerre : *Emaux Bressans, Les Déliquescences d'Adoré Floupette,* en collaboration avec Henri Beauclair, *Le Miracle de saint Nicolas, Marie-Magdeleine, L'Heure enchantée, A la bonne Franquette, Au Bois Joli, Le Clos des Fées.* Théâtre : *Fleurs d'Avril* et la *Farce du mari refondu,* en collaboration avec Jules Truffier.

On t'aime dans la famille,
Nous ne sommes point ingrats.

Ta respectable bedaine,
Semble celle d'un gourmet.
Ta chair a comme un fumet
D'amourette et de fredaine...

Dût mon curé m'en blâmer,
Jusqu'à mon heure dernière,
O poularde printanière,
Je me consacre à t'aimer !

(ÉMAUX BRESSANS.)

on ne peut nier l'exquisité de cet autre portrait :

MADAME LA LUNE

Elle passe, très lente, en sa robe de rêve,
Parmi les liserons et les roses pâmées,
De ce pas indolent dont marchent nos aimées,
Quand le vent du désir en leur âme s'élève ;

Elle passe à travers le pays des mensonges ;
Chaque fleur pour la voir entr'ouvre sa corolle,
Et dans le blanc silence on dirait que s'envole
L'oiseau miraculeux de l'amour et des songes.

Elle passe au milieu des mondes léthargiques...

(AU BOIS JOLI.)

Et Vicaire aussi, pourrait-on dire, passait ici-bas dans un monde léthargique, à la fois près et loin des hommes, et tout ensemble narquois et naïf, païen et mystique. Il a publié A LA BONNE FRANQUETTE, mais aussi, ne l'oublions pas, le MIRACLE DE

SAINT NICOLAS et MARIE-MAGDELEINE. Marion et Robin traversent son œuvre, mais aussi la fée Titania et la Belle au bois dormant. Il a composé avec Jules Truffier, non seulement *La Farce du mari refondu*, pleine de verve gauloise, mais aussi ces *Fleurs d'avril* tout embaumées de senteur printanière et chaste. Ne lui reconnaître que du naturel et de la gaieté, c'est lui faire tort de tout une moitié de son talent. Vous croyez l'emprisonner dans une ferme ou un cabaret, ce poète, et soudain, d'un seul coup d'aile, il est en plein songe, en plein mystère, en plein « bois joli ». Toute sa vie il resta un rêveur et un enfant :

Je suis resté l'enfant toujours émerveillé
Qui croit à la bonté des hommes et des choses,

disait-il, dans une pièce adressée à Verlaine, cet autre prince de la Rêverie et du Mysticisme. Verlaine et Vicaire, frères sur plus d'un point ; et, même lorsqu'ils trempaient leurs lèvres dans la liqueur verte, l'un et l'autre baignaient leurs âmes dans le « bleu ». Et tous les deux sont morts d'avoir trop aimé l'une et l'autre ivresse.

En réalité, Gabriel Vicaire aima et fréquenta surtout le monde des apparences :

Je suis sorti, le cœur dolent,
De la forêt des apparences,

dit-il tristement, et d'ailleurs sans amertume, car jusqu'au bout il resta bon enfant et plein de mansuétude, rappelant ainsi La Fontaine qu'il rappelait d'autre part — si je marque les ressemblances je sais les différences et les distances — par sa facilité de vie... et de versification. C'est qu'en effet, depuis La Fontaine, les vers les plus faciles à lire que nous ayons sont peut-être ceux de Gabriel Vicaire : mais cette limpidité coulante ne les empêche pas d'être d'un labeur et d'un art achevés. Toutefois, Vicaire a le goût moins sûr et moins sobre que le maître du XVII[e] siècle. Il pèche çà et là par mièvrerie ou prolixité. La note est claire, exquisement filée et perlée, mais il y a des langueurs ou des longueurs. Saluons pourtant d'un vif regret cet oiseau de passage qui vécut et chanta en marge de la vie, qui oublia généreusement d'amasser son grain de mil pour l'hiver, et partit avec l'automne, en bénissant ce « bois joli » qui l'avait dupé peut-être mais ravi :

Et vous, formes sans nombre où j'ai noyé mon être,
Adieu ! vous par qui j'ai vécu, souffert aussi,
Tourbillonnez sans moi dans la forêt du Maître ;
J'emporte votre image et je vous dis : « Merci ! »

(LE CLOS DES FÉES).



ANDRÉ FOULON DE VAULX (1)

Si de Gabriel Vicaire je rapproche André Foulon de Vaulx, ce n'est pas seulement parce que Vicaire fit la préface du premier livre de vers d'André Foulon de Vaulx, ni même parce que celui-ci a fait une ou deux critiques en vers de celui-là, c'est parce que la préface, tout amicale qu'elle fût, n'accordait que des éloges justifiés et c'est parce que les vers, tout enthousiastes qu'ils fussent, étaient pourtant d'une fine psychologie et d'un tour vraiment poétique :

Toi qui vas voltigeant par delà les collines,
Dont la muse fleurit au son des mandolines,
Chantre des clairs de lune argentant les ruisseaux,

Ton livre est un jardin aux féeriques corbeilles,
Et ton chant, plus ailé qu'un fol essaim d'abeilles,
Nous berce, énamourés, comme un réveil d'oiseaux.

(LES JEUNES TENDRESSES.)

Il est en effet poète, et un vrai poète, André Foulon de Vaulx. Je m'étonne qu'il n'ait pas plus

(1) Œuvres publiées chez Lemerre :
Les Jeunes Tendresses ; Les Floraisons fanées ; Les Lèvres pures ; Les Vaines romances ; La Vie éteinte ; L'Accalmie ; La Fée Muguette.

de notoriété. Il a publié six ou sept volumes de vers et tous sont de valeur et ont leur charme. Si le premier livre du poète était, comme dit Vicaire, « tout de grâce et d'exquise fraîcheur », les suivants marquèrent plus de maturité et aussi de mélancolie. Par son esprit, André Foulon de Vaulx est volontiers du XVIII[e] siècle ; par son âme, il est bien du nôtre et de la fin du nôtre :

Ame en exil, à qui tout paraît étranger,
Ame qui ne connaît que l'hiver et l'automne,
Ame rase et sans fleurs, âme lande-bretonne,
Qu'habite un opalin et douteux demi-jour,
Ame veuve à jamais de jeunesse et d'amour...
Ame d'incertitude, âme de nonchaloir.

(L'ACCALMIE.)

Et cette âme ressemble aux choses ou les choses ressemblent à cette âme.

La chambre est nue et froide et ses murs de bois blanc
Ont je ne sais quel air amorphe et somnolent,
Un air atone, un air presque veule, un air neutre ;
Les pas y font un bruit plus sourd que sur du feutre ;
Le parquet est éteint, empoussiéré, terni,
Les fauteuils ont un ton d'usure, un ton fini,
Un ton de lassitude, un ton de nonchalance,
Et la pluie en dehors épingle le silence.

(L'ACCALMIE.)

Et c'est ainsi qu'après avoir fait du Chérubin

dans les JEUNES TENDRESSES, du Frontin ou du Fridolin dans la FÉE MUGUETTE, André Foulon de Vaulx fait du Rodenbach dans l'ACCALMIE ou la VIE ÉTEINTE. Il en fait même trop et trop bien. Jeune encore, il subit involontairement l'influence des maîtres ; il se garde sans doute de l'imitation, pas assez de l'empreinte ; pas assez non plus du maniérisme, de l'attitude chagrine et morose. Le public, — lequel après tout ne se trompe jamais complètement dans ses engouements ou ses oublis, — ne s'attache pas à qui fait tant le détaché. Cet inspiré du Rêve en est aussi la victime. Le Rêve a trop fait de lui un solitaire, un découragé, un désenchanté. « Le Rève a déformé mon âme.» dit-il quelque part; eh bien, qu'il la redresse par l'effort et le vouloir; et cette âme connaîtra encore de beaux jours, tout en donnant les beaux fruits qu'elle promet.

CHARLES LE GOFFIC (1)

Mais au Rêve, fait-on jamais sa juste part ? C'est du moins ce qu'a tenté Charles Le Goffic, essayant d'équilibrer dans sa vie et dans son âme la rêverie et l'activité, le songe et l'observation. Observa-

(1) *Amour Breton, Le Bois dormant.* — Lemerre, éditeur.

teur, il fait du journalisme, il écrit des chroniques ou des romans documentaires ; songeur, il a composé deux minces volumes de vers, d'un poids léger, mais d'une tonalité intéressante et pénétrante : AMOUR BRETON et le BOIS DORMANT.

Et à quoi songe-t-il ce provincial qui habite Paris ? A sa province naturellement, à sa chère Bretagne lointaine, car lui aussi, lui surtout, a une sensibilité « lande-bretonne ».

Une aube de douceur s'éveille sur la lande,
Le printemps de Bretagne a fleuri les talus...
O printemps de Bretagne, enchantement du monde !
Sourire virginal de la terre et des eaux !
C'est comme un miel épars dans la lumière blonde.
Viviane éveillée a repris ses fuseaux.

(LE BOIS DORMANT.)

En vain son travail, sa profession, ses habitudes le retiennent dans les cités ; son cœur est toujours « en partance » vers la terre natale, si chaste et si saine.

Viens-t'en nous aimer ailleurs,
N'importe où, mais loin des villes ;
Viens-t'en sous des cieux meilleurs.

O chants des flots sur le sable,
Vous m'aurez bientôt guéri,
Si mon cœur est guérissable.

(AMOUR BRETON.

Les exilés de l'Idéal disent : Là-haut ! lui, l'exilé de Bretagne, murmure : Là-bas !

LA-BAS

Les Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer ;
Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre.

Mais vienne Pâques ou Noël,
Les Bretons et les Bretonnes
Se retrouvent près des tonnes
D'eau-de-vie ou d'hydromel.

La tristesse de la race
S'éteint alors dans leurs yeux ;
Ainsi les plus tristes lieux
Ont leur sourire et leur grâce.

Mais ce n'est pas la gaîté
Aérienne et sans voiles,
Qui chante et danse aux étoiles
Dans les belles nuits d'été.

C'est une gaîté farouche,
Un rire plein de frissons,
Ferment des âpres boissons
Qui leur ont brûlé la bouche.

(Amour Breton.)

On voit le genre de cette poésie. Avec un grand fonds de vérité, — le documentateur persiste sous le rêveur, — elle a un arrière-goût d'âcreté et de

mélancolie. Quant à la forme, elle est un peu grêle, un peu pâle — Brizeux déjà était si peu éloquent, si peu lyrique ! — mais sûre et savante. Le Goffic, qui a écrit un excellent *Traité de Versification française*, met le premier ses conseils en pratique, et versifie de façon irréprochable, sinon éclatante. Peu d'éclat, mais du sentiment et du symbolisme. Le vers de Le Goffic ressemble à ces « *lits clos* » de Bretagne qu'il a chantés : il est « profond et discret ».

THÉODORE BOTREL (1)

Puisque nous sommes en Bretagne, restons-y. Le pays des grèves est le pays des rêves. Je croirais volontiers que la montagne fait surtout des idéalistes et que la mer fait surtout des rêveurs. Et ces rêves des plages bretonnes, innombrables comme les coquillages roulés par l'océan, qui les a mieux traduits que le chansonnier breton, Théodore Botrel? Tandis que Le Goffic ou Le Braz les mettaient en élégies, lui, avec Yann Nibor, les mettait en chansons. D'autres ont vanté le vin et l'al-

(1) *Les Chansons de chez nous ; Les Contes du Lit-Clos.* — Georges Ondet, Editeur.



cool. Botrel a chanté le bon cidre, qui verse la paix et la santé :

Ecoutons la chanson de la bonne Récolte,
Et non pas la chanson qui vient de l'eau-de-feu :
L'un est un chant d'Amour, l'autre un chant de Révolte,
Qui nous vient de Satan quand l'autre vient de Dieu.

Oui, les rêves de printemps et de renouveau qui fleurissent dans les neigeux pommiers ou sur les ajoncs d'or, les rêves d'amour qui entrent dans les âmes des Celtes blonds par le chemin des yeux bleus, les rêves de piété et de mysticisme qui filtrent à travers tous les clochers à jour du Finistère, ainsi nommé parce que la terre y finit et que le ciel y commence, les rêves de fidélité et d'éternité qui poursuivent là-bas jusque dans la brumeuse Islande, le gas de Paimpol, Botrel a tout dit. Et sa *Paimpolaise* a fait son tour de France ; elle chante sur toutes les lèvres des mendiants, et fait ainsi son œuvre d'amour et de charité ; elle soupire dans toutes les orgues de Barbarie et marche ainsi vers la postérité, car, on aura beau dire, c'est par l'humble orgue de Barbarie qu'on entre dans la gloire.

Mais si la *Paimpolaise* est célèbre, que d'autres chansons de Botrel mériteraient de l'être ! Est-il rien de plus naïf que le *Vœu à saint Yves,* rien de plus saisissant que la *Fanchette*, rien de plus

émouvant que la *Première Ecuelle* ou que la *Légende du Rouet*, rien de plus éloquent que *Vogue, ma Charrue* et que la *Chanson du Retour* ?

La romance au coin des lèvres,
Le corps miné par les fièvres,
Le cœur malade d'ennui,
Vers ta rieuse campagne,
O Bretagne, ma Bretagne,
Je m'en reviens aujourd'hui.

O bonne Mère féconde !
Veux-tu me remettre au monde,
Dis, une seconde fois ?
Dans mes veines appauvries
Mets le sang de tes prairies,
De tes champs et de tes bois.

Infiltre, infiltre en mes veines
La sève de tes vieux chênes
Et de tes pommiers nouveaux !
Mets sur mes deux lèvres, pâles
De la pâleur des opales,
Le sang des coquelicots.

Fais, en mon âme fiévreuse,
Eclore la paix heureuse
De tes couchants violets !
Pour qu'en mes yeux morts on voie
Resplendir l'ancienne joie,
Mets la candeur des bleuets.

(Contes du Lit-Clos)



Et sans doute ces mélodies, où la langue a parfois des impropriétés, et la versification des chevilles, ne prennent toute leur valeur que mises en musique et chantées par le barde lui-même. C'est une vraie joie que de l'entendre : toute la Bretagne est sur sa personne, toute la poésie est dans sa voix. Mais, sans le secours même du chant et du chanteur, ces romances ont de l'originalité et de la beauté, et restent poétiques dans leur rusticité, car, ainsi que l'a dit Anatole Le Braz — qui pouvait mieux juger Botrel que son frère en poésie… et en Bretagne ? — « Théodore Botrel a presque toujours su rester simple, sans tomber dans un prosaïsme choquant. Les épisodes de la vie paysanne et de la vie nautique se déroulent à travers son œuvre comme en une fresque naïve… Il n'est pas une de ces chansons qui ne respire, à quelque degré, la fraîcheur des choses primitives. »

C'est ainsi que Théodore Botrel, en ses chansons, gardait la poésie, et par cette poésie même sauvait la Chanson, qui menaçait de sombrer dans la platitude et l'obscénité. Les chansonniers mêmes du Chat-Noir risquaient de l'achever sous le flot des « rosseries » salées et perverses, car les remèdes violents tuent souvent au lieu de guérir. Pourtant, la Chanson ne pouvait périr dans le clair et sain pays de France. Voici que le Lyonnais Pierre Dupont revit dans le Breton Théodore Botrel, com-

me aussi Gustave Nadaud se continue et se perpétue dans Ernest Chebroux, le président de la *Lice chansonnière*, Chebroux, autre Tyrtée de la Chanson et du Rêve, et qui à ce titre devait tout au moins figurer ici, dans le « Coin des Rêveurs ».

Ce « coin » est très peuplé. Dans le royaume des poètes, la partie la plus habitée est, je crois bien, le canton des Rêveurs. Je pourrais citer encore l'auteur des DEUX RÊVES, cet Edouard Callon qui lui aussi vient de mourir, comme si décidément cet automne devait être cruel aux poètes ; Léonard Laborde, l'auteur d'AU FIL DU RÊVE, et Emile Mariotte, l'auteur de DIWAN et des LÉGENDES EVANGÉLIQUES, poète qui promène ses rêveries orientales tantôt en Perse, et lors elles sont toutes brûlantes de passion, tantôt dans la Galilée, et lors elles sont toutes parfumées de mysticisme ; et puis Eugène Hollande et Henry Bérenger qui nous content leur rêve esthétique ou social dans BEAUTÉ, et dans l'AME MODERNE ; et puis Maurice Olivaint, Maurice Chassang, Louis Didier, Gaston Varenne, Xavier Brun, Lucien Lambert, Charles-Adolphe Cantacuzène, Fleuriot-Kérinou, Marc Legrand, Adolphe Boschot, Edmond Sautereau, Louis Chollet, Henri Allorge, Albert Fleury, Louis

Haugmard, enfin d'autres encore, car ils sont nombreux les songeurs, je dirai presque, ils sont trop. Mais à certaines heures, on préfère aux grands les exquis ; et ne pouvant portraicturer tous ces poètes, j'ai voulu, du moins, les saluer au passage.

LE BOSQUET DES POÉTESSES

Tout récemment les femmes eurent, elles aussi, leur congrès. Elles y ont beaucoup parlé et ont fait plus encore parler d'elles. Elles ont même été raillées selon l'usage, et fort spirituellement, par les malins de l'autre sexe. Quant à moi, avec ma candeur ordinaire, j'ai suivi tout ce qui s'est fait et dit en ces réunions « féministes » et même il m'a semblé qu'en dépit de certaines exagérations ou étrangetés, l'esprit de ce congrès était louable et équitable. Dans le « féminisme » comme en tout, il faut non pas approuver ou rejeter en bloc, mais tâcher de faire la part du possible et de l'irréalisable. Vouloir réaliser l'égalité absolue entre l'homme et la femme, c'est de l'utopie, et une malfaisante utopie ; mais tendre à l'égalité dans l'échange, à l'équivalence dans la différence, c'est de la justice, outre que c'est du christianisme. Que la femme le sache bien : tout ce qui sera fait contre le mariage, contre la famille, contre la perpétuité de l'amour, sera fait contre elle ; mais tout ce qui sera fait pour améliorer la condition matérielle de la femme et



pour l'élever dans la hiérarchie intellectuelle, sera fait non seulement pour la femme mais aussi pour l'homme. Le pédantisme et la sécheresse ne tiennent pas du tout à la culture d'esprit, mais à des défauts et préjugés natifs qu'enracine parfois une demi-instruction, mais que peut seule étouffer la vraie floraison de l'âme et de l'intelligence, car, ainsi que le disait si bien Mme de Staël : « Le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumières encore ». Délicieux être de chair et d'âme, la femme ne remplit complètement sa destinée et ne donne tout son fruit que si elle fait vivre et s'épanouir à la fois sa personne morale et sa personne physique. Entre ces deux épanouissements il n'y a nullement antithèse, mais au contraire harmonie. Donc, au nom même de l'amour et de la famille, afin de pouvoir un jour mieux comprendre les idées de son mari et mieux présider à l'éducation de ses enfants, et, dans le cas où elle ne se marierait pas, mieux accomplir pourtant sa mission et sa fin, la femme aussi bien que l'homme a droit au savoir, à l'art, à la poésie.

La poésie ! Qui lui interdit de la goûter ou même — j'arrive à mon vrai sujet — de la créer en vers ? Vainement on répétera avec moins de courtoisie que d'exclusivisme le mot traditionnel : « La femme inspire des vers, elle n'en fait pas ». Comme à peu près tous les aphorismes, celui-ci a sa part de vé-

rité et sa part d'exagération. Trop souvent, il est vrai, la femme s'adonne ou s'abandonne à des vers d'une facilité déplorable ; elle cultive l'impropriété et la cheville plus encore que l'image et la rime, tellement que si les poètes en ce cas sont du sexe féminin, les poésies sont du genre neutre, et que Lamartine lui-même, si indulgent cependant pour ses admiratrices et imitatrices, mais inondé de leurs élucubrations intarissables, encombré de leurs manuscrits aux faveurs roses, aux rêves bleus, mais aux comparaisons ternes et au style incolore, s'écriait malgré lui : « Le féminin est terrible en poésie ». Terrible en effet, mais seulement parce que tant de femmes veulent faire œuvre de poètes avant d'avoir appris leur métier poétique. Mais celles qui prennent la peine de connaître et de posséder la technique du vers, en pratiquent bientôt le maniement avec autant de dextérité et de fermeté que l'homme. Sans doute, certains genres semblent moins leur convenir que certains autres. Mais si la trame de l'épopée, par exemple, aura toujours je ne sais quoi de trop continu pour ces Pénélopes qui ne sont pas tenaces même en étant fidèles, le tissu de l'idylle ou de l'élégie, sous leurs mains souples et délicates, peut fleurir tour à tour en lis neigeux, en verveines odorantes, en roses sanglantes et éclatantes. Et ce travail subtil de fleuristes idéales n'est pas contraire à leurs travaux

obligatoires, puisqu'il peut se faire au foyer. Oui, sans sortir du foyer, sa vraie place, la femme peut entrer dans l'atelier des Muses, et pour elle la poésie semble être un dérivatif sans être une désertion de son rôle.

I

Aussi, dans cette revue des poétesses contemporaines, je commencerai par celles qui ont dit surtout les pures et profondes tendresses du foyer. Mais ici, de peur d'être indiscret ou trop imparfait, — on sait que rien n'est plus difficile que de faire un portrait de femme — je ne me permettrai pas des médaillons séparés et comme étiquetés, mais je me bornerai à l'esquisse légère et pour ainsi dire au pastel voilé et ombré. Dans le bosquet des poétesses, je ne pénétrerai qu'avec timidité et réserve, ne trouant qu'à demi l'obscurité du feuillage, ou, si elle existe, la pénombre de l'anonymat.

Ainsi, la jeune fille qui a signé un volume de vers du nom de Rosemonde Gérard porte, maintenant qu'elle est femme, un nom glorieux et triomphant dans les lettres. Mais toutes les apothéoses de *Cyrano* ou de l'*Aiglon* ne me font pas oublier les grâces, les fraîcheurs et surtout les sincérités touchantes des *Pipeaux* (1). N'était-elle pas digne

(1) Lemerre, éditeur.

d'épouser l'existence d'un grand poète, celle qui était déjà à ce point l'épouse de son âme?

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi...
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas.

Jolis vers où, dans la dentelle des strophes, court le ruban d'amour et de fidélité ; et dites si dans la corbeille nuptiale on mit jamais plus suave et plus précieuse mousseline.

Elle sut y mettre aussi deux exquises offrandes la poétesse qui a écrit *Le livre de la fiancée*, puis *Le livre de l'épousée* (1). Marie de Valandré y sait dire les chastes et secrets frissonnements de

(1) Lemerre, éd.



la jeune fille à la veille d'un redoutable et adorable inconnu, de la jeune femme aux premiers mois de la solution trouvée, de l'union rêvée. Et c'est là sans doute une chanson bien connue, et je dois noter même que l'auteur ne la rajeunit pas suffisamment par la nouveauté de l'expression, la personnalité du style. Ce qui, du moins, est personnel, c'est la voix à défaut des paroles, c'est l'âme distinguée qu'on devine sous la banale romance. Du reste, la femme aime autrement que l'homme; et, par suite, les vers tendres écrits par elle, traduisant moins la passion que la communion, paraissent neufs, même après les vers éloquents de nos vibrants élégiaques :

Il me semble parfois que nous n'avons qu'une âme,
Une âme pour nous deux. Ta vie est un flambeau,
Et moi, fidèlement, je réfléchis ta flamme...
Car je ne suis vraiment qu'un reflet de ton âme.

Si l'amour-reflet est celui de la femme lorsqu'elle songe à son mari, l'amour-dévouement lui est non moins naturel lorsqu'elle songe à ses enfants. Le dévouement maternel, je le trouve à chaque page dans *Chrysanthèmes* (1) de Marthe Stiévenard. Tous les pétales en sont faits de renoncement et d'abnégation.

---

(1) Lemerre, éd.

Et je soufflai sur la chimère
Dont j'avais si longtemps vécu.

Cette Marthe sans doute voulait être Marie. L'adoration, la contemplation, l'extase, tel était son rêve. Mais la réalité fit d'elle une ménagère, une mère. Elle avait le regard fixé sur une auréole, sur une étoile, et voilà que cette étoile est devenue l'humble veilleuse sans cesse alimentée sur le sommeil d'un fils et d'une fille.

L'un après l'autre dans ma vie,
Vous êtes venus. J'ai compris...
Vous deux, vous seuls! Et ma raison,
Mon cœur, mon esprit ne connurent
Qu'une pensée unique, et n'eurent
Que vos berceaux pour horizon.

Mais ces berceaux même sont visités par la poésie. On la croyait exilée, elle reparaît tout à coup ; et c'est quand on l'a, par immolation, désertée, qu'elle revient et se livre à nous. D'ailleurs, ainsi que le disait Georges Eliot, cette autre plume féminine qui était une plume de génie : « On ne peut pas toujours devenir une étoile au ciel, mais on peut toujours être une lampe dans la maison. »

Cette lampe d'amour et de sacrifice est la seule allumée pour l'auteur d'un volume de vers trop justement intitulé : *Dans ma nuit* (1). La femme qui

(1) Lemerre, éd.



l'a composé est, en effet, aveugle, complètement aveugle et aux trois quarts sourde. Mais la perte des sens est souvent un gain pour l'âme. Cette aveugle voit en dedans, cette sourde entend de mystérieuses mélodies. Plus la vie du monde lui est fermée, plus chez elle la vie du cœur ouvre sur des infinis de tendresse. Ecoutez les vers que cette mère adresse aux yeux de son enfant, car, sans avoir vu ces yeux, elle en devine la beauté et la douceur :

Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris,
Si beaux ! que mon rêve en reste surpris,
Et que mon orgueil a peur de sa joie...

Tes yeux, tes grands yeux couleur de pervenche
Qui même en ma nuit mettent leur clarté,
De mon cœur de mère ils sont la fierté,
De mes yeux d'aveugle ils sont la revanche.

Ce sont là de fort beaux vers, et que la situation de celle qui les écrit rend encore plus touchants, plus poignants. Le même volume en contient beaucoup d'autres, d'une inspiration pareille et d'un égal mérite ; et parmi les chantres du foyer, il faudra désormais nommer Bertha Galeron de Calonne, cette poétesse aveugle, cette mère lumineuse.

Le foyer, pour l'institutrice, s'étend au village

entier. N'est-elle pas la seconde mère de ces fillettes dont elle façonne les bouches à l'alphabet et les âmes à la vie ? Ne s'intéresse-t-elle pas aux misères de toutes ces familles indigentes d'où sortent chaque matin les petites robes de bure en route vers l'école ? Educatrice des enfants, elle est souvent la confidente, la consolatrice, et parfois la garde-malade des parents. Elle connaît leur pauvreté, leurs soucis et leurs labeurs. Elle assiste au travail de l'humanité comme au travail de la nature. Les bruits de la chaumière autant que ceux du coteau trouvent un écho dans son cœur — et, si elle a le don poétique, — dans ses vers.

Je sais une source cachée;
Des arbres, la tête penchée,
Couronnent son gai réservoir;
C'est là que je vais au lavoir.
Ce coin rêveur plaît à mon âme,
Et son onde emperle mes bras
Mon battoir, épargnons la trame :
Frappe, ô douleur ! ne brise pas.

Dans la solitude et le rêve,
En végétant, simple des bois,
J'ai reconnu des maux sans trêve,
Dans les sanglots de chaque voix.
J'ai mal au cœur de la grande âme
Que je sens frémir ici-bas.
Mon battoir, épargnons la trame :
Frappe, ô douleur ! ne brise pas.



N'est-ce pas que ce chant du battoir, que je voudrais pouvoir citer en entier et dont le refrain est si expressif, semble tout « emperlé » de l'eau claire et bonne des vaillances et des pitiés ? Cette poésie est extraite des *Pierres d'Auvergne*(1) de Vénarie Morlet, poètesse plus robuste que châtiée, souvent rude et rocailleuse comme la province qui l'inspire, mais, par là même, sincère, spontanée et d'une énergique personnalité, la mieux douée peut-être parmi ces institutrices de campagne qui font rarement de la poésie en vers, mais qui en font souvent dans leur vie, qui, dans le cadre étroit de leur existence, mettent un large rêve, un large effort de justice, et dans l'âme des petites paysannes versent un peu de « la grande âme » universelle.

II

Cette âme universelle est le sujet même cher aux poétesses dont il me reste à parler. Les précédentes s'en tenaient de préférence au foyer, au village, aux nids et aux cadres d'intimité. D'autres ont un vol, sinon plus élevé, du moins plus étendu. Hirondelles de la douleur humaine et de la pensée humaine, elles font le tour des sentiments et des

---

(1) Sauvaitre, éditeur.

idées et descendent avec leur siècle le fleuve des saisons et des jours.

Au fil de l'eau [1], tel est précisément le titre d'un volume de vers qui nous arrive de Lyon. Riveraine de la Saône et spectatrice des coteaux de Fourvière et de Saint-Rambert, Antonia Bossu a su redire les mystiques et poétiques voix qui chantent sur cette rivière et sur ces collines, et qui montent de la terre au ciel. Très féminin, son livre rencontre même, en passant, la question du féminisme.

Eve, n'es-tu donc plus la compagne de l'homme,
L'ombre douce qui va par le rude chemin,
Faisant de la clarté d'un geste de ta main?
Ève, comment faut-il qu'aujourd'hui l'on te nomme?

Elle ne doit pas rester la puérile et frivole poupée

Avec ses seuls hochets de soi-même occupée,

ni devenir la haineuse ennemie qui rêve la lutte perpétuelle

Face à face avec l'homme en un âpre duel.

Son vrai rôle c'est d'être la compagne, d'être encore la sœur tout en étant l'épouse et d'offrir la tendresse sous l'amour et le dévouement sous la passion :

(1) Clerget, éditeur.



Eve, de tous les temps, tes plus vives délices,
C'est, dans le goût d'aimer, la douceur de chérir,
C'est le don de pleurer et celui de souffrir ;
Et c'est la volupté des amers sacrifices.

Sous le masque enfantin se réveille la femme ;
Pour l'homme, à qui tu n'avais su qu'appartenir,
Non plus pour l'enchanter, mais pour le soutenir,
Tu répands les trésors enfouis en ton âme.

Je retoucherais volontiers dans cette strophe le troisième vers, car, même en étant le soutien, la femme doit rester l'enchanteresse ; mais généralement Antonia Bossu sait unir la justesse de l'idée à la délicatesse de l'expression.

De la même cité lyonnaise — toujours chère, semble-t-il, aux poétesses, patrie de Louise Labé au XVIe siècle et de Louise Colet au XIXe, — partait récemment un autre livre de vers, digne d'attention, l'*Ame et la Mort* (1). Triste le titre, plus triste encore l'inspiration. L'auteur, Marguerite Comert, souffre de son mal et du mal de tous. Du spectacle de son cœur, elle passe au spectacle de l'univers, et l'univers, comme son cœur, lui semble porter un crêpe. Pourquoi ? Elle n'a que vingt ans, paraît-il, et c'est déjà une automnale, dont les illusions tombent fanées et flétries ; elle a du talent, du succès, l'avenir devant elle, et c'est une

(1) Lemerre, éditeur.

pessimiste, une découragée ; elle habite au pied de Fourvière, la colline pieuse par excellence, et c'est une incroyante, une positiviste. Pourquoi? Mystérieux désaccord, « cruelle énigme ». Cruelle en effet, car la tristesse de l'œuvre vient surtout de l'opposition qui existe entre une doctrine sceptique et un cœur aimant, je dirais même un cœur religieux, car la poésie finale de l'*Ame et la Mort*, ce livre incrédule, est encore un *credo* :

Je crois à la Beauté : je crois que la lumière
A pour elle jailli du noir chaos des cieux,
Et que sa forme auguste est la raison première
Qui fit éclore une âme au paradis des yeux.
Ses lignes sont des lois, et je crois que sans elles
Rien n'aurait palpité, ni les cœurs ni les ailes ;
L'infini dormirait vide et silencieux.

Je crois à la Vertu. Sérénité de l'âme
Qui fait douce la vie au long des mauvais jours ;
Elle est le phare où veille une suprême flamme
Sur le flot ravisseur des dieux et des amours.
J'aime un noble devoir comme une haute cime,
Je crois qu'ils ont tous deux un horizon sublime,
Et que la paix du cœur vaut la paix des contours...

Je crois qu'aux noirs tombeaux qui font pleurer les femmes,
La nature sereine, ayant cueilli nos âmes,
En poèmes de fleurs épanouit nos fronts.

Ces vers de femme ont de la virilité, de la robustesse, comme aussi du nombre et de l'éclat.

La douleur reste, en effet, la véritable inspiratrice. C'est elle qui, non seulement enrichit le cœur, mais mûrit le style. C'est elle qui fait jaillir du fond de l'être des sources cachées d'émotion, et qui ouvre à la pensée des horizons inexplorés de philosophie et de miséricorde. Tantôt elle se transforme en douce mélancolie, tantôt elle se transfigure en bienfaisante sérénité.

Mélancolie : telle est bien la Muse qui inspire la baronne de Baye dans *Grisailles et Pastels*, un livre exquis, et dans les *Heures aimées* (1) un beau livre.

Oh ! je pleure en songeant à ce soir de décembre
Où glissait le bonheur en nos doigts enlacés !

Dans le parc, là-bas,
Pleure une fontaine
Qui chante un air las
De sa voix lointaine...

Mélancolie dans les gracieux *Rondels* (2) de L. de Montgomery :

O ma jeunesse, adieu ! ta main quitte la mienne !
O suave jeunesse au sourire divin !
Tu t'en vas à regret, moi je t'appelle en vain :
Ah ! que de notre amour ton âme se souvienne,
O ma jeunesse, adieu ! ta main quitte la mienne.

(1) Lemerre, éditeur.
(2) Lemerre. éditeur.

Mélancolie moins charmante, et moins résignée, plus saignante et plus tragique, soit dans le *Voile de Flamme*(1), de Madeleine Lépine :

Et je traîne un manteau d'un rouge magnifique
De la couleur du feu qui poursuit les damnés...

Une coupe à la main, pâle sur le rivage,
J'appelle à moi tous ceux dont la voix a gémi ;

soit dans le *Livre d'une Femme* et dans *Messe Bleue* (2), de Noël Bazan :

Automne, triste automne, automne douloureux,
Prends mes rêves, prends-les, et descends avec eux
Au tombeau grave où vont les calmes et les fièvres,

Les sourires, les voix, les pleurs et les chansons :
Mon âme ne sait plus l'amour et ses frissons,
Et nul baiser ne peut ressusciter mes lèvres.

Oui ! le domaine de la poésie sera toujours le « champ des larmes ». Dans le « bosquet », les plus inspirées sont encore celles qui habitent sous les myrtes de l'amour et les cyprès du deuil. Mais voici que, dans ce groupe prédestiné, j'en aperçois une qui rayonne parmi ses compagnes, ayant jeté sur sa robe de douleur un manteau de sérénité. Son recueil de poèmes est, en effet, intitulé l'*Ame*

(1) Clerget, éditeur.
(2) Lemerre, éditeur.

Sereine (1) et son nom est Hélène Vacaresco ; et bien qu'elle ne soit pas née en France, c'est elle, semble-t-il, qui, dans ce chœur de poétesses, s'exprime en langue française avec le plus d'harmonie et de beauté.

Sur les bords du Danube « bleu » rêvait une jeune suivante de reine ; passa un jeune fils de roi. Lui s'éprit d'elle, tandis qu'elle s'éprenait de lui. Mais la politique trouva qu'il n'y aurait pas là un mariage de convenance : Titus dut obéir au Sénat ; et Bérénice, pour obéir à son cœur, résuma le doux roman sans conclusion, en ces quatre strophes, mélancolique épitaphe pour la tombe d'un mélancolique amour :

Il passa : j'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin ;
Mais ma maison est sur la route,
Et j'avais des fleurs dans la main.

Il parla : j'aurais dû peut-être
Ne point m'enivrer de sa voix ;
Mais l'aube emplissait ma fenêtre,
Il faisait avril dans les bois.

Il m'aima : j'aurais dû sans doute
N'avoir pas l'amour aussi prompt ;
Mais, hélas ! quand le cœur écoute,
C'est toujours le cœur qui répond.

---

(1) Lemerre, éditeur.

Il partit ; je devrais peut-être
Ne plus l'attendre, et le vouloir ;
Mais demain l'avril va paraître,
Et, sans lui, le ciel sera noir.

Le cœur a des raisons que la raison — d'Etat — ne connaît pas. Tel est le sens de ces quatrains très expressifs, encore que voilés. Ils sont, en effet, dans la demi-lumière voulue : ils indiquent tout, sans rien préciser ; ils exposent le fait psychologique et non le « fait divers ». Celui qui passait est le prince de Roumanie, mais c'est aussi le prince Charmant ; celle qui les a écrits est Hélène Vacaresco, mais toute jeune fille les a pensés, au lendemain d'un grand sentiment meurtri, d'un grand rêve évanoui.

C'est ainsi que la victime ou l'héroïne d'une déception particulière traduit des regrets d'ordre universel. Elle fait de tout son volume une transposition humaine d'un mal personnel, et demande à sa douleur de redevenir de l'amour, de l'amour pour tous :

Afin que ni mes jours heureux, ni mon supplice
Ne soient ravis au bien de l'œuvre universel,
Et que, sans le savoir, l'humanité bénisse
Mon rêve d'un instant dans son rêve éternel.

Après les mélodies douloureuses et les mélodies apaisées, Hélène Vacaresco achève l'œuvre et

nous donnant des mélodies populaires, publie le *Rhapsode de la Dambovita*, qui est en quelque sorte le *romancero* de la Roumanie. L'auteur y redit la chanson de tout un peuple, de tout un pays, de toute une race.

« Ces chants ont été recueillis dans les villages qui entourent notre demeure et les plaines où les paysans travaillent. Avant de m'être révélés, ils ont plané sur la vie de générations sans nombre. Ils appartiennent à l'innombrable deuil et à l'innombrable joie que, dans le cours des siècles, les âmes leur ont enseigné. Ils ont parlé à ces âmes le langage épars de la nature. Ils ont flotté comme des mythes de bouche en bouche et dans l'espace. Les jeunes filles se les redisent le soir autour des foyers, tandis que les quenouilles appuyées au creux de leurs poitrines sentent s'émouvoir leurs cœurs. Et selon une vieille coutume, quand l'une d'elles s'arrête à bout de mémoire ou d'inspiration, elle jette son fuseau à la compagne assise en face d'elle et la chanson renaît. »

A son tour, Hélène Vacaresco a pris le fuseau... ou la lyre; et la chanson lointaine a passé dans notre langue avec sa candeur et son originalité; et c'est ainsi que l'aède de Roumanie prend sa place à bon droit dans le cortège des poétesses de France.

Ce cortège, ouvert à l'époque romantique par les Marceline Desbordes-Valmore, les Delphine Gay, et à l'époque parnassienne par les Louise Ackermann et les Anaïs Ségalas, aujourd'hui encore, on a pu le voir, a ses harmonieuses coryphées, harmonieuses et même nombreuses, car aux noms mentionnés plus haut, j'aurais pu ajouter les suivants : Judith Gautier, Simone Arnaud, Jean Bertheroy, Daniel Lesueur, célèbres surtout par leurs drames ou leurs romans, mais aussi par leurs vers, et puis la comtesse de Noailles, la comtesse de Goulaine, François Casale, Aimée Fabrègue, Marie Kryzinska, Frédéric Berthold, Jean Bach-Sisley, et d'autres que je m'excuse d'oublier dans une énumération forcément incomplète. Et, certes, toutes n'ont pas du génie et presque toutes — accueillons-les, écoutons-les, mais sans les flatter — ont la réminiscence trop fréquente et l'imitation trop naturelle. Mais aussi toutes avec émotion, et quelques-unes avec éclat, ont fait de leurs poésies un écho des sentiments les plus intimes et les plus profonds, et même des plus graves questions religieuses et sociales, car ces femmes du monde ou ces femmes du peuple, sans prétendre sortir du foyer, s'intéressent pourtant à la cité, à la société, à l'humanité, et, pour mieux être les collaboratrices de l'homme, veulent devenir les épouses de l'Idéal.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE POÈTES ÉTUDIÉS OU MENTIONNÉS (*)

(*) Les chiffres italiques reportent aux poètes étudiés, et les chiffres romains aux poètes seulement mentionnés.

TABLE DES MATIÈRES

